

03/06/2022

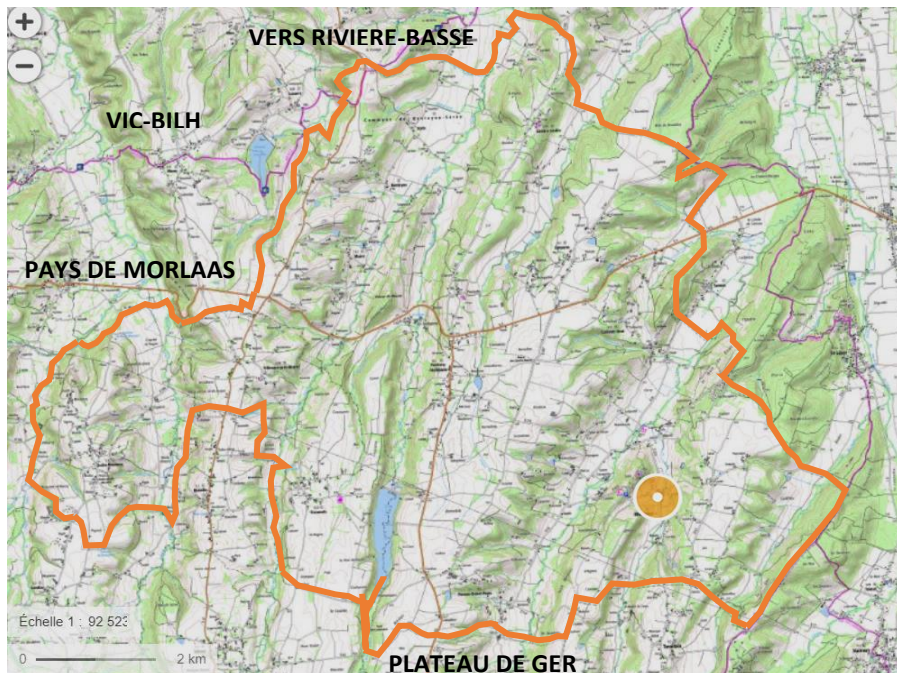
LES SENTIERS DU MONTANERES



ASSOCIATION DU MONTANERES



**LE MONTANERES A VOL
D'OISEAU**



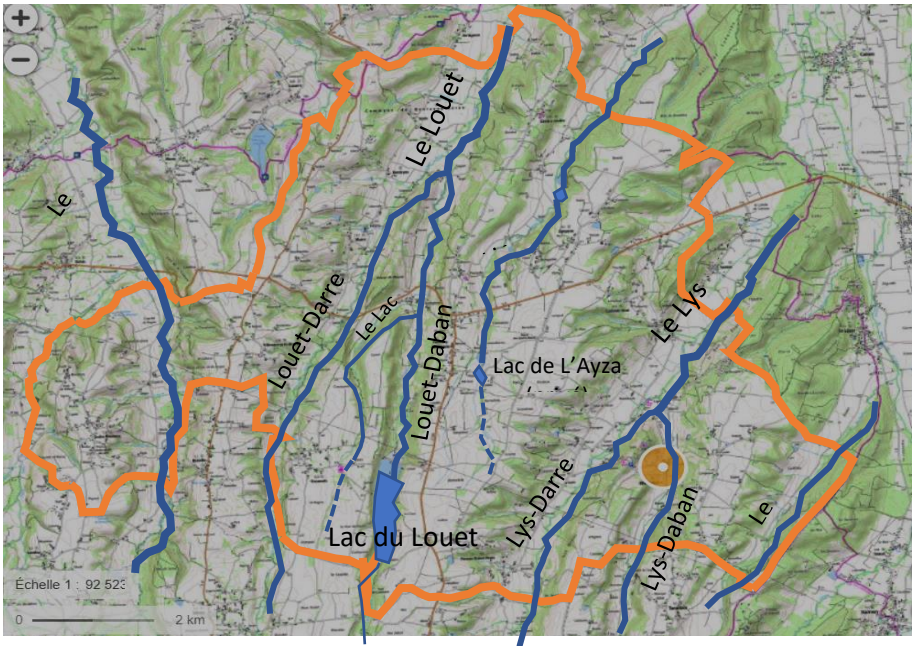
Le territoire qui nous concerne ici – le Montanerès – est situé à l’extrémité Est du département des Pyrénées-Atlantiques. Il est bordé, au Sud, par le plateau de Ger, au nord par la région dite de la Rivière-Basse dans laquelle l’Adour collecte tous ses cours d’eau, à l’Ouest par le Pays de Morlaas et le Vic-Bilh, et à l’Est par le Val d’Adour, où s’écoulent parallèlement le fleuve et son affluent l’Echez.

Quatre cours d’eau principaux quittent ce territoire en direction du Nord :

- le Lys, qui va rejoindre l’Echez dans la vallée de l’Adour
- le Louet, qui va se jeter dans l’Adour 40 kilomètres plus loin, à Hères (Hautes-Pyrénées)
- l’Ayza, natif du Montanerès, qui bifurque vers le Nord-Est, puis se ravise et vient retrouver ... le Louet, son voisin du Montanerès
- le Lees, à l’Ouest du territoire, qui bifurque vers le Nord-Ouest pour rejoindre l’Adour vers la région d’Aire-sur-Adour

Ces cours d’eau sont formés, en aval, par la rencontre de petites rivières, dont le nom est souvent associé aux termes « Daban » et « Darrè ». En effet, si un observateur se lève le matin et regarde vers le soleil, il voit l’Est devant lui (Daban) et il a l’Ouest derrière lui (Darrè). De

même, les anciens parlaient de « capsus » pour désigner l'amont (ici le Sud) et de « capbat » pour désigner l'aval (ici le Nord).



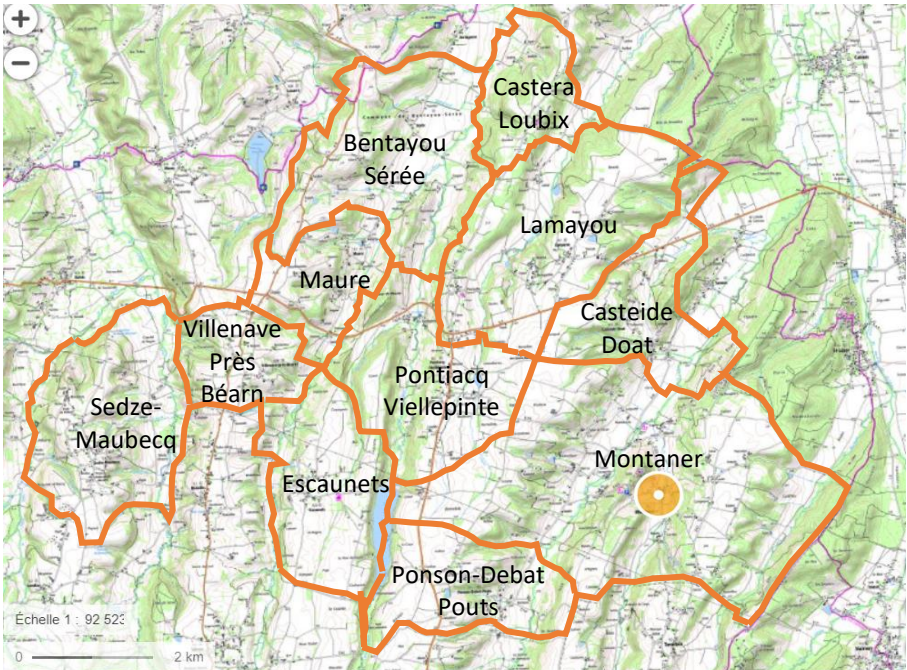
Les « pouges » ont une forme dissymétrique ; en général, le flan Ouest est plus pentu et il est recouvert par des bois, tandis que le flanc Est, plus adouci, porte surtout des cultures et des habitations. On peut ainsi remarquer, entre autres, de l'Est vers l'Ouest :

- la grande pouge située entre les vallées du Louet et du Lys, elle-même échancrée vers le nord par la pouge entre l'Ayza et le Louet, qui supporte la D202 à partir de Peyraube
- la pouge « d'Escaunets » entre les vallées du Louet-Daban et du Louet-Darrè se terminant à Bentayou, dans la zone dite « Camgran », elle-même échancrée par le ruisseau du Lac, constituant la mini-pouge de « la Cascarre » entre Louet-Darrè se terminant à Viellepinte,
- la pouge « des enclaves » située entre le Louet-Darrè et le Lees, en direction du Vic-Bilh

Ce réseau hydrographique est régulé par plusieurs lacs destinés à l'irrigation, sur le Louet -Daban (le lac du Louet, d'une capacité de 5 millions de mètres-cube), le lac Larrribé sur l'Ayza, etd' autres petites retenues collinaires.

UNE TERRE D'ÉCHANGES

Sur le plan administratif, le territoire se compose de 11 communes : Bentayou-Sérée, Casteide-Doat, Castera-Loubix, Escaunets, Lamayou, Maure, Montaner, Ponson-Debat-Pouts, Pontiacq-Viellepinte, Sedze-Maubecq et Villenave-Près-Béarn. Toutes appartiennent à la Communauté de Communes Adour-Madiran (CCAM), mais 9 appartiennent au département des Pyrénées-Atlantiques et donc au Béarn, tandis que Escaunets et Villenave sont dans l'enclave Nord des Hautes-Pyrénées et donc en Bigorre.



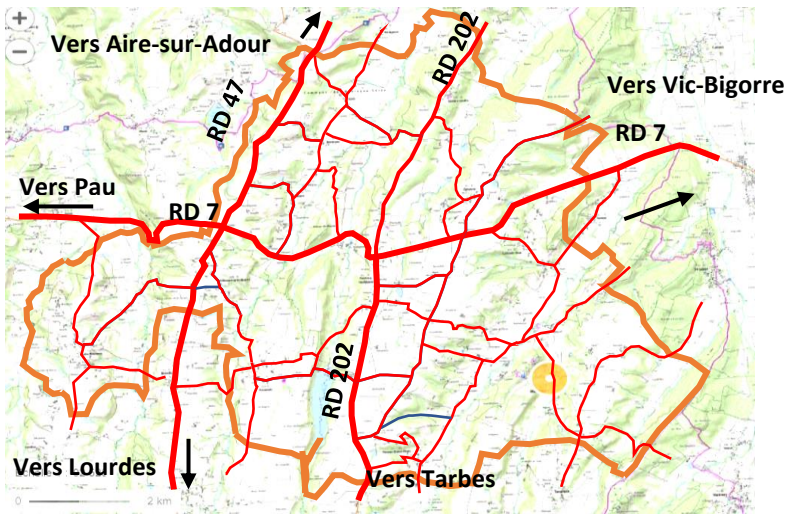
Ajoutons à cela que la limite Est du territoire est aussi la limite du Val d'Adour bigourdan, et on comprendra pourquoi, de tous temps, le Montanerès a été une terre d'échanges. Le visiteur ayant le sens de l'orientation perd ses certitudes quand on lui explique que s'il marche sur la rive Est du lac du Louet il se trouve en Béarn, tandis que sur la rive Ouest il se trouve en Bigorre. !

Celui qui découvre nos paysages est souvent frappé par le contraste entre l'habitat groupé de la plaine du Val d'Adour et l'habitat dispersé des collines du Montanerès, mais il peut aussi constater un autre contraste « intérieur » aux villages entre habitants des plateaux et habitants des vallées, les uns vantant leur vue sur les Pyrénées, la qualité de leur terre et la

rectitude de leurs routes, les autres rétorquant qu'ils sont les gardiens des loisirs, de la chasse, de la pêche et de la biodiversité ...

Mais tous se retrouvent pour partager leur « ville », c'est-à-dire Vic-en-Bigorre, où se trouve le marché qu'ils fréquentent tous les samedis, le collègue où ils ont étudié, le docteur qui les soigne, leur coiffeur et leurs commerçants préférés ... ; ces commerçants eux-mêmes ne pourraient pas se passer de la visite de ces béarnais qui, en plus d'être leurs clients, échangent avec eux, dans cette langue gasconne, qu'ils appellent « le béarnais » pour les uns, « le bigourdan » pour les autres, et « le patois » pour tous, et que, même si on plaisante sur des différences majeures telles que la traduction de l'article « le » (*lo* ou *eth* ?), tout le monde comprend finalement.

UN RESEAU ROUTIER PAYSAGER



Les axes de circulation se croisent en deux carrefours principaux :

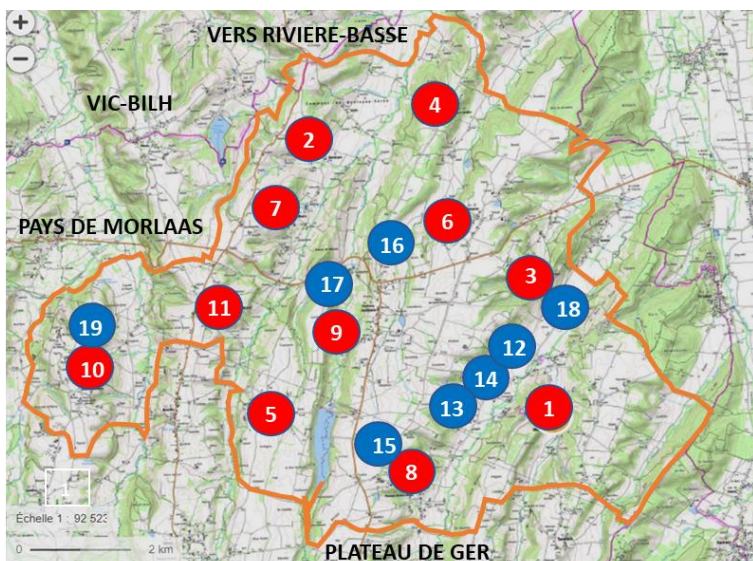
- au lieu-dit « Castetnau », la RD 7 reliant Vic-en-Bigorre à Morlaas et à Pau, selon une orientation Est-Ouest, croise la RD 47, dite « route des enclaves, reliant Lourdes à Aire-sur-Adour, d'orientation Nord-Sud
- à Peyraube, la RD 7 croise la RD 202, d'orientation nord-sud, qui permet l'accès à Tarbes, et plus généralement aux Pyrénées

Le reste du réseau routier, constitué de routes départementales et communales, est relativement dense, et son vallonnement permet de découvrir des paysages variés.

Pour les services de santé, le Montanerès est le lieu de la « ligne de partage » des aires d'attraction de Pau (plutôt le nord-ouest) et de Tarbes (plutôt le sud-est).

PATRIMOINE HISTORIQUE ET RELIGIEUX

Au niveau du patrimoine historique, le monument le plus important et le plus connu est évidemment le château de Montaner, érigé par Gaston Fébus au 14^{ème} siècle et qui se dresse encore fièrement sur son promontoire. Géré par la Communauté de Communes d'Adour-Madiran et l'association des « Amis du château », il constitue le phare du Montanèrès, dont le point d'orgue est l'évènement des « Médiévales » en juillet, mobilisant plusieurs centaines de bénévoles. Les détails sortent du cadre de cet ouvrage, et ils sont abondamment documentés, tant sur le plan historique que touristique ; notamment sur le site chateau-montaner.fr qui permettra au lecteur de compléter son information sur le sujet.



EGLISES

- 1 Saint-Michel (Montaner)
- 2 Sainte-Catherine (Bentayou)
- 3 Saint-Laurent (Casteide)
- 4 Saint-Michel (Castera-Loubix)
- 5 Saint-Etienne (Escaunets)
- 6 ND-Assomption (Lamayou)
- 7 Saint-Martin (Maure)
- 8 Saint-Orens (Ponson-Debat)
- 9 Saint-Pierre (Pontiacq)
- 10 Saint-Julien (Sedze)
- 11 ND Assomption (Villeneuve)

CHAPELLES

- 12 Saint-André (Ainx)
- 13 Saint-Martin (Lasserre)
- 14 Saint-Jean-Baptiste (Parsan)
- 15 Saint-Jean-Baptiste (Pouts)
- 16 Saint-Etienne (Peyraube)
- 17 Saint-Paul (Viellepinte)
- 18 Assomption Vierge Marie (Doat)
- 19 Saint-Pierre (Maubecq)

Au niveau du patrimoine religieux le territoire compte 11 églises catholiques et 8 chapelles, sans compter la chapelle en ruines de Samonzet. Pratiquement toutes ces églises ont été incendiées lors des guerres de religion, en l'an 1569, puis elles ont fait l'objet de diverses restaurations entre le 16^{ème} et le 19^{ème} siècle ; ce sont les communes qui ont en charge leur entretien.

Une particularité : trois de ces églises (Saint-Michel à Montaner, Saint-Etienne à Peyraube et Saint-Michel à Castéra-Loubix) présentent des fresques murales datant du 15^{ème} siècle, découvertes en 1967, et qui font l'objet du circuit touristique « Eglises peintes du Montanérès ».

Un autre aspect de la vie religieuse est la présence de plusieurs anciennes « fontaines de dévotion » (baptisées également fontaines miraculeuses), maintenant disparues, réputées dans les temps anciens soigner certaines maladies des fidèles qui venaient s'y baigner et témoigner leur foi.



Les églises peintes : Montaner, Peyraube, Castéra-Loubix

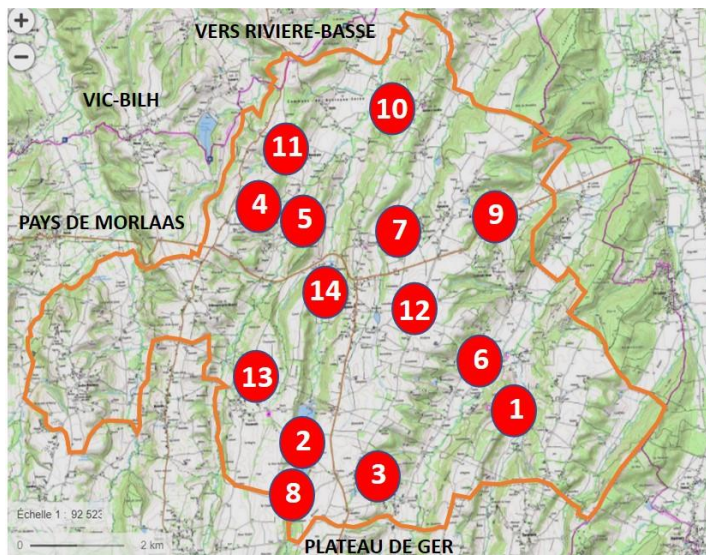
HABITAT ET TRADITIONS

L'habitat traditionnel, très dispersé, est construit à base de murs en galets (*Voir la chronique « Oustaus biarnès »*). Les traditions des habitants de ce pays, essentiellement rural, sont celles qui étaient pratiquées dans tout le Sud-Ouest, et fondées sur l'entraide entre voisins. Le pêle-porc était l'occasion de repas festifs en hiver, où on se retrouvait pour souffler en profitant de la nature endormie. En été, la batteuse, qui consistait à séparer les grains des céréales, était installée par un entrepreneur allant de ferme en ferme. En automne, les vendanges mobilisaient plusieurs familles, femmes et enfants à la cueillette, hommes au transport et à la fabrication du vin. Et en hiver, l'espérouquère, l'effeuillage des épis de maïs, se faisait le soir à la veillée.

Les manifestations festives étaient les fêtes de village, le feu de la Saint-Jean, et, si l'occasion se présentait, les charivaris (*Voir la chronique « Que jeunesse se passe »*)

QUELQUES PEPITES

Les « endroits » répertoriés ici sont des lieux évoqués à partir de retours de randonneurs pour leur particularité paysagère ou historique. La liste n'est évidemment ni exhaustive, ni classifiante, et chacun peut participer à l'affiner en signalant ou en valorisant d'autres lieux. On trouvera le détail associé à chaque endroit en consultant les « points verts » de la boucle qui accompagnent son topo-guide ou une chronique qui lui est éventuellement associée.



1. Le château de Montaner (Montaner)
2. Le lac du Louet (Montaner, Ponson-Debat-Pouts)
3. Le panorama des Cabettes (Ponson-Debat_Pouts)
4. Le panorama de Marti (Maure)
5. Le panorama du Poey de Maure (Pontiacq-Viellepinte)
6. Le panorama de la vallée du Lys (Montaner)
7. Le chemin de la Chourotte (Lamayou)
8. La zone humide du lac (Ponson-Debat-Pouts)
9. La maison de Simin Palay (Casteide-Doat, Chronique « Simin Palay »)
10. La place de Castera (Castera-Loubix)
11. La « pouge » de Mauhourat (Bentayou-Sérée)
12. La pierre des 4 maires (Quadripoint, Chronique « La pierre des 4 maires »)
13. Le chemin des crêtes (Escaunets)
14. La maison Planterose (Pontiacq-Viellepinte, Chronique « La maison Planterose »)

... et la vue sur les Pyrénées (pour tous les villages)



LES BOUCLES DE RANDONNÉE

PRESENTATION

Les pages ci-dessous regroupent les informations relatives aux 19 boucles de randonnées actuelles du Montanérès. Les boucles de l'ancienne intercommunalité y sont généralement conservées. La principale modification proposée est la décomposition de chaque "boucle" en "circuits" locaux, de manière à disposer, en plus, d'itinéraires plus courts, adaptés à la disponibilité et à la capacité de chacun, pour sa santé (la demi-heure d'exercice physique préconisée pour les seniors par exemple), son délassement (après une journée de travail ou de télé-travail), et pour la proximité de son domicile. Ceci n'empêche en rien les plus sportifs de se faire les dents sur la totalité de la boucle, et même d'enchaîner plusieurs boucles puisqu'elles sont reliées entre elles. Ces circuits permettent également aux touristes de visiter le centre des villages, quelquefois oubliés par la boucle extérieure.

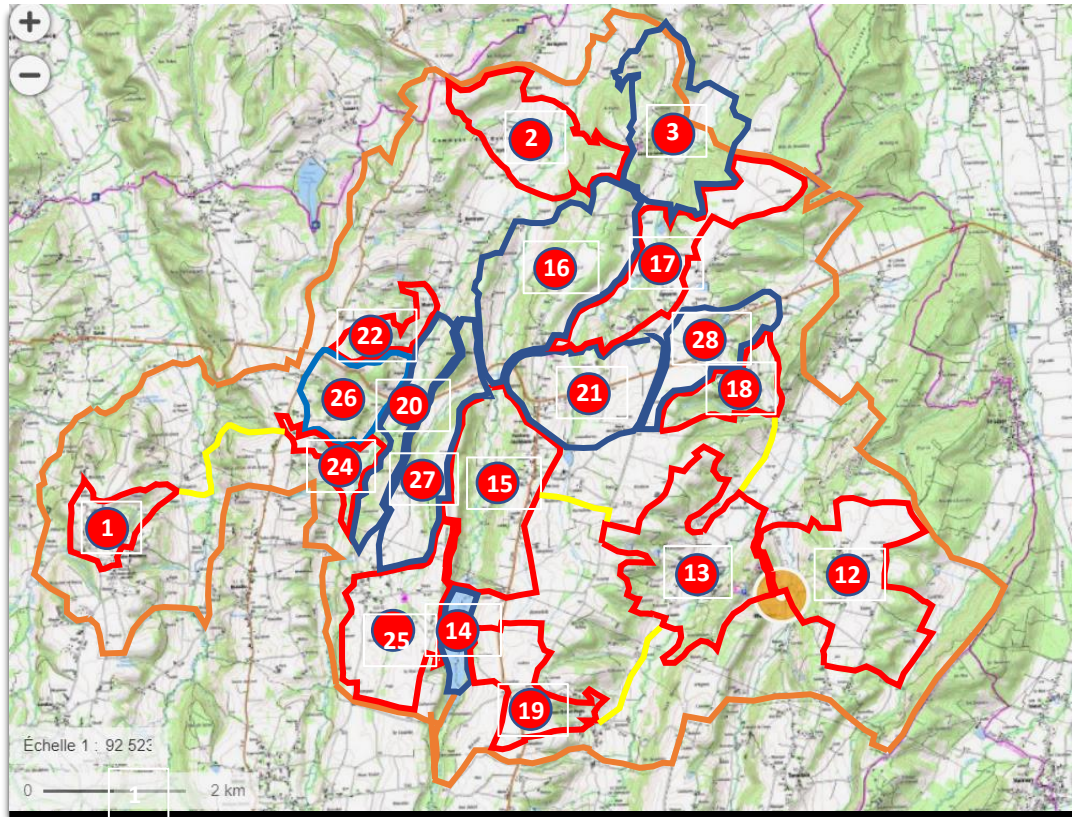
Sur la carte d'ensemble, les boucles rouges sont les boucles « communales » et les boucles bleues les boucles intercommunales. La numérotation peut paraître surprenante, elle est due au souci, dans un premier temps, de conserver pour le moment l'ancien balisage (les panneaux jaunes sur le terrain), balisage encore généralement en bon état.

On trouvera sur les fiches proposées un topo-guide de la boucle (figurant en rouge) et des « raccourcis » (figurant en bleu), ainsi que des informations sur les points "à ne pas manquer » (points verts). Les tracés continus sont relatifs aux chemins (en enrobé), les tracés en pointillés concernent les parties en sentier.

Les randonneurs peuvent télécharger ces topo-guides sur le site de l'association du Montanérès *montaneres.asso-web.com*. Et enfin, nous sommes à l'écoute de vos retours de randonnée, soit à la mairie de la commune concernée, soit sur la messagerie du site Web.

Bonne promenade à tous !

LES BOUCLES DE RANDONNEE



1 Boucle de Sedze-Maubecq	p. 19	19 Boucle de Ponsou-Debat-Pouts	p. 39
2 Boucle de Bentayou-Sérée	p. 21	20 Autour du Louet Darrè	p. 41
3 Boucle de Castera-Loubix	p. 23	21 Autour des Margalides	p. 43
12 Boucle de Montaner-Est	p. 25	22 Boucle de Maure	p. 45
13 Boucle de Montaner-Ouest	p. 27	24 Boucle de Villenave-près-Béarn	p. 47
14 Boucle du lac du Louet	p. 29	25 Boucle d'Escaunets	p. 49
15 Boucle de Pontiacq-Viellepinte	p. 31	26 Autour du Hourset	p. 51
16 Autour du Louet-Daban	p. 33	27 Chemin des crêtes	p. 53
17 Boucle de Lamayou	p. 35	28 Boucle Simin Palay	p. 55
18 Boucle de Casteide-Doat	p. 37		

- boucles communales
- boucles intercommunales
- chemins de liaison

A NE PAS MANQUER

L'église Saint-Julien-de-Lescar de Sedze A

L'église romane Saint-Julien-de-Lescar, datant partiellement du 11^{ème} siècle, est dominée par une tour carrée. Elle voisine le château d'Augerot datant du 18^{ème} siècle.

La chapelle Saint-Pierre de Maubecq et son horloge B

La chapelle Saint-Pierre de Maubecq se dresse sur une motte féodale et présente une horloge restaurée par un habitant

Le lavoir restauré C

Le lavoir communal datant du 19^{ème} siècle a été restauré entièrement et rappelle aux visiteurs le lieu de vie essentiel de cet endroit au siècle dernier



lavoir du 19^{ème}

Communes

Sedze-Maubecq

Difficulté

Très facile

Distance

5 km

Durée

1 h 15

Départ

Eglise de Sedze

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons

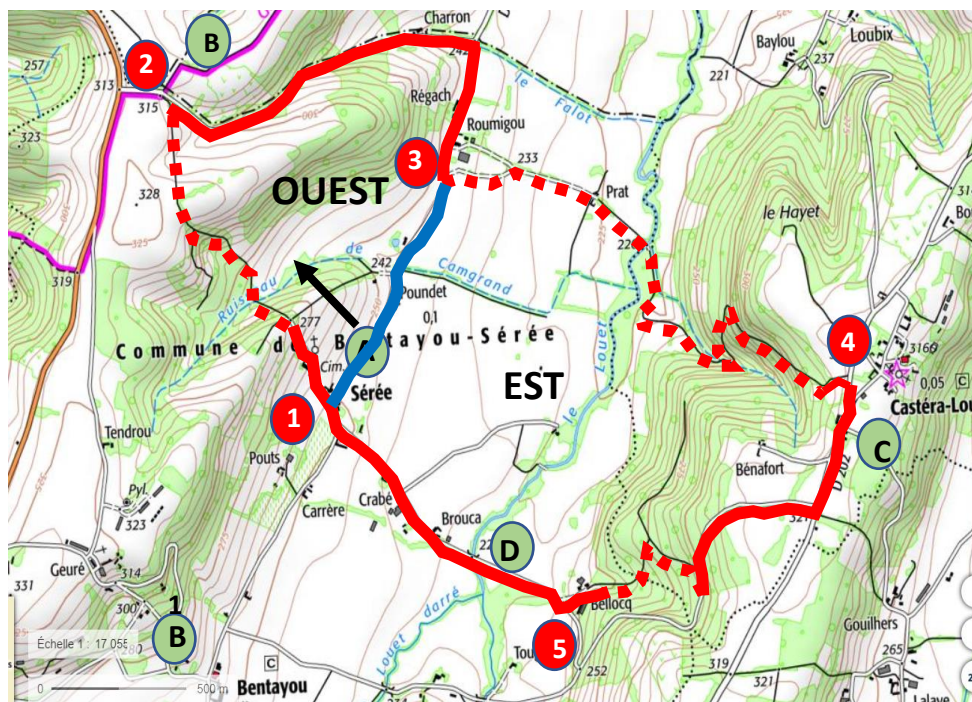
A ne pas manquer

Eglise de Sedze

Tour carrée

Lavoir communal

Boucle n° 2: BENTAYOU-SEREE



LA BOUCLE

Au départ de la chapelle de Sérée (1), monter jusqu'à l'intersection avec le chemin de Saint-Jacques de Compostelle (2). Reprendre tout de suite à droite la route qui redescend vers la vallée, puis bifurquer à droite jusqu'à la maison Roumigou (3). Après la ferme, prendre à gauche vers la vallée, franchir le Louet sur un large pont en bois et suivre le chemin qui remonte, dans les bois, sur le plateau, à proximité de Castera-Loubix, à l'intersection avec la route D 202 (4). Suivre cette route vers la droite sur 200 m environ, puis prendre à droite la route de Bentayou; après un début de descente, pénétrer dans le bois par un chemin qui part à droite, et descendre jusqu'à la maison Bellocq (5). Prendre à droite à la bifurcation, puis passer sur le pont du Louet après la confluence et revenir par la route qui conduit au point de départ (1).

LES CIRCUITS

Les tronçons figurant en bleu sont praticables et permettent à l'utilisateur de définir sa propre boucle, selon ses capacités et ses envies.

A

La chapelle Saint-Laurent de Sérée

L'église Saint-Laurent de Sérée date du 17^{ème} siècle



B

Le chemin de Saint-Jacques

Le chemin de Saint-Jacques de Compostelle (GDR 653) qui passe à Bentayou-Sérée se trouve sur la voie Tolosana et conduit les pèlerins de Maubourguet à Anoye



C

L'église peinte de Castéra-Loubix

L'église Saint-Michel de Castéra-Loubix, dont la construction remonte au haut moyen-âge, recèle des fresques murales peintes au 15^{ème} siècle et découvertes en 1967



D

La confluence des deux Louet

Le Louet Daban et le Louet Darrè se rejoignent au lieu-dit Camgrand, pour former le Louet, un affluent de l'Adour long de 43 km



Communes

Bentayou-Sérée
Castera-Loubix

Difficulté

Moyenne

Distance

8 Km environ

Durée

2 h 15

Départ

Chapelle de
Sérée

Préférences

Toutes saisons

Usagers

Piétons, VTT,
équidés

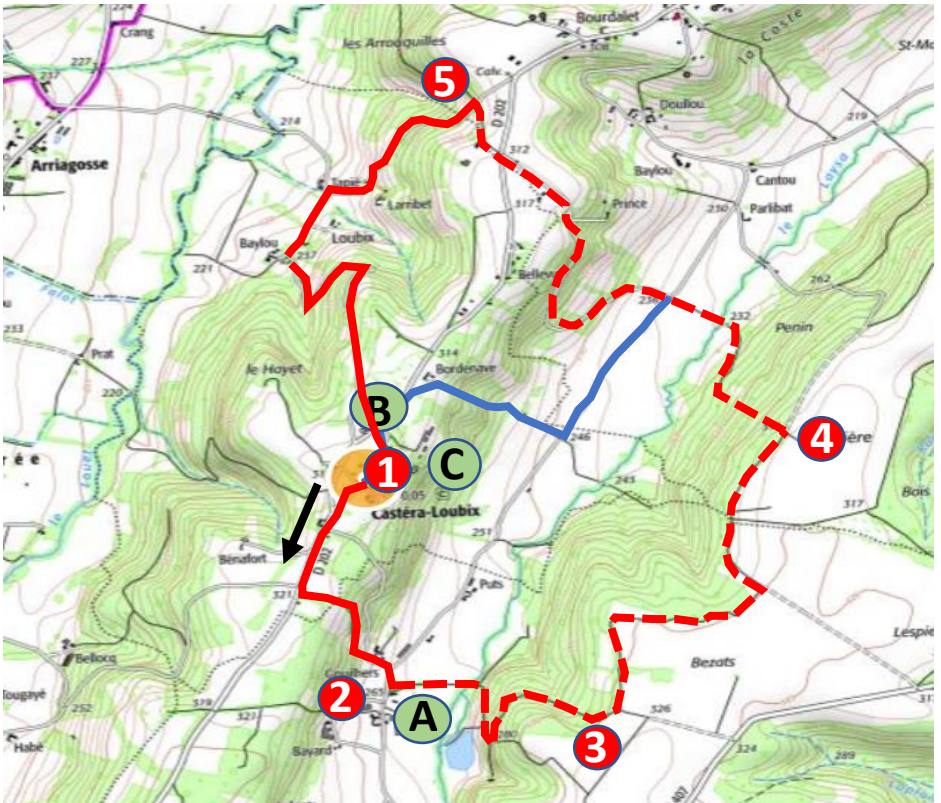
A ne pas manquer

Eglise peinte de Castera

Confluence du Louet

Chapelle de Sérée

Boucle n° 3 : CASTERA-LOUBIX



LA BOUCLE

Au départ de l'église de Castera (1), prendre la D202 en direction du Sud, et tourner dans la première route à gauche, pour descendre en direction de Samonzet (2). Traverser la route, puis passer près de la chapelle en ruines pour traverser l'Ayza, et monter jusqu'au plateau (3). Prendre ensuite à gauche et suivre ensuite la lisière du bois (4). Tourner à gauche dans un petit sentier qui redescend dans la vallée de l'Ayza. Traverser sur un petit pont et prendre en face la route qui remonte jusqu'à la D202 (5). Continuer en face, puis prendre la petite route à gauche qui descend vers Loubix. Près de l'église, prendre la route qui monte vers la gauche et rejoindre la RD 202. Encore à gauche et on revient au point de départ (1).

LES CIRCUITS

Le tronçon figurant en bleu permet au randonneur de raccourcir et de définir sa propre boucle, selon ses capacités et ses envies.

A NE PAS MANQUER



Les chapelles de Loubix et de Samonzet

A

L'église Saint-André de Loubix

Les vestiges de l'église Saint-Martin de Samonzet dateraient du 14^{ème} siècle

L'église peinte de Castera-Loubix

B

L'église Saint-Michel de Castéra-Loubix, dont la construction remonte au haut moyen-âge, recèle des fresques murales peintes au 15^{ème} siècle et découvertes en 1967



La place de la mairie

C

La mairie de Castera-Loubix est entourée par une charmante place bordée de platanes centenaires autour de l'église peinte

Communes

Castera-Loubix

Difficulté

Moyenne

Distance

10 km

Durée

3h

Départ

Eglise de Castera

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons, VTT

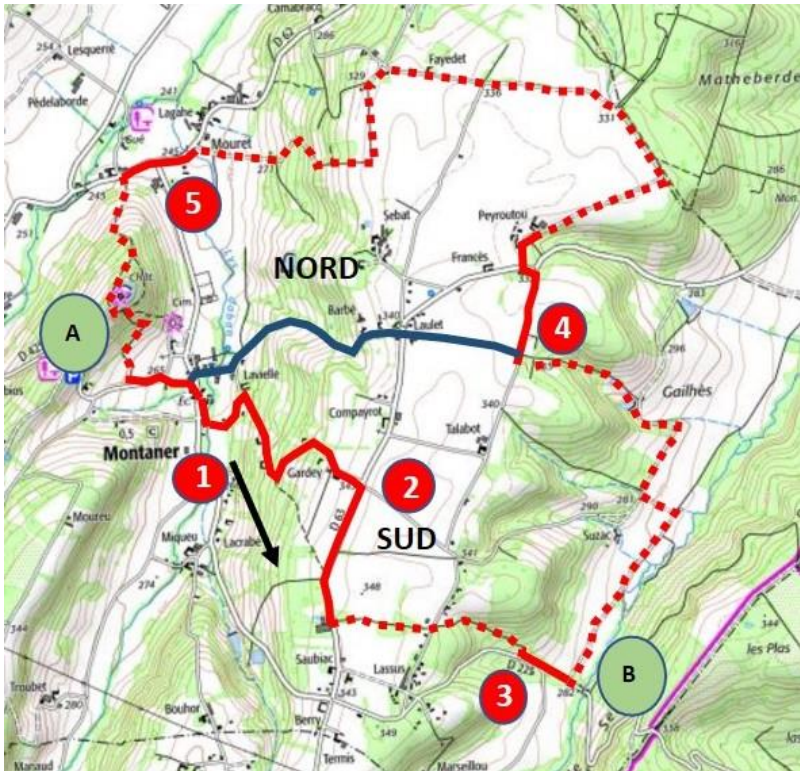
A ne pas manquer

Eglise peinte de
Castera

Chapelle de Loubix

Place de Castera

Boucle n° 12 : LES COTEAUX DE MONTANER



Longer le Foyer Rural, (1) suivre la D225 sur 150m, prendre à gauche le Camin deu Lis Daban, rejoindre une route et monter à droite, par la route qui rejoint la D63 (2); la prendre à droite sur 800m et au transformateur prendre un chemin à gauche. Après un dépôt de voitures, traverser une petite route et poursuivre sur le chemin en face, jusqu'à la D225(3). Descendre vers la gauche sur la route, avant le pont, prendre la piste à gauche. La suivre sur environ 900m (au bout de cette longue plaine le clocher rouge de Vic en Bigorre). Rester sur cette piste quand elle vire à gauche, puis prendre une autre piste vers la droite. Prendre le premier chemin (herbeux) à gauche et monter vers un gros chêne en laissant à gauche un petit étang. En haut, emprunter la petite route vers la droite (4). Prendre la D63 vers la gauche sur 30m puis à droite le « chemin de Mataverda », le suivre sur le plateau sur 1300m. A l'aire de pique-nique, continuer en face sur la route. Au carrefour, prendre à gauche le «chemin de Nicoulau». Suivre ce chemin qui va tourner à droite pour descendre dans la vallée au quartier du Mouret(6). Prendre la D47 vers la gauche et passer sur le pont du Lys. Au croisement, continuer tout droit; 100m après, prendre à gauche le chemin montant sous les arbres Monter tout droit sur ce chemin en laissant des sentiers à droite et à gauche. Au parking du château, prendre la petite route à droite jusqu'à la D425, tourner à gauche et descendre au village.

Les parties en bleu permettent aux randonneurs de construire leur propre parcours, selon leurs capacités et leurs envies.

Boucle n° 12 : LES COTEAUX DE MONTANER

Le chemin des archers

A

Le bois de la colline sur laquelle est érigé le château comprend un parcours touristique et un jeu de piste pour enfants évoquant l'époque médiévale: un parcours de tir à l'arc, une reconstitution du village des « cagots » (les marginaux constructeurs de la charpente du château), la cabane de la sorcière ...



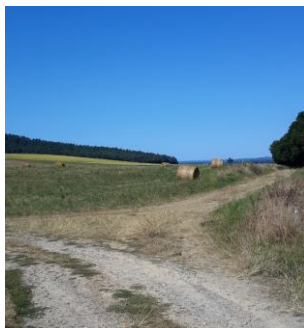
Des noms de voies en béarnais

Le béarnais, dialecte issu du gascon, qui a servi pendant des siècles de langue officielle des « Fors » du Béarn, est aussi le support d'un patrimoine riche. Il fait toujours partie de la vie quotidienne, comme en témoignent les panneaux de la voirie de la commune de Montaner.

Terre d'échanges

B

Montaner a toujours été une terre d'échanges entre Béarn et Bigorre. De nos jours, l'Est du village constitue aussi la limite entre deux départements (Pyrénées-Atlantiques et Hautes-Pyrénées), et même entre deux Régions de France (Nouvelle-Aquitaine et Occitanie).



Commune(s)

Montaner

Difficulté

Moyenne

Boucle: 3 h, 11 km

Circuit nord: 1 h 30

Circuit Sud: 1 h 30

Départ

Place de la mairie

Parking

Préférences

Toutes saisons

Usagers

Piétons, VTT

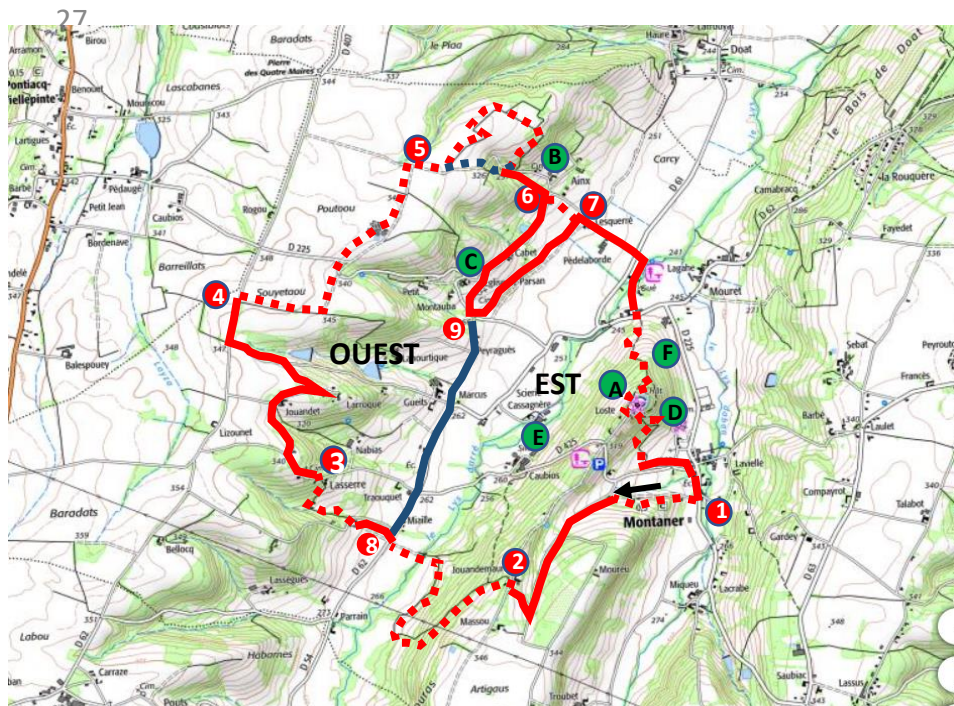
A ne pas manquer

L'église Saint-Michel

Le Château de Montaner

La vallée du Ser

Boucle n° 13 : LES QUATRE EGLISES DE MONTANER



Longer le Foyer Rural, puis prendre à droite le Camin du Mariat jusqu'à une route. Prendre la route à gauche sur 700 m, puis à droite le camin de Joan de Maure. Au hameau, tourner à droite sur 50m puis à gauche un chemin qui descend (2). Le chemin va accomplir une large courbe, passer sur un pont et rejoindre la RD 62 (8). Suivre un peu vers la droite, puis prendre à gauche la costa de Manaüt sur 150m. Quand la route vire à gauche, prendre en face un chemin herbeux puis prendre un chemin à gauche. Monter jusqu'à la route (3). Prendre la route à gauche sur 50 m puis prendre à droite une petite route sur 400m. Au carrefour en T prendre la route à droite jusqu'à un hameau. A la sortie du hameau, obliquer vers la gauche sur une route jusqu'à une départementale que l'on prend vers la droite. La suivre sur environ 250 m (4). Prendre le chemin à droite, puis à gauche, traverser la RD 225 et continuer. Au carrefour en T(5), à droite, puis à gauche sur un chemin herbeux qui reste sur le plateau. Dans la partie boisée, au carrefour en T, prendre à droite. Descendre à Ainx (6); à la sortie du hameau, prendre la route la plus à droite jusqu'à l'église du Parsan (9).

Après l'église, prendre la départementale vers la gauche sur 200m puis le chemin à gauche. A la route (7) tourner à droite, puis prendre en face le Camin deus Casalots. Traverser la départementale D62 et prendre en face le chemin montant sous les arbres. Le chemin vire à gauche et reste en bordure du bois puis tourne à droite pour entrer dans le bois et monter tout droit jusqu'à l'esplanade du château.. Longer l'esplanade du château par la droite et prendre le chemin qui descend dans le bois A la partie en enrobé, rester sur la route principale jusqu'au village (1).

La partie en bleu permet de partager la boucle et de constituer d'autres circuits.

E**Le château de Montaner**

Fleuron du Montanérès, le château de Gaston Febus domine la vallée du Lys depuis 7 siècles. Tous les mois de juillet, les « Médiévales » y font revivre l'époque du Moyen-Age. Nombreuses animations toute l'année.

Site: www.chateau-montaner.fr

**A****Les 4 églises**

Jalonnant chacun des hameaux existant initialement, le randonneur pourra découvrir:
- l'église Saint-Martin de Lasserre, dont le clocher-mur date du 15^{ème} siècle

**B**

- l'église Saint-André d'Ainx, bâtie à la suite des guerres de religion

C

- l'église Saint-Jean-Baptiste de Parsan, datant du 18^{ème} siècle

**D**

- l'église Saint-Michel de Montaner, abritant des peintures murales du 15^{ème} siècle

Le chemin des Archers **F**

Le bois de la colline sur laquelle est érigé le château comprend un parcours touristique évoquant l'époque médiévale: tir à l'arc, reconstitution du village des « cagots » ...

**Commune(s)**

Montaner

Difficulté

Moyenne

Durées / distances

Boucle: 3h, 14 km

Circuit Ouest: 7,5 km

Circuit Est: 7,7 km

Départ

Place de la Mairie

Préférences

Toutes saisons

Usagers

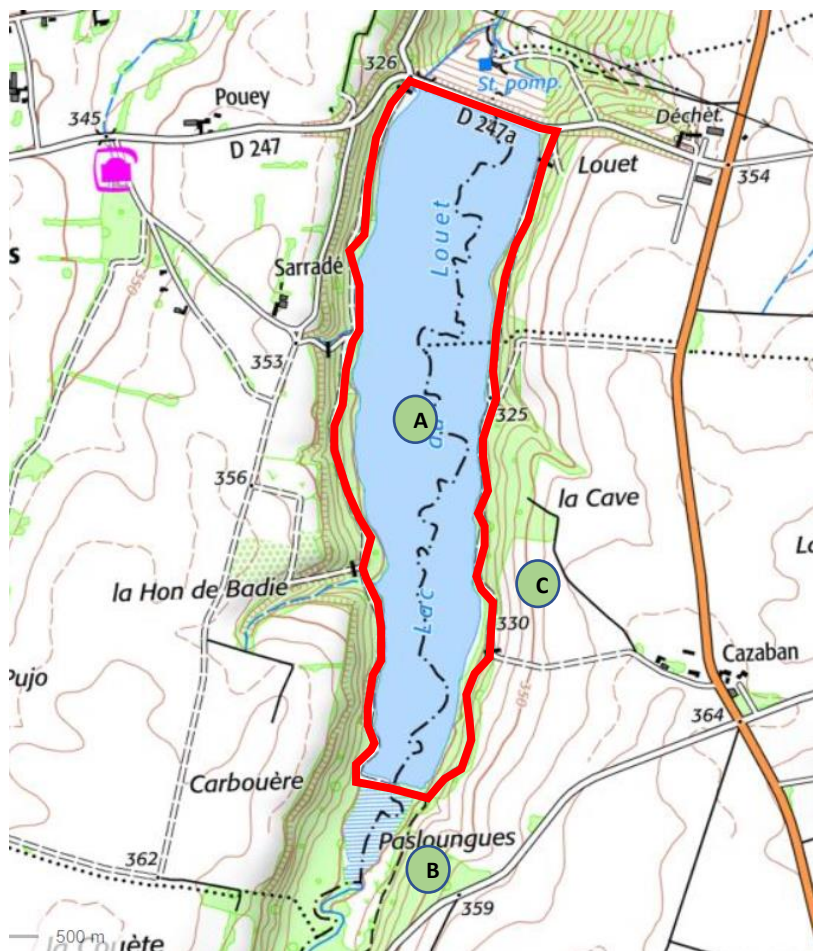
Piétons

A ne pas manquer

Les 4 églises

Le château de Montaner

Le chemin des archers



LA BOUCLE

Il suffit de faire le tour du lac par le chemin empierré qui a été aménagé. Au bout du lac, le passage se fait sur une passerelle vers la réserve de pêche.

Ce lac de 46 ha est un site de pêche de seconde catégorie, principalement au coup et à la carpe. La pêche en embarcation y est autorisée. Les berges du lac et la partie du ruisseau en amont présentent des « zones humides » tourbeuses référencées.



Boucle n°14: AUTOUR DU LAC DU LOUET

Ce lac, construit à partir d'une digue barrant le Louet Daban dans une zone marécageuse, constitue une réserve de 4 millions de m³ d'eau destinée, d'une part à irriguer les cultures de maïs dans la vallée, d'autre part à compenser les manques d'eau de l'Adour en période de sécheresse



La « zone humide »



Le Louet Daban pénètre dans le lac par une réserve de pêche constituant une « zone humide » dont l'intérêt écologique est décrit dans la fiche ZNIEFF 730030343. Cette fiche mentionne plusieurs espèces botaniques protégées, ainsi que la présence du putois d'Europe.



La Carbouère



Ce terme désigne la zone boisée noyée maintenant par le lac, dans laquelle on fabriquait le charbon de bois au 19^{ème} siècle, et explique le sobriquet dont étaient affublés les habitants de Pontiacq: « Los enhumats » (les enfumés)



EN FORÊT - Montage de la meule à charbon

Commune(s)

Montaner
Escaunets
Ponson-Debat-Pouts

Difficulté

Facile

Durée / distance

1 h

4 km

Départ

Un des parkings situés autour de lac.

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

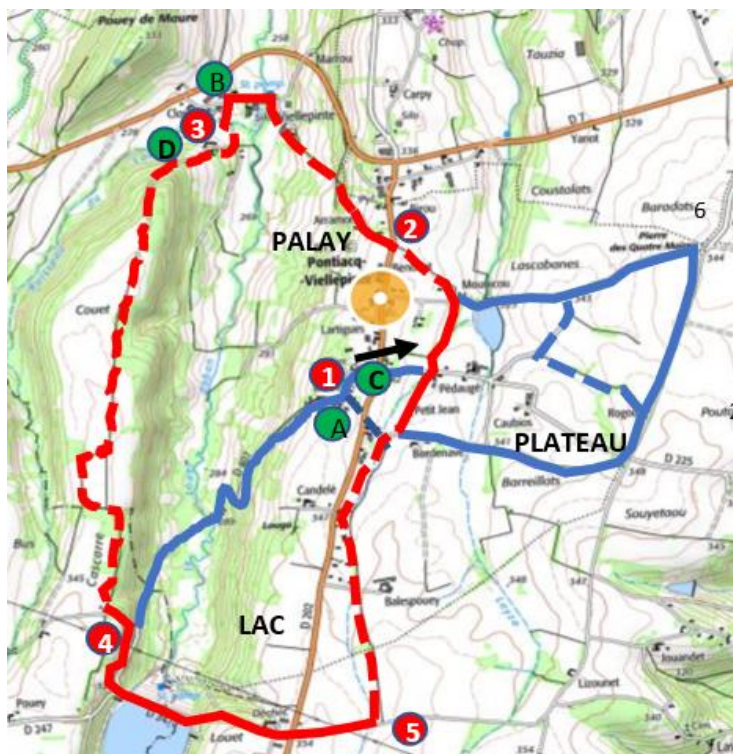
Piétons, VTT

A ne pas manquer

Zone humide

Faune et flore

Boucle n° 15 : BOUCLE DE PONTIACQ-VIELLEPINTE



LA BOUCLE

Au départ du parking de l'église de Pontiacq (1), se diriger vers le carrefour, prendre la route de Montaner, puis tourner à gauche dans le sentier (13). Au « chemin du lac » (10), poursuivre par le sentier menant à l'intersection avec la RD 202 (2). Prendre le chemin d'Arramon et descendre jusqu'à la place de Viellepinte par la « Côte Vieille » (3). Prendre ensuite le chemin des Embarrats, puis le chemin de la Cascarre, passer devant la maison Planterose (D) et s'élever en traversant le bois du Couet; à la sortie, on débouche sur le plateau de la Cascarre. Suivre le sentier jusqu'à l'entrée d'un bois (4), prendre la direction « Pontiacq ». A l'intersection de la route reliant Escaunets à Pontiacq-Viellepinte, prendre à gauche et descendre vers le lac du Louet; traverser le barrage et remonter jusqu'à la route D 202. Traverser la route et continuer dans la direction de Montaner-centre; à la première intersection (5), prendre le sentier herbeux à gauche, traverser le « chemin Lune » et poursuivre par le « chemin Cassagnère » jusqu'à l'intersection de la route de Montaner. Remonter à gauche et vous voilà revenus au parking de l'église.

LES CIRCUITS

Les parties en bleu permettent au randonneur de construire ses propres boucles selon ses capacités, disponibilités et envies.

Boucle n° 15 : PONTIACQ-VIELLEPINTE**A L'église Saint-Pierre**

Associée au château voisin, l'église est complètement saccagée au cours des guerres de religion en 1569. Sa reconstruction, débutée au 17ème siècle, est suivie par plusieurs restaurations, en 1744, 1860 (murs et clocher), et en 1895 (pose voûte lambrissée actuelle).

**Le château de Pontiacq****C**

Construit sur une ancienne motte féodale, le château-fort primaire est la demeure des seigneurs de "Ponteac" à partir du 15e siècle.. A la Restauration, Jean-Baptiste de Minvielle y fait construire une maison de maître. Le château est aujourd'hui une propriété privée.

**L'église Saint-Paul****B**

Rattachée au Moyen-Age à la commanderie de Caubin et Morlaas (un Ordre templier), l'église de Viellepinte (point 3 du parcours) a connu après les guerres de religion plusieurs restaurations entre le 16^{ème} et le 20^{ème} siècle.

**D La maison Planterose**

C'est dans cette maison, ancien bureau de poste de Pontiacq-Viellepinte jusqu'en 1936, que Jean-Firmin Cazenave a été arrêté par la Gestapo et envoyé à une destination dont il n'est jamais revenu.

**Communes**

Pontiacq-Viellepinte

Difficulté

Moyenne

Boucle

Distance: 10,5 km

Durée: 2 h

Circuits

Plateau: 4 km (1 h)

Palay: 4 km (1 h)

Moulin: 2 km (1 h)

Lac: 3 km (1 h)

Départ

Eglise de Pontiacq

Saison optimale

Toutes saisons

Usagers

Piétons, VTT

A ne pas manquer

Eglise Saint-Pierre

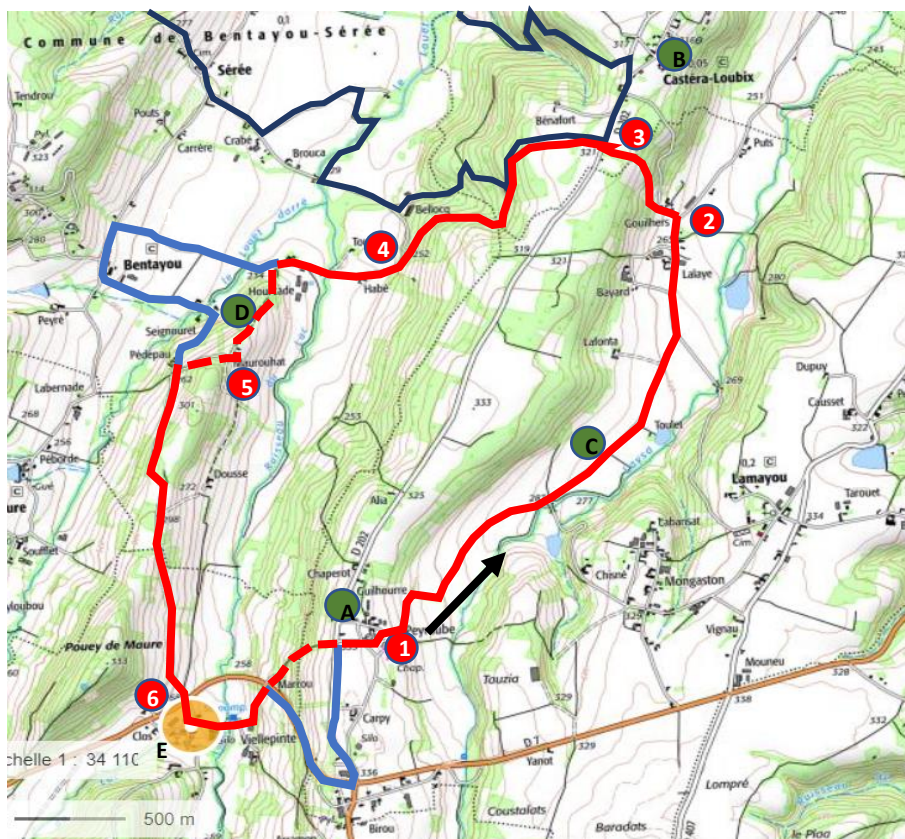
Château de Pontiacq

Eglise Saint-Paul

Le lac du Louet

Le sentier du meunier

Boucle n°16 : AUTOUR DU LOUET-DABAN



LA BOUCLE

Au départ de l'église de Peyraube (1), prendre vers le nord en direction de Samonzet.. Descendre la vallée de l'Ayza jusqu'à l'intersection avec la route de Castera-Loubix (2). Monter à gauche la côte jusqu'à l'intersection avec la D202, tout près de Castera (3). Traverser la route et descendre en face par la route de Bentayou. Lorsque cette route présente une bifurcation (4), prendre à gauche et traverser le Louet Daban. Une maison se trouve à votre droite (maison Hourcade); prendre le sentier qui s'élève vers la colline, en face de la maison. On parvient à la ferme Mauhourat (5, panorama sur les deux vallées). Descendre à droite jusqu'à la route de Viellepinte, et la suivre à gauche jusqu'à la D7 (6). Traverser en direction du hameau, puis tourner à gauche, traverser le pont, remonter jusqu'à la D7 et continuer en face pour remonter à Peyraube.

VARIANTE

Les cyclistes peuvent aussi suivre le parcours figurant en bleu pour éviter la montée de la poutge.

Boucle n°16 : AUTOUR DU LOUET-DABAN**L'église peinte de Peyraube****A**

Classée monument historique, au quartier Peyraube, cette église romane, construite il y a 9 siècles, faisait partie d'une ancienne abbaye laïque partiellement détruite en 1569 par les protestants. Elle fut remaniée au XVIIIe siècle ; une restauration récente a permis la découverte de fresques murales de la fin du. XV e siècle.

**L'église peinte de Castéra-Loubix****B**

L'église Saint-Michel de Castéra-Loubix, dont la construction remonte au haut moyen-âge, recèle des fresques murales peintes au 15^{ème} siècle et découvertes en 1967

**La vallée de l'Ayza****C**

L'Ayza, qui prend sa source sur le plateau de Pontiacq, bifurque vers l'Est et descend en direction de l'Echez, mais à Caixon, elle se ravise et bifurque vers la Rivière Basse pour y rejoindre le Louet

L'église de Viellepinte**E**

Rattachée au Moyen-Age à la commanderie de Caubin et Morlaas (un Ordre templier) , l'église de Viellepinte a connu après les guerres de religion plusieurs restaurations entre le 16^{ème} et le 20^{ème} siècle.

**Commune(s)**

Lamayou
Castera-Loubix
Bentayou-Sérée
Pontiacq-Viellepinte

Difficulté

Boucle longue
(bons marcheurs)

Recommandée
pour les cyclistes

Durée / distance

3h45
15 km

Départ

Eglise de
Peyraube

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons, VTT
Vélos (pointillés)

A ne pas manquer

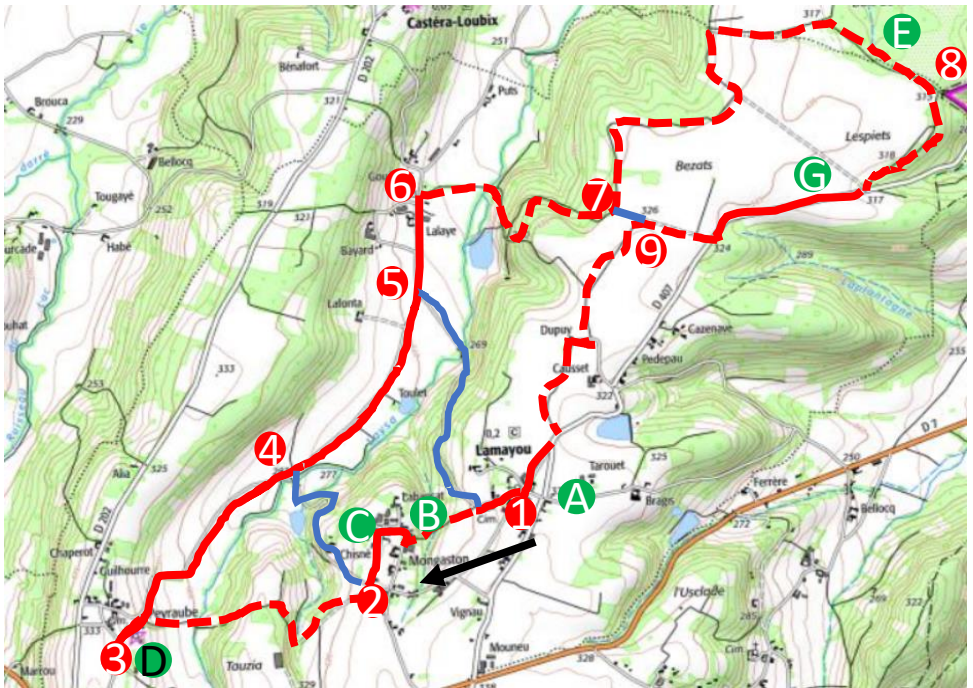
Eglise de Peyraube

Eglise de Castera-
Loubix

Eglise de Viellepinte

Eglise de Samonzet

Panorama
« Mauhourat »



BOUCLE

Au départ de la Mairie (1), prendre le chemin de Samonzet, puis en face le sentier de la Chourrote en direction de Mongaston. A la sortie du sentier, prendre à droite, faire le tour de Mongaston, puis prendre en face le chemin du Cayrou (2). Suivez ce sentier, d'abord une descente puis une petite montée abrupte à droite pour vous diriger vers Peyraube. Arrivés au quartier Peyraube (3), prendre à gauche le chemin de la chapelle et la visiter éventuellement. Prendre ensuite le chemin de Peyraube à droite, puis de Larribère ; pendant 2 km, traverser la plaine de cultures. A la première intersection (4), continuer tout droit, puis à la seconde (5), encore tout droit. Arrivés au quartier de Samonzet (6), près des ruines de la chapelle, poursuivre en prenant à droite le chemin de Garanau, sentier qui rejoindra le quartier de La Carrère et les landes de Lamayou (7). Poursuivre le chemin vers la gauche en laissant à votre droite le lac Courrèges, monter la côte pour arriver sur le plateau. Au chemin des Chasseurs, prendre la voie longeant la partie cultivée et faire le tour jusqu'à la route de Caixon (8). Longez la route jusqu'au point (9), ensuite prendre le chemin de Cabarré à votre droite pour rejoindre le chemin Lasplasses, puis le chemin de Lacarrère et rejoindre le centre de Lamayou, votre point de départ.

CIRCUITS

Les parties figurées en bleu permettent au randonneur de construire ses propres circuits, selon ses disponibilités ... et ses envies

Notre-Dame-de-L'Assomption

A

Église principale située près de la Mairie. Elle est relativement récente (1874). Quatre sculptures du XVIIe, représentant les évangélistes, proviennent de l'ancienne abbaye laïque qui a donné son nom au village. Celle-ci se situait à 450m au Nord-Est.



D

L'église Saint-Etienne de Peyraube

Classée monument historique, au quartier Peyraube, cette église romane, construite il y a 9 siècles, faisait partie d'une ancienne abbaye laïque partiellement détruite en 1569 par les protestants. Elle fut remaniée au XVIIIe siècle ; une restauration récente a permis la découverte de fresques murales de la fin du. XV e siècle.

**Mongaston**

C

Doté d'une motte castrale entourée de fossés, relais de chasse de Fébus, Mongaston fut transformé en castelnau groupé autour de sa chapelle Sainte-Madeleine. L'école édifiée au XIXe conserve sa cloche.

**Chemin de la Chourrote**

B

Reliant Mongaston au quartier de l'église de Lamayou, ce chemin bucolique doté d'anciens abreuvoirs franchit le ravin de la Chourrote, impressionnant de profondeur. Un havre de paix...

**La Lande**

E

Observez les arbres, les fleurs, guettez les animaux, admirez les Pyrénées à l'horizon : nature et cultures se partagent cet espace occupé depuis le Néolithique par les hommes.

Commune:

Lamayou

Difficulté

Moyenne

Distance/Durée

Boucle: 10 km

Circuit 1 : 5 km

Circuit 2 : 4 km

Circuit 3 : 6 km

Circuit 4 : 8 km

Circuit 2+3+4: 8km5

Accès

Parking Mairie

Préférences

Toutes saisons,
par temps sec de
préférence pour la
Chourrote et le
Cayrou

Usagers

Piétons
VTT

**A ne pas
manquer**

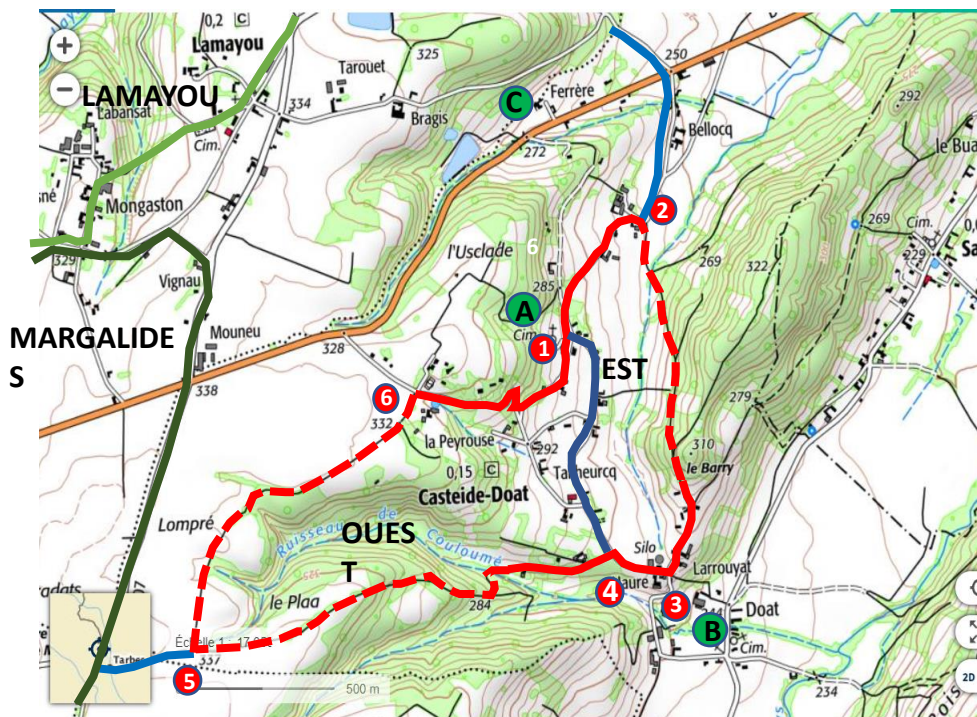
Les fresques de la
chapelle de Peyraube

- L'église Notre-
Dame-de-
l'Assomption

Les vestiges de la
chapelle de
Samonzet

- Notre rivière : l'Aiza

Boucle n° 18 : BOUCLE DE CASTEIDE-DOAT



LA BOUCLE

De l'église (1), prendre la rue Simin Palay vers le nord, laisser le sentier en face, suivre la route qui passe devant plusieurs maisons (2). Quitter cette route devant un panneau jaune de balisage et tourner à droite en s'engageant sur un chemin qui, d'abord horizontal, monte ensuite en lisière de forêt. Au lieu-dit Barry, un beau panorama laisse apercevoir les traces d'un oppidum de l'époque gallo-romaine. Le chemin redescend ensuite vers des maisons jusqu'à l'intersection avec une route venant de Doat (3). Tourner à droite au carrefour et passer entre les maisons. A l'intersection suivante (4), prendre le chemin à gauche. Laisser le sentier qui monte à droite, et tourner vers la gauche pour monter, dans la forêt, jusqu'au plateau (5). A l'intersection, prendre à droite et longer la lisière du bois, jusqu'à un carrefour (6). Tourner à droite pour emprunter la route qui redescend vers le village. A gauche à la première intersection et on se retrouve au point de départ (1).

LES CIRCUITS

Les parties en bleu permettent à l'utilisateur de construire ses propres boucles selon ses capacités et ses envies.

A NE PAS MANQUER



A

L'église de Casteide

L'église Saint-Laurent de Casteide, d'origine médiévale, a été restaurée au 18ème siècle, en 1876

L'église de Doat

B

L'église de l'Assomption-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie date en partie du 15ème siècle. L'origine de « Doat » viendrait du nom Dat, faisant référence au don de la seigneurie par Jean-Bernard Dat



C

La maison de Simin Palay

Né en 1874 à Casteide-Doat, Simin Palay est un poète et philologue d'expression béarnaise, créateur de l'école Gaston Fébus, auteur de nombreuses œuvres et notamment d'un dictionnaire en béarnais



Communes

Casteide-Doat

Difficulté

Moyenne

Distance

5,5 km

Duree

1 h 30

Départ

Eglise de Casteide

Préférences

Toutes saisons

Usagers

Piétons, VTT

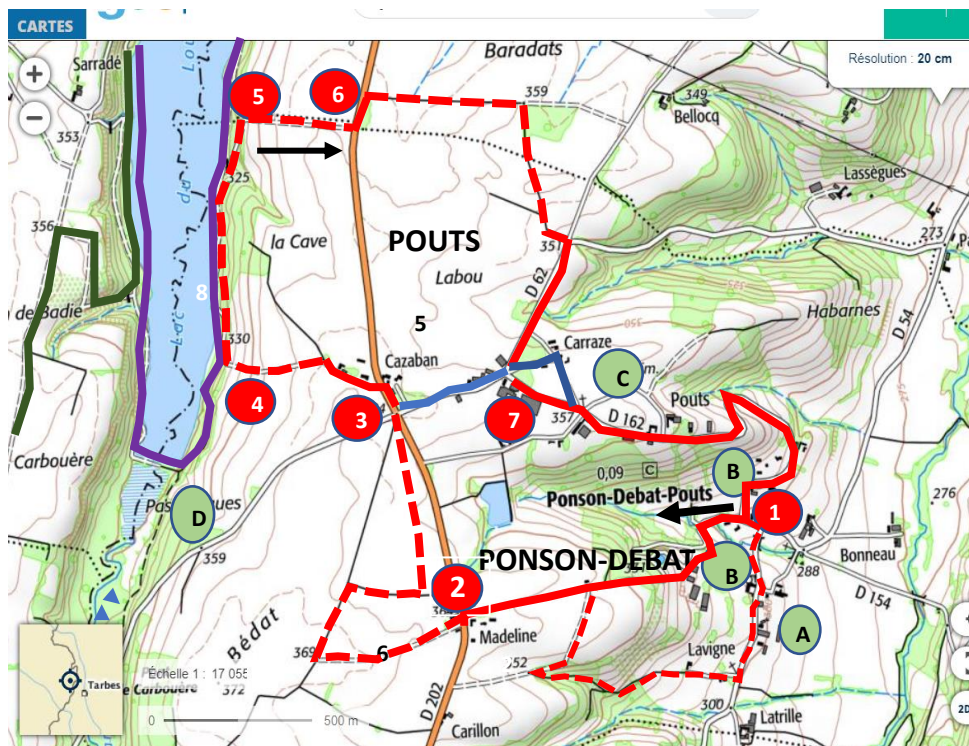
A ne pas manquer

Eglise de Casteide

Eglise de Doat

Maison de Simin Palay

Boucle n° 19 : BOUCLE DE PONSON-DEBAT-POUTS



LA BOUCLE

Au départ du parking devant la mairie (1), prendre le chemin de Cabettes et monter sur le plateau (beau panorama); poursuivre jusqu'au carrefour Madeline (2). Traverser la RD 202, prendre vers la gauche sur quelques dizaines de mètres et s'engager à droite sur un sentier. A la première intersection, tourner à droite et rejoindre par le plateau le carrefour Cazaban (3). Traverser, suivre la 202 sur 50 m et s'engager à gauche. Arrivés au lac (4), prendre à droite et suivre la rive; à la première intersection (5), remonter sur le plateau et rejoindre la route départementale (6). Traverser, à gauche puis tout de suite à droite vers l'Est; à l'intersection, revenir à droite vers Pouts. Parvenus au carrefour proche de l'ancienne école et de l'église de Pouts (7), descendre à gauche par le chemin de Pouts (encore un beau panorama). En bas, on peut revenir au point de départ en prenant à droite (1).

Remarque: Au point 4, on peut aller visiter la zone humide du lac du Louet en suivant le sentier à gauche, puis continuer sans tourner vers la digue (passage humide). Retourner sur ses pas pour rejoindre le point 4 et poursuivre la randonnée.

LES CIRCUITS

Le parcours en bleu permet à l'utilisateur de créer ses propres boucles selon ses capacités et ses envies

A NE PAS MANQUER



L'église Saint-Orens de Ponson-Debat A

Datant du 12^{ème} siècle, l'église Saint-Orens, attenante à une ferme ancienne abbaye laïque occupée depuis 1357 (au moins) présente deux verrières de grande valeur.

Les paysages de questalité sur la commune sont le fruit de l'histoire sociale du Béarn médiéval

La mairie B

Datant de 1865, réhabilitée en 2016-2018, elle possède une fontaine d'énergie photovoltaïque, entre patrimoine et innovation, nature et technologie



L'église Saint-Jean-Baptiste de Pouts C

L'église Saint-Jean-Baptiste de Pouts, dépendance de Ponson-Debat aux 16^{ème} et 17^{èmes} siècles, contient des peintures datant du 18^{ème} siècle, découvertes en 2019



La tourbière de la Carbouère D

Zone humide présentant différents habitats d'intérêt communautaire, elle est la relique de la zone inondée par le lac du Louet



Communes

Ponson-Debat-Pouts

Difficulté

Facile

Distance /Durée

Boucle: 8,5Km/2h15

Pouts: 4 km

Ponson-D: 4,5 km

Départ

Parking de la mairie

Préférences

Toutes saisons

Usagers

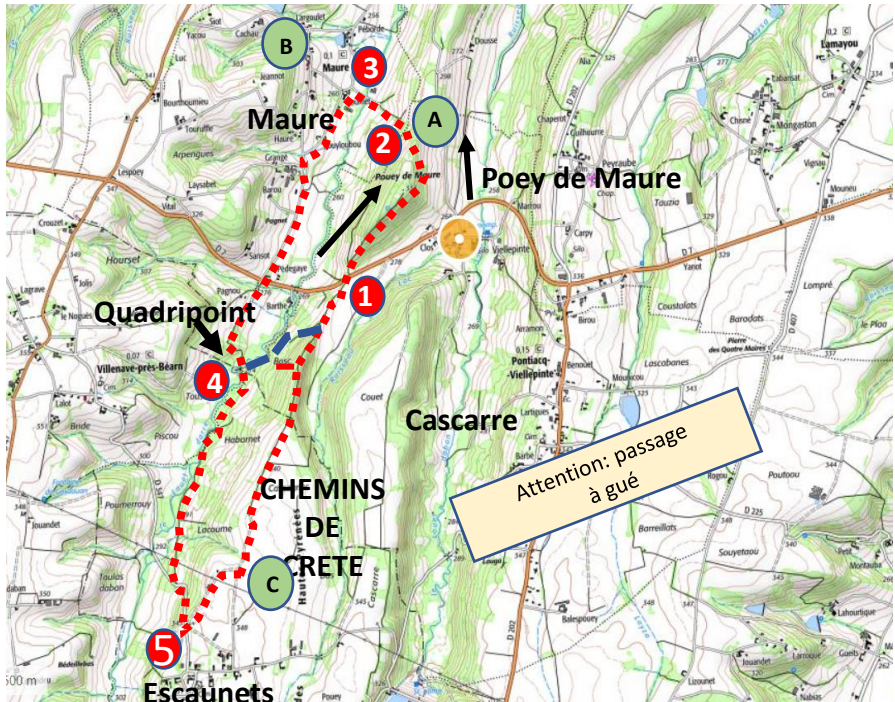
Piétons

A ne pas manquer

Eglise Saint-Orens
Eglise de Pouts
La mairie
Vue exceptionnelle Sur les Pyrénées et Le chateau de Montaner

Le lac du Louet

Boucle n° 20 : BOUCLE DU LOUET-DARRE



LA BOUCLE

Depuis le parking de la Pradole (1), prendre le sentier qui monte vers le Poey de Maure; traverser le bois en suivant les marques et continuer jusqu'au panorama (2). Descendre à gauche direction « Maure » et franchir la rivière (passerelle) pour arriver sur la route de Bentayou, à Maure (3). Suivre cette route jusqu'à la route de Pau, traverser et continuer sur le sentier jusqu'au quadripoint (4). Traverser la rivière (à gué) et suivre le sentier bien marqué à droite, le long de la rivière, en direction d'Escaunets, jusqu'à la route venant de Villenave. Prendre à gauche sur quelques centaines de mètres, puis à gauche encore le premier sentier (5). Tourner encore à gauche en direction du Nord sur le chemin de crête qui vous ramène au point de départ (1).

CIRCUITS

Le parcours en bleu permet au randonneur de construire son propre circuit selon ses capacités ... et ses envies.

Attention: prévoir une traversée à gué du Louet-Darrè au quadripoint (4)

Maure

Ce village, situé sur la vallée du Louet Darré, comporte des zones très différentes. A l'Ouest, un plateau, à l'Est une large vallée à fond plat, et entre les deux une pente orientée à l'Est, échancrée par plusieurs ravins, et sur laquelle sont implantées la plupart des maisons.

**L'église Saint-Martin de Maure****B**

Construite au début du 14^{ème} siècle, accrochée à son clocher-mur, l'église Saint-Martin domine la vallée. Elle abrite les reliques de Samson de Lagarde, seigneur de Maure et de Bayonne.

**Le Poey de Maure****A**

Culminant à 333 m, cette colline séparant Maure et Viellepinte est coiffée par un bois et cultivée sur ses flancs. Un château d'eau semi-enterré y distribue l'eau potable aux villages de Viellepinte, Maure et Bentayou--Sérée.

**Eglise d'Escaunets****C**

L'église Notre-Dame de l'Assomption a été construite au XIX^{ème} siècle sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du château médiéval. Des clavaux de forme gothique ornent la face Nord.

Communes

Pontiacq-Viellepinte
Maure
Escaunets

Difficulté

Moyenne

Distance / Durée

Boucle: 8,5 km

2 h 30

Départ

Parking de la
Pradole (lieu-dit
Malé)

Préférences

Prévoir une traversée
à gué

Usagers

Piétons

A ne pas manquer

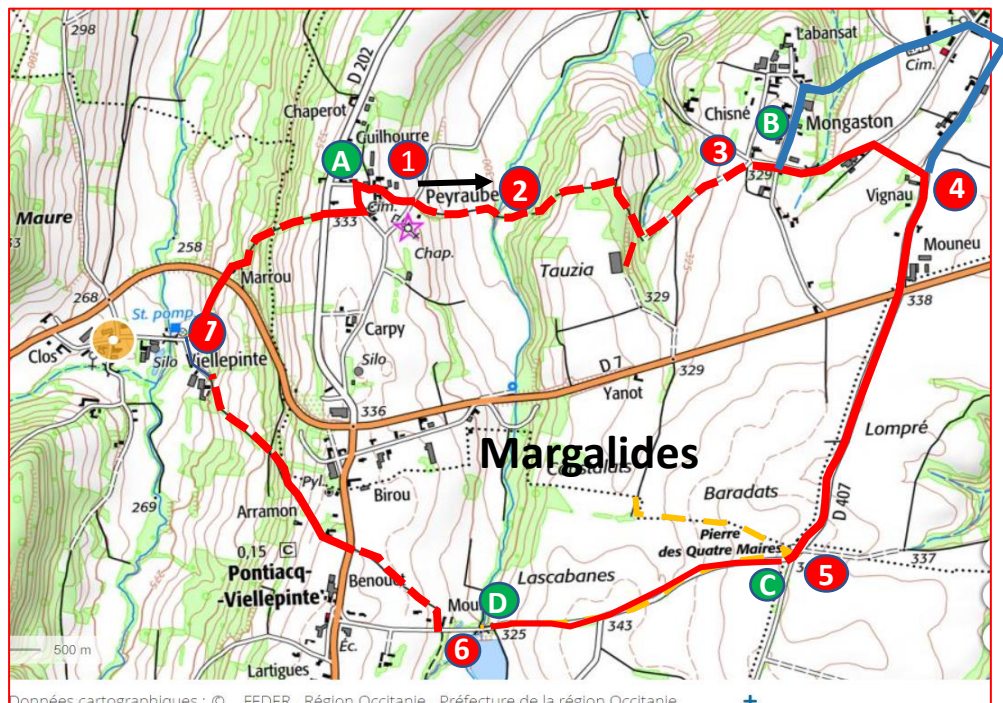
Panoramas

Palombières

Vues sur la chaîne des
Pyrénées



Boucle n°21 : BOUCLE DES MARGALIDES



LA BOUCLE

Au départ de Peyraube (1), prendre la route de Samonzet, puis tout de suite le sentier qui descend vers l'Ayza. Traverser le ruisseau (2), puis suivre dans le bois et le ravin, et remonter jusqu'à Mongaston (3). Continuer sur le chemin de la mairie, puis tourner vers le chemin Vignau . A la maison Vignau (4), tourner à droite, rejoindre la RD7, la traverser et prendre en face jusqu'à la pierre des 4 maires (5). Prendre alors la direction de Pontiacq, passer au pied du barrage, et à la maison Mounicou prendre le chemin herbeux en direction de Viellepinte (6). Traverser la RD202 et poursuivre en face. Descendre à Viellepinte (7). A la première intersection, monter à droite, traverser la RD, prendre le chemin Marrou et remonter à Peyraube.

La partie en bleu permet aux randonneurs de passer par le chemin de la Chourotte

BOUCLE n°21 AUTOUR DES MARGALIDES

A L'église peinte de Peyraube

L'église Saint-Etienne de Peyraube, construite il y a 9 siècles, domine la vallée de l'Ayza. Une présentation sonore de sa fresque murale du « jugement dernier », datant du 15^{ème} siècle, est à la disposition du visiteur.



B Mongaston

Ancien village au Moyen-Age, Mongaston a gardé son caractère d'habitat groupé autour de son ancienne abbaye devenue école et du ravin de la Chourotte.

C La pierre des 4 maires

Les 4 maires des communes de Montaner, Casteide-Doat, Lamayou et Pontiacq-Viellepinte ont matérialisé ce quadripoint au 19^{ème} siècle.



D Le lac de l'Ayza

Ce petit lac privé (maison Larribé) sur l'Ayza est très bien intégré au paysage. C'est au pied de la digue que l'Ayza passe d'un statut de fossé au statut de ruisseau.



Communes

Lamayou

Pontiacq-Viellepinte

Difficulté

Moyenne

Boucle

Distance: 8 à 9 km

Durée: 2 h

Départ

Eglise de Peyraube

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons

A ne pas manquer

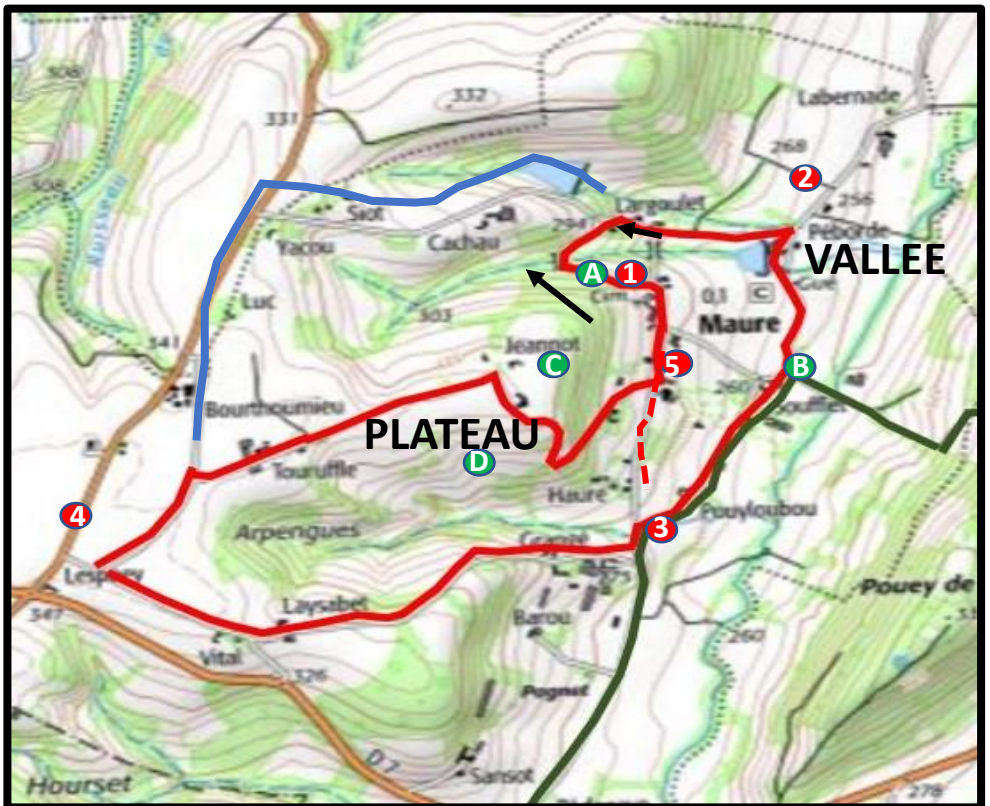
Eglise Saint-Etienne

Mongaston

Quadripoint des 4
maires

Lac de l'Ayza

Boucle n° 22 : BOUCLE DE MAURE

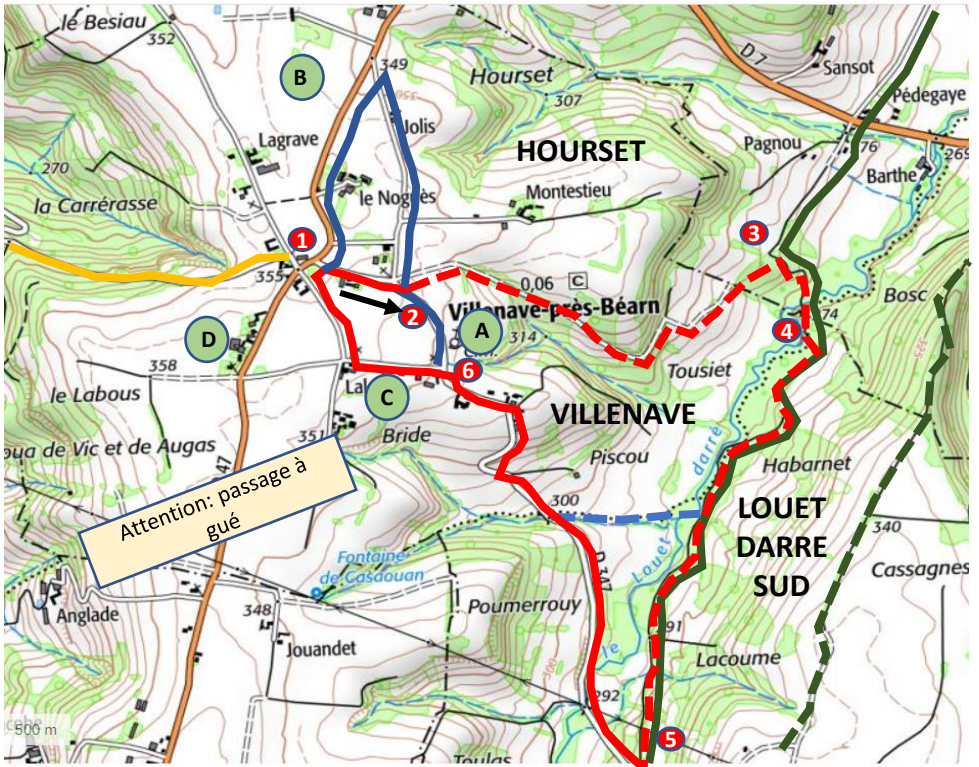


LA BOUCLE

Depuis l'église (1), prendre vers le nord et tourner vers la gauche à la première intersection. Après passage sur un petit pont, monter, puis à la première intersection, redescendre à droite jusqu'à la route de Bentayou (2). Tourner à droite et suivre cette route jusqu'à son intersection avec la route de la mairie.(3). Monter le chemin d'Arpengues, puis marcher sur le plateau jusqu'à Lespoey (4). Tourner à droite, puis prendre à droite vers « Tourufle », et encore à droite au point « Jeannot » et descendre par la côte de Marti. Très beau panorama sur le bord du plateau. Continuer en redescendant (5), avant de revenir vers la mairie en prenant à gauche (1).

VARIANTE

Le tronçon figuré en bleu permet de transformer la randonnée en une autre boucle cyclable ou (et) piétonne



LA BOUCLE

Au départ du Foyer Rural (1), prendre la route d'Escaunets. A l'intersection (3), aller à droite en direction du Sud. A la première intersection (2), prendre le sentier qui descend vers Maure. Le sentier passe à travers bois, tourne, traverse un grand champ, pénètre dans la commune de Maure, jusqu'à l'indication du Louet-Darrè à droite (3). Franchir la rivière et s'engager dans un chemin à droite; on est sur la commune d'Escaunets(4). Suivre ce chemin, le long de la rivière, jusqu'à rencontrer la route RD 347 entre Escaunets et Villenave (5). Remonter cette route vers la droite, jusqu'au point (6), passer devant la mairie, puis à droite et on revient au point de départ (1).

VARIANTES

Les parcours en bleu permettent à l'utilisateur de modifier sa boucle selon ses envies.

Boucle n°24: BOUCLE DE VILLENAVE-PRES-BEARN

Eglise de Villenave A

L'église Notre-Dame de l'Assomption est le seul bâtiment ancien de la commune. Il s'agirait de l'ancienne chapelle du château médiéval. Cette église a été très remaniée et il ne reste plus que des clavaux de porte gothique.



Photo La Dépêche

Mairie: une toiture photovoltaïque organique C

Une première mondiale: des capteurs photovoltaïques organiques ont été mis en place par l'université de Pau et la CCAM. Ces capteurs expérimentaux possèdent la particularité d'être souples et biodégradables



Le moulin à vent D

On peut apercevoir les ruines du moulin « Sarailhé », un des 3 seuls moulins à vent du sud-ouest.

Communes

Villenave-près-Béarn

Escaunets

Difficulté

Moyenne

Distance

4 à 6 km

Accès

A Vic, prendre la RD 7 vers Pau. Au carrefour avec la RD47, direction Villenave-près-Béarn

Départ P

Foyer Rural Villenave
Parking

De préférence

Prévoir une traversée à gué

Usagers

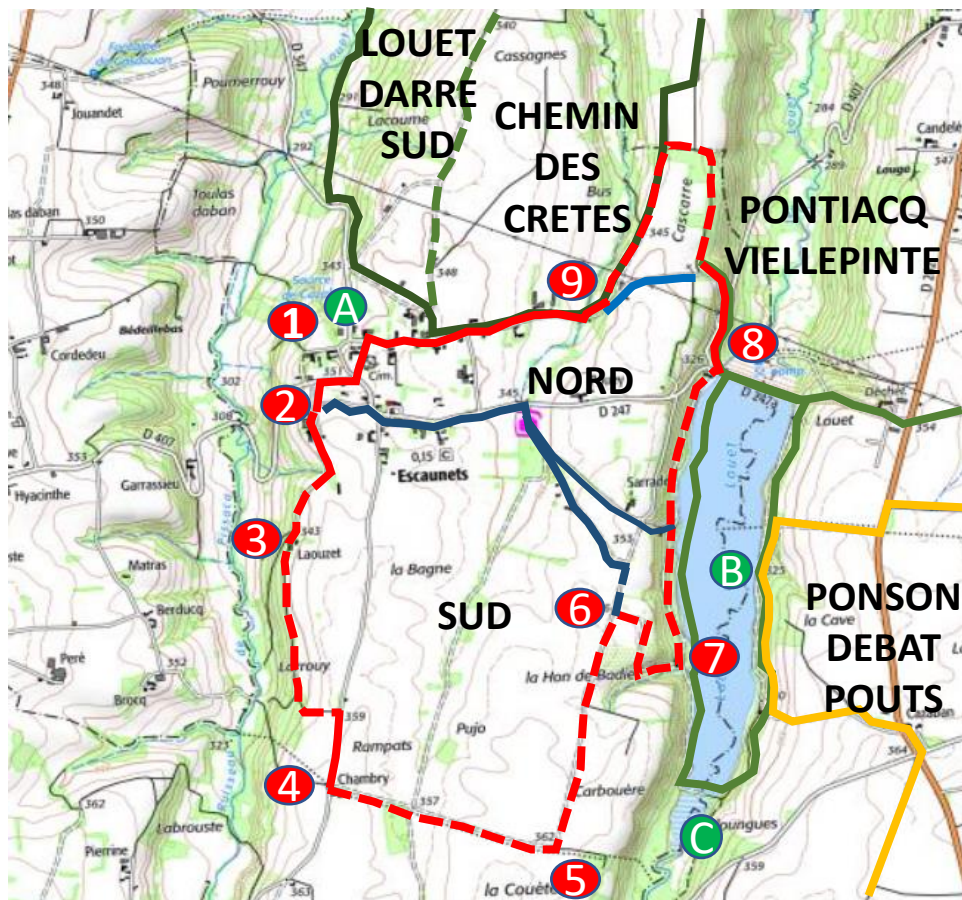
Piétons

A ne pas manquer

Eglise de Villenave

Moulin Sarailhé

Vue sur les Pyrénées



LA BOUCLE

Au départ de l'église d'Escaunets (1), prendre la D247 en direction de Bèdeille. A la première intersection, tourner à gauche vers le chemin du Bédât. Laisser le chemin de Larroud à votre gauche (2), et continuer en face. A l'embranchement (3), se présentent 3 sentiers: prendre celui de gauche, qui longe le plateau, en lisière du bois. Remonter sur la route de Séron et la suivre à droite, jusqu'à l'intersection avec un chemin agricole, au coin d'une maison (4). Suivre sur le plateau, tourner ensuite à gauche (5), puis à droite (6) et descendre jusqu'au lac du Louet (7). Remonter le long de la rive jusqu'à la digue (8). Monter sur la route en face, en direction d'Escaunets, tourner à droite vers le plateau de la Cascarre et effectuer une boucle qui vous ramène sur le chemin de Réchou (9), puis continuer chemin du Haouré pour revenir au point de départ (1).

CIRCUITS

Les parties figurées en bleu permettent à l'utilisateur de choisir son propre circuit selon ses capacités ... et ses envies.

Boucle n° 25 : BOUCLE D'ESCAUNETS

A NE PAS MANQUER

Eglise d'Escaunets

A

L'église Notre-Dame de l'Assomption a été construite au XIXème siècle sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du château médiéval. Les clavaux de forme gothique qui ornent la face Nord seraient un des vestiges du ... siècle.



Le lac du Louet

B

Le barrage du Louet a été mis en service en 1994. Il sert à l'étiage de l'Adour et à l'irrigation de la vallée du Louet:superficie de 42 ha, 2 km de long, environ 350 m de large, profondeur maxi. 25 m, 5 millions de m3



La zone humide de la Carbouère

C

Les bords du lac du Louet et du Louet-Daban en amont constituent une ZNIEFF (Zone Naturelle d'Intérêt Ecologique Faunistique et Floristique) habitat de plusieurs espèces protégées au plan régional et national : sphaignes (mousses), lys des marais, drosera ...



Communes

Escaunets

Difficulté

Facile, pas de dénivelé

Distance / Durée

Boucle : 9km

Durée: 2 h

Départ **P**

Eglise d'Escaunets

Parking

De préférence

Toutes saisons

Usagers

Piétons

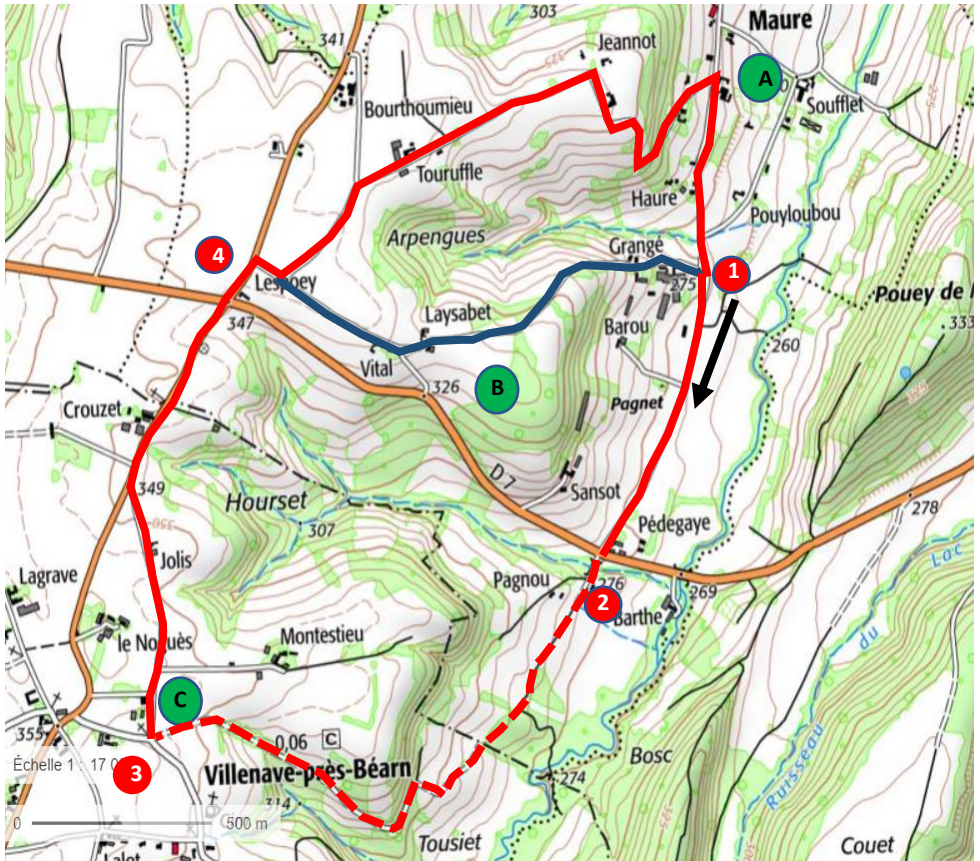
A ne pas manquer

Eglise d'Escaunets

Zone Carbouère

Vue sur les Pyrénées

Boucle n° 26 : AUTOUR DU HOURSET



LA BOUCLE

Depuis l'intersection entre la route de Bentayou et la côte des Arpengues (1), prendre en direction de la RD7. Traverser, puis prendre le sentier en face (2), laisser de côté les sentiers descendant vers le Louet Darrè, continuer tout droit, et s'élever vers Villenave-près-Béarn. Tourner à droite à la première intersection (3) et rejoindre la route des Enclaves, la suivre et traverser la RD7, puis prendre la première à droite (4), puis tout de suite après à gauche et suivre le chemin du plateau pour descendre par la côte de Marti jusqu'à la vallée. Tourner à droite pour rejoindre le point de départ (1).

VARIANTES

Les parties en bleu permettent aux randonneurs de constituer des circuits de longueur différente selon leurs envies.

Boucle n°26 : AUTOUR DU HOURSET**A NE PAS MANQUER****L'église de Maure** A

Construite au début du 14^{ème} siècle, avec son clocher-mur et son porche sous appentis, l'église Saint-Martin domine la vallée . Elle abrite les reliques de Samson de Lagarde, seigneur de Maure et de Bayonne, décédé en 1731.

La maison Teulé B

Au fond du ravin d'Arpengues, se trouvait la maison Teulé. Ludovic Sans, émigré aux Etats-Unis , garçon d'hôtel à New-York, rentre en France pour défendre son pays,. Clairon, il est tué à Avocourt, le 7 avril 1916.

**L'église de Villenave-près-Béarn** C

Consacrée à Notre-Dame de l'Assomption, cette chapelle de l'ancien château médiéval a été récemment entièrement rénovée.

Communes

Maure, Villenave

Difficulté

Moyenne

Distance

4 à 6 km

Durée

1 h 30

Départ

Mairie de Maure

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons

A ne pas manquer

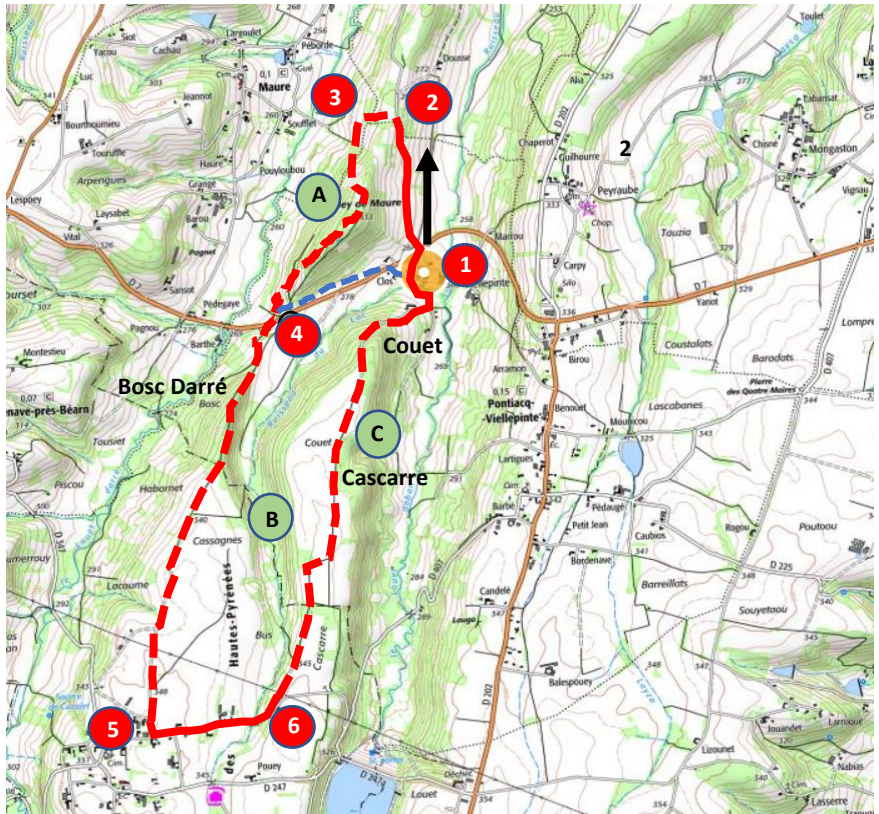
Eglise de Maure

Eglise de Villenave

Puits pétrolier de
Lagrange

Boucle n° 27 : LES CHEMINS DE CRETE

53



LA BOUCLE

Depuis l'église de Viellepinte (1), traverser la RD7 et prendre la route de Bentayou; au point balisé indiquant la direction de Maure (2), monter à gauche. Au sommet (3), suivre à gauche la crête par un chemin de lisière, puis s'engager dans le bois du sommet du Poey de Maure. Suivre le balisage et descendre jusqu'à l'intersection avec la RD7 (4). Traverser et s'engager sur la crête par le chemin de Bosc-Darré. Le chemin pénètre ensuite dans un bois de chênes par une pente assez raide; à la sortie du bois, on débouche sur le plateau cultivé de la commune d'Escaunets. Traverser prairies et champs en direction du Sud, avec vue sur le village de Villenave-près-Béarn, jusqu'à Escaunets (5): prendre à gauche les chemins de « Bayle », « du Haouré », puis « Rechou ». Suivre la route, en direction du Lac du Louet, jusqu'à rencontrer un sentier, direction « Viellepinte », après la croix, qui s'enfonce, à gauche, dans un bois (6). Après la traversée de ce bois, on débouche sur le plateau de la Cascarre; on rentre à nouveau dans la commune de Pontiacq-Viellepinte et on redescend par le bois du Couet.

Boucle n° 27 : LES CHEMINS DE CRETE

Ce village, voisin de Viellepinte, situé sur l'autre rive du Louet Darré, comporte des zones très différentes. A l'Ouest, un plateau, à l'Est une large vallée à fond plat, et entre les deux une pente orientée à l'Est, échancrée par plusieurs ravins, et sur laquelle sont implantées la plupart des maisons.



Le Poey de Maure

A

Culminant à 333 m, cette colline séparant Maure et Viellepinte est coiffée par un bois et cultivée sur ses flancs. Un château d'eau semi-enterré y distribue l'eau potable aux deux villages.



Le vallon du « Lac »

B

Creusé par le ruisseau nommé « Le Lac », cet espace se partage entre une zone de cultures, le « bartouilh » et un bois épais aux confins des régions Occitanie et Nouvelle-aquitaine.



Le plateau de la Cascarre

C

Connu autrefois sous le nom étonnant de « place aux grains » (marché d'échange ?), ce vaste plateau était occupé par des landes envahies de genêts, avant son défrichement dans les années 60. Les bois y abritent plusieurs palombières.



Communes

Pontiacq-Viellepinte
Maure
Escarunets

Difficulté

Moyenne

Distance

8,5 km

2 h 30

Départ

Eglise de
Viellepinte

Préférences

Choisir le chemin
des crêtes

Usagers

Piétons

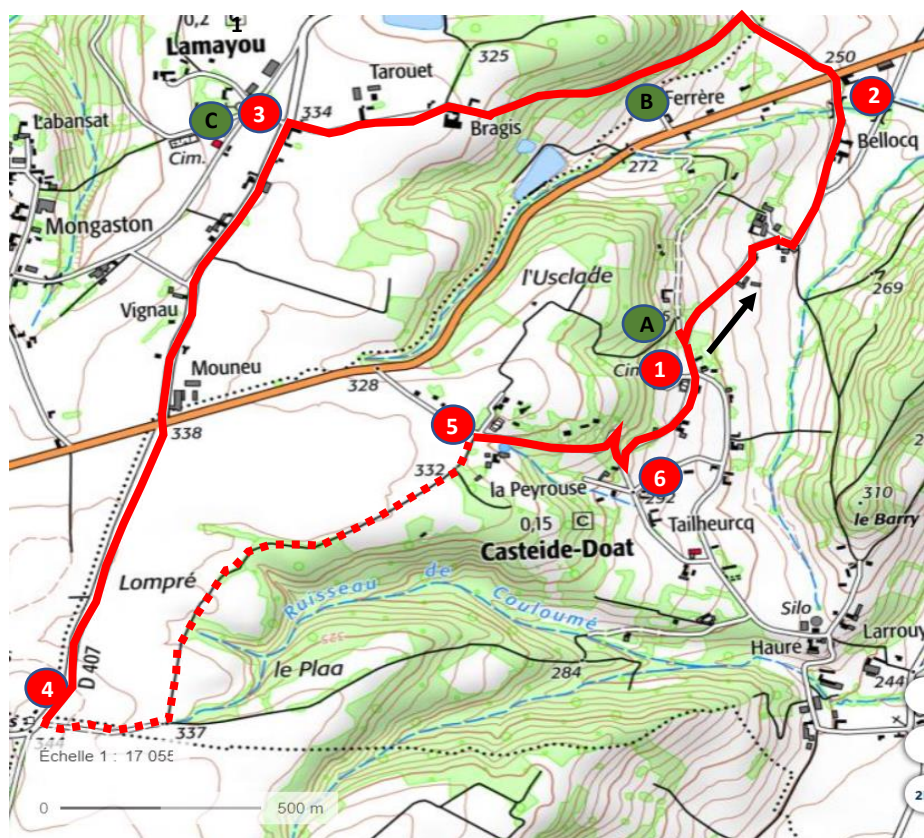
A ne pas manquer

Points de vue

Palombières

Vue Pyrénées

Boucle n° 28 : BOUCLE SIMIN PALAY



LA BOUCLE

De l'église de Casteide (1), prendre en direction du nord par le chemin Simin Palay et le suivre jusqu'à l'intersection avec la route de Vic (2). Traverser, puis à la première intersection, monter à gauche dans le bois jusqu'à Lamayou (3). Tourner à gauche, remonter la route de Caixon, traverser la route de Vic et poursuivre jusqu'à la pierre des 4 maires (4). Tourner à gauche, puis encore à gauche et suivre la lisière du bois sur le plateau. A l'intersection avec une route, prendre à droite cette route qui descend vers Casteide, et, à l'intersection (6), retourner à l'église (1).

A NE PAS MANQUER

L'église de Casteide **(A)**

L'église de Casteide, d'origine médiévale, a été restaurée en 1876 ...

La maison natale de Simin Palay **(B)**

Né en 1874 à Casteide-Doat, Simin Palay est un poète et philologue d'expression béarnaise, créateur de l'école « Gastou Febus », auteur de nombreuses œuvres et d'un dictionnaire en béarnais

L'église de Lamayou **(C)**

Église principale située près de la Mairie. Elle est relativement récente (1874). Quatre sculptures du XVIIe, représentant les évangélistes, proviennent de l'ancienne abbaye laïque qui a donné son nom au village. Celle-ci se situait à 450m au Nord-Est.

Communes

Casteide-Doat
Lamayou

Difficulté

Moyenne

Distance

7 km

Durée

1 h 30

Départ

Eglise de
Casteide

Préférences

Toutes
saisons

Usagers

Piétons, VTT

A ne pas manquer

Eglise de Casteide

Eglise de Lamayou

Maison natale de
Simin Palay

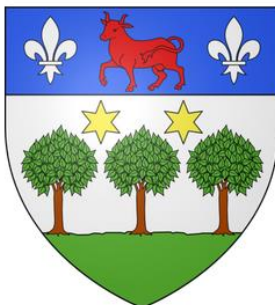
LES COMMUNES

Population:

124 habitants

Hébergement:

Chambres d'hôtes et Gîte Rural

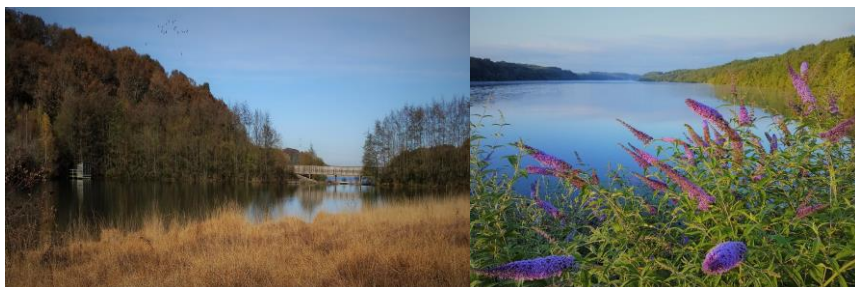
A proximitéLac du Louet
Les Pyrénées**UN PEU D'HISTOIRE**

Dans le département des Pyrénées-Atlantiques sont situées deux enclaves des Hautes-Pyrénées. Escounets dépend de l'enclave nord avec Séron et Villenave-près-Béarn. Les communes de Gardères et Luquet forment l'enclave sud. L'origine des enclaves remonte probablement à la fin du XI^{ème} siècle. Elles existent déjà au début du XII^{ème} siècle. En effet, le vicomte de Béarn Gaston VI dit le Bon (1173-1214) impose son arbitrage lors de violences ayant éclaté entre bergers, aux frontières du Montanéres et de la Bigorre. Les enclaves seraient les héritières de fiefs bigourdans isolés au sein du vicomté de Béarn vers la fin du XIII^{ème} siècle. En 1790, la constituante crée les départements. Le député bigourdan Barère fait créer les Hautes et les Basses Pyrénées et maintient les deux enclaves.

... ET DE GEOGRAPHIE

Une ZNIEFF (Zone Naturelle d'Intérêt Environnemental faunistique et Floristique), située en amont du lac du Louet, comporte des parties tourbeuses qui abritent de nombreuses espèces de plantes protégées (sphaignes, millepertuis des marais ...). Cette zone humide doit son nom à l'ancienne forêt de « Carbouère », située au Sud-Ouest du lac du Louet. A l'époque, les habitants y fabriquaient du charbon de bois (*carbou*).

Escounets vient du terme « *Escounut* » (caché) ou *Escounude* (cachette) qui aurait été donné aux *bordas* (habitations) construites en ces lieux au début du XI^{ème} siècle.



Population : 209 habitants.
Superficie : 9.63 km². 1 gîte rural.
A proximité : château de Montaner, chemins de St-Jacques et des Mousquetaires, lac du Louet, églises peintes (Castéra, Montaner, Peyraube).



Un peu d'histoire :

Lamayou, petit village au cœur du Montanérez, fut constitué de quatre communautés indépendantes jusqu'au XVI^e siècle : **Lamayou**, centre actuel avec le quartier de La Carrère ; **Mongaston**, nom fréquent de souverains du Béarn depuis les Centulle ; **Peyraube**, Petra Alba et **Samonzet**, le vallon de l'Ayza. Le nom de Lamayou dériverait de La Mayor (nom de l'ancienne abbaye).

Quelques traces du passé, au fil des sentiers:

Dans la Lande :

- A cet endroit ont été retrouvées des pierres taillées datant du Néolithique.
- À la fin du Premier Empire, l'Armée française, en retraite d'Espagne, traverse le Béarn sous la pression de celle de l'Anglais Wellington. C'est le 19 mars 1814, après avoir dormi à Momy que le maréchal Soult rejoint sur le plateau de Lamayou ses troupes qui y ont pris position pendant la nuit ; des combats se dérouleront dans la plaine de l'Adour.
- Durant la Seconde Guerre mondiale, des parachutages ont lieu pour alimenter le maquis de Caixon.

Nos maisons nous racontent :

- La maison Marly, à **La Carrère**, serait la plus ancienne du village
- Face à la mairie, dans la maison Patatut ont habité les ancêtres de Simin Palay ; la famille Rey lui succéda, si bien qu'on disait : « *Au Patatut, lou rey qu'ey en soun palay* » (Simin Palay, *Petite Bite e Bite Bitante*, Pau, 1961). Les offices religieux s'y sont tenus provisoirement avant l'achèvement de l'église Notre-Dame.
- A l'ancienne maison Vignau se tenaient les bals clandestins pendant la seconde guerre mondiale .
- Le village était animé par deux cafés : chez Hourné (près de la mairie) et chez Jougla (à Mongaston)
- Dans la vallée de Larribère, **l'Ayza** entraînait la roue de 2 moulins ("moulis«) de Hors et de Domengieux.

Autour de Mongaston :

- Les Sarrasins survivants de la défaite de Poitiers (732) ont eu à soutenir de nouveaux combats. Une tradition orale rapporte qu'à **Mongaston**, derrière l'école, ils furent taillés en pièces ("achicats" en béarnais); d'où le nom de Lachique donné à une famille qui vint plus tard habiter ce lieu ; les Latécoère, qui en seraient les descendants, s'illustrèrent dans l'aéronautique.
- À l'autre bout de Mongaston , direction la D7, les gendarmes transférés de Baleix dans la première moitié du XX^e siècle ont été installés dans l'ancienne maison Herran, dite depuis "gendarmerie". Près de là se dressait un quillier, aujourd'hui disparu
- De la maison Haure, toute proche parvenait le tintement de l'enclume du forgeron.
- En bordure de la D7, un chemin de terre s'enfonce en direction du sud : aux **Puyoulets** ; là, des tertres ont été détruits au XX^e siècle ; ils avaient été «élevés par les Gaulois et les Romains à la mémoire de leurs morts. Leurs cendres, renfermées dans des urnes de terre cuite, étaient ensevelies sous cet amas de terre » (*Abbé Marseillon, Histoire du Montanérez*).

Population

100 habitants

Hébergement de vacances

1 gîte + 1 logement chez l'habitant

A proximitéChâteau de Montaner (XIV^{ème})

Lac du Louet et sa tourbière

Abbaye de Tarasteix (XIX^{ème})Château de Gardères (XVIII^{ème})**UN PEU D'HISTOIRE**

Au IX^{ème} siècle, le site se résumait au monastère des Roumiüs et à une abbaye positionnée contre l'église actuelle qui avait été fondée par Charlemagne. Ainsi, Ponson debat (comme Ponson dessus) en tant que telle est véritablement née vers 1300 quand les habitants de Ponzo se séparèrent en deux groupes. L'église originelle de Ponzo (Saint-Laurent) avait été fondée en 1108 par Talèse d'Aragon. Le groupe du Nord eut le droit d'édifier une église (Saint-Orens) sur les ruines du monastère des Roumiüs. De son côté, Pouts, dépendant de Ponson debat aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, possède une église (Saint Jean-Baptiste) singulière et pittoresque avec des peintures du XVIII^{ème} siècle.

Saint-Orens a été partiellement détruite en 1569 par les troupes de Montgomery, sur ordre de la reine de Navarre protestante Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV.

La commune de Ponson debat – Pouts est née le 30 décembre 1844 par la fusion de Ponson Debat et de Pouts. Pour autant, les deux paroisses fonctionnaient déjà ensemble en 1740. La mairie a été construite sous Napoléon III (1865) qui voulait que chaque commune se dote d'un bâtiment. Un monument aux morts et aux anciens combattants singulier rappelle notamment les guerres du consulat et de l'empire (1802-1814) et celle de 1870-71.

Ponson Debat – Pouts a été fondatrice en 1993 avec Montaner, de la 1^{ère} communauté de communes, Echez-Montanères, entre Béarn et Bigorre, avec 5 villages bigourdans (Escaunets, Siarrouy, Talazac, Caixon, Vic-en-Bigorre), devenue Adour-Madiran en 2017 (72 communes).

... ET DE GEOGRAPHIE

A 300 m d'altitude, cette commune de 100 habitants est à cheval entre la vallée du Lys, ses coteaux et le plateau de Ger (350 m). Elle a une vue exceptionnelle au nord sur le château de Montaner en Béarn et au sud sur le Pic du Midi de Bigorre et la cordillère pyrénéenne. Les paysages oscillent entre le bocage (coteaux, vallée), la forêt, et de grandes parcelles agricoles ouvertes (plateau) : pas de centre bourg, une abbaye laïque et son église attenante, et des propriétés agricoles avec enclos entourés de chemins ou routes. Dans les structures de son parcellaire, Ponson Debat - Pouts est le village qui a le plus conservé la physionomie qui était la sienne au temps de Gaston Fébus (dit paysage de questalité).

La mairie (1865) et l'ancienne école (1889) sont donc isolées. La mairie a été transférée à l'école en 1995 puis, elle a été entièrement réhabilitée entre 2016 et 2018. Elle dispose d'une fontaine d'énergie en panneaux photovoltaïques organiques, première mondiale !

Population:

186 habitants

Site web

<http://lapagelocale.fr/64460-pontiacq-viellepinte>

Hébergement de vacances

3 maisons d'hôtes (40 hébergements)

A proximité

Château de Montaner

Lac du Louet



UN PEU D'HISTOIRE

En l'an de grâce 1085, deux paroisses voisines, Ponteaac et Villapicta deviennent béarnaises, en tant que partie de la région du Montanerès, la dot apportée par la Vicomtesse de Bigorre à son nouvel époux Gaston IV le Croisé. Au moyen-âge, en 1385, sur le censier du Béarn, Ponteaac compte 10 feux et appartient au baillage de Montaner, tandis que Villapieta compte 14 feux et appartient au baillage de Morlaas. Au 16ème siècle, les guerres de religion vont ravager la région et les deux églises sont détruites en 1569. Durant les deux siècles suivants, les deux villages vont vivre côte à côte, chacun administré par sa propre dynastie seigneuriale. A la Restauration, le 18 juin 1844, les deux communes de Pontiacq et Viellepinte fusionnent pour devenir la commune de Pontiacq-Viellepinte, par l'ordonnance 11.421 de Louis-Philippe. Dès lors, un destin commun unit leurs habitants.

... ET DE GEOGRAPHIE



Un vaste plateau, sur lequel s'est implanté Pontiacq, occupe la partie Est ; il domine, par un versant relativement abrupt (La Coste), la vallée creusée par le Louet Daban (ou Carbouère). La limite Ouest du territoire est constituée par la vallée du Louet Darré (ou Louet tout court), parallèle et séparée de la précédente par les collines du Bosc Darré et du Poey de Maure.. Deux ruisseaux traversent également cette zone : dans la vallée: le Lac, venu du plateau d'Escaunets rejoindre le Louet Daban, et, sur le plateau, l'Ayza, qui y prend sa source avant de dévier sa route vers le Nord-Est.

Pour plus d'informations, consulter le site de la mairie à la rubrique Notre commune/Histoire et Notre Commune/Territoire

Population:

67 habitants

A proximitéLac du Louet
Les Pyrénées**UN PEU D'HISTOIRE**

La présence humaine est attestée dès le néolithique, ou âge de la pierre polie, aux temps préhistoriques. Les premiers habitants attribuèrent le nom de « Billa Nave » à leur paroisse en 1429, « Viellenabe » en 1670, « Villenave en Bigorre » en 1789 et « Villenave près Béarn en 1790.

A plusieurs reprises, au cours de l'histoire, le Béarn a tenté de réunir les enclaves à son territoire, en vain. Après la Seconde Guerre Mondiale, un référendum local est organisé pour sonder la volonté de la population d'un rattachement aux Basses-Pyrénées; la perspective est refusée. Au début des années 2010, les mouvements successifs de remodelage de la carte intercommunale suscitent l'inquiétude de plusieurs maires des communes, soucieux de préserver leur spécificité administrative et exigeant que soit faite une dérogation à l'exigence de continuité territoriale. Evoqué au Sénat sur demande de Josette Durrieu, élue des Hautes-Pyrénées, le débat suscite dans un premier temps le refus du gouvernement, qui renvoie la responsabilité à la Commission départementale de coopération intercommunale. Cette dernière suit l'avis des maires opposés au rattachement à une intercommunalité des Pyrénées-Atlantiques.

(source: Wikipédia)

... ET DE GEOGRAPHIE

Le « plateau des enclaves » est un plateau triangulaire, formé par des débris arrachés aux Pyrénées, roulés par les glaciers et par les eaux. Ce glacis a été entaillé par l'ancien gave de Gavarnie où coulent actuellement l'Adour et l'Echez. Les promeneurs apercevront peut-être au détour d'un chemin « l'arbre de Noël », c'est-à-dire le collecteur d'un puits de pétrole, le précieux liquide jaillissant dans la commune.

Les Hautes-Pyrénées partagent, avec quelques départements, la particularité de posséder des communes dont le territoire administratif est séparé du territoire départemental et se trouvent complètement incluses dans le département voisin. C'est le cas de la commune de Villenave-près-Béarn, qui constitue, avec Séron et Escaunets, une des deux enclaves des Hautes-Pyrénées (région Occitanie) dans les Pyrénées-Atlantiques (région Nouvelle-Aquitaine). Une deuxième enclave voisine, comprend les communes de Gardères et de Luquet.

Population:

110 habitants

Superficie:

820 hectares

Hébergement de vacances

Les Chambres de Bentayo

A proximité

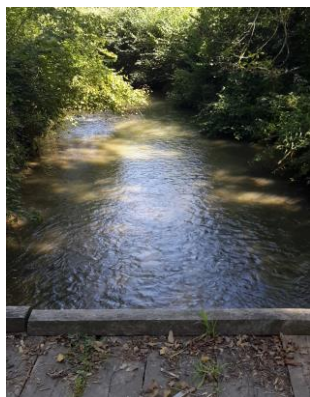
Château de Montaner

Lacs du Louet et du petit Lées



UN PEU D'HISTOIRE

Un ensemble fortifié s'est établi au 12^{ème} siècle sur les vestiges d'une villa gallo-romaine, comme en témoignent les mosaïques retrouvées et actuellement conservées au musée béarnais de Pau; c'est sur cette motte qu'a été construite l'église Sainte-Catherine de Bentayou, dans laquelle ont été ramenées les reliques et autels de deux autres églises disparues: Sainte-Christine et Saint-Jean, auprès de laquelle existait vraisemblablement un château. A Sérée, l'église Saint-Laurent, détruite lors des guerres de religion et reconstruite au 17^{ème} siècle, dépendait de la commanderie de Caubin et Morlaas. La commune est aussi traversée par le chemin de Saint-Jacques de Compostelle; on peut signaler également une « fontaine miraculeuse – la Houn de Diu – réputée pour soigner les maladies de peau, qui fit l'objet de nombreux « pèlerinages », jusqu'à la fin du 20^{ème} siècle..



... ET DE GEOGRAPHIE

La commune de Bentayou-Sérée est, dans sa plus grande partie, établie dans un paysage de « ribère », une large vallée encadrée par deux collines d'orientation nord-sud. C'est là que les ruisseaux de Carbouère et de Camgran, venus du plateau de Ger, confluent pour générer la rivière du Louet, un affluent de l'Adour. A l'Ouest de la commune, le ruisseau de Lanamia prend sa source sur le plateau avant de rejoindre le petit Lées.

Population:

186 habitants

Hébergement de vacances

3 maisons d'hôtes (40 hébergements)

A proximité

Château de Montaner

Lacs du Louet et du petit Lées



UN PEU D'HISTOIRE

Au Moyen-âge, un château est construit sur une motte féodale dominant la vallée du Louet Darrè et au pied de laquelle est érigée une église dédiée à Saint-Martin. En 1385, le censier du Béarn désigne cet ensemble, entouré de 12 « feux », par le terme d' « Ostau de Maur Domenger », appartenant au baillage de Montaner. Deux siècles plus tard, la famille des seigneurs de La Garde étend la seigneurie du côté de Samonzet et de Castéra, et ainsi Maure devient une baronnie en 1658, par lettre patente de Louis XIII. Les barons de La Garde continueront leur dynastie jusqu'à la veille de la Révolution; l'orgueil de l'un d'entre d'eux, Samson de La Garde, également seigneur de Bayonne, décédé à Maure en 1761 et dont on peut encore voir la dalle funéraire, est à l'origine de l'expression « *fier com lo baro de Maure* » (fier comme le baron de Maure).



... ET DE GEOGRAPHIE

Le paysage de la commune présente un grand contraste entre sa partie Ouest occupée par un prolongement du plateau de Ger, et sa partie Est, la vallée du Louet-Darrè, dominée par le « Poey de Maure ». La zone de transition entre ces deux parties est constituée par une pente douce, bien ensoleillée, à la topographie accidentée, sur laquelle est implanté le centre du village. Cette dernière partie est entaillée par quatre ravins, au fond desquels coulent de petits ruisseaux drainés par la rivière.



CHRONIQUES EN MONTANERES



AVANT-PROPOS

Cette partie rassemble un ensemble de chroniques, sans ordre prédéfini, pour laisser au lecteur le soin de déambuler de l'une à l'autre, comme on feuillette un almanach, de passer, en une seule page, d'un fragment d'histoire du seizième siècle à la construction des murs en galets, de la vie de la ferme dans les années 50 à la campagne de l'armée napoléonienne ... Les textes, pour la plupart, ont été voulus très courts, pour rendre leur lecture plus légère, mais les références annotées permettront d'approfondir le sujet s'il est d'intérêt pour le déambulateur intéressé.

Le seul point commun de ces chroniques - si on veut en trouver un - est leur source d'inspiration, le Montanérès, soit au niveau d'un de ses villages en particulier, soit au niveau de la culture partagée par tous les villages.

Bonne lecture à tous !

SOMMAIRE

Préambule p. 71

La maison Planterose p. 73

Les métiers de la misère p. 74

La pierre des quatre maîtres p. 77

Le château de Pontiacq p. 80

Le rêve de l'abbé Puyoo p. 83

Ostaus biarnès p. 85

L'abbé Salette p. 87

Maure in USA p. 89

Les quatre saisons p. 91

1569, l'année terrible p. 94

Un dimanche à la mer p. 96

La campagne des sans-souliers
p.98

Les quilles de neuf p. 99

Yan Palay p. 100

Le terrain SOEW p. 101

Les voyages d'Aniza p. 103

Une route entre Béarn et Bigorre p. 104

Chroniques d'enclaves p. 105

C'était un jeudi p. 107

L'espérquère p. 108

Le 10 juillet 1944 p. 109

Simin Palay p. 110

Au temps des pastorales p. 112

Il faut que jeunesse se passe p. 114

Pierre Dartigues, Officier de Santé p. 115

Les fontaines miraculeuses p.116

Pelote basque p.117

Le fauve de la Cascarre p.118

Préambule

La première rencontre avec mon pays a été fortuite, comme le sont souvent les vraies rencontres. C'était en février 1969, j'étais étudiant en quatrième année à l'INSA de Lyon, et, tous les mois de février, on avait droit à un stage de ski en « famille », tradition qui, hélas, n'a pas perduré. Cette année-là, ce fut les Pyrénées, et plus précisément Gourette. Compte tenu de la proximité relative du domicile de mes parents, il avait été convenu qu'un soir, le mercredi je crois, à l'issue de la journée de ski, je prendrais le car jusqu'à Pau, où mon père viendrait me chercher, pour passer la soirée et la nuit à la maison.

La journée avait été trépidante sur les pistes, et, quand le car a quitté la station, je me suis calé sur mon siège, près de la vitre, en savourant la sensation de confort extrême que procurait à cette époque-là l'abandon des chaussures de ski, prêt à me laisser aller à une douce somnolence... L'autobus roula un peu, puis s'arrêta, et, de mon poste d'observation, je pouvais voir les gens qui attendaient et qui montaient, les instantanés de la vie aux alentours. Le temps avait été magnifique et le soleil se couchait lentement, comme à regret, sur la vallée d'Ossau...

C'est en passant à Béost que j'ai reconnu le champ qui servait à nos parties de foot improvisées, quelques années plus tôt, et toute mon enfance a resurgi: c'était bien la petite église, la ruelle qui montait vers le camp de vacances, et la montagne, au fond, où nous entraînait Monsieur le curé chaque matin, le café au lait fumant, enfin tout, quoi... Les gamins qui montaient dans ce car aujourd'hui, c'étaient nous ; nous n'avions pas changé, toujours cette façon de se pousser, de se bousculer pour trouver une place, de raconter les méfaits du jour du surveillant général ...

Un peu plus loin, les premiers bérets ont fait leur apparition, juchés sur le crâne de ces hommes qui ressemblaient tant à mon père, à mon grand-père, et qui parlaient entre eux cette langue, dont il m'apparut, comme une révélation, que je la comprenais parfaitement. Le visage de ces femmes âgées avait le regard perçant et la mine fatiguée de ma grand-mère, les remous du gave portaient encore les cris de nos baignades ...

La suite du voyage a été une sorte d'enchantement, un brouillard cotonneux d'émotion, ponctué par le chuintement des portes coulissantes et les conversations en béarnais. Depuis trois ans, je m'étais jeté dans la vie trépidante d'une grande ville lointaine, j'avais rencontré tant de monde, tous mes copains étaient là-haut, dans la station, en train sans doute de prendre un pot et de parler de nos projets. Et ici, pendant ce temps-là, la vie avait continué, comme une sentinelle, et elle continuerait toujours...

Quand le car s'est arrêté, à Pau, au terminus du Palais des Pyrénées, quand mon père est apparu près de sa 404, avant de descendre, j'ai eu du mal à sécher les larmes qui coulaient de

mes yeux, silencieusement, depuis que la nuit était tombée. Ce soir-là, j'ai vraiment rencontré mon pays...

Par la suite, je me suis jeté sur la documentation, j'ai essayé de lire tout ce que je pouvais sur la vie de nos villages, sur la culture béarnaise et gasconne, sur la géographie, les noms de lieux, les rivières et les sommets... Quelques années plus tard, un journal est apparu, nommé « Pays », bien dans la lignée de cette époque-là, essayant de décliner dans la vie « moderne » les aspects régionalistes souvent associés auparavant aux personnes âgées. Je suivais cela de près, le groupe « Los de Nadau » et beaucoup d'autres menaient la danse. Et puis, et puis ... je me suis marié, j'ai eu des enfants, et des préoccupations plus universelles ont envahi mon quotidien. La génération suivante a installé son propre régionalisme, Internet a tissé sa toile, et un jour, on se sent un peu étranger, un peu ... vieux.

Mes tot aco, qu'ey pla !

S. CAPERAA

LA MAISON PLANTEROSE

Cette maison de Viellepinte abritait le bureau de poste n° 147, tenu par Paule Laurens épouse Cazenave, d'où essaient chaque matin une dizaine de facteurs, pour une journée entière de tournée, à pied ou en vélo.



Jean-Firmin Cazenave, le fils de la receveuse, que l'on aperçoit en arrière-plan sur cette photo du début du siècle, est mobilisé en 1914 et il part aux armées où il est caporal fourrier, puis sergent fourrier en 1915 ; blessé, il est évacué le 9 mars 1917. Durant l'entre-deux-guerres, il part travailler dans les Postes en Algérie, d'où il revient, dans les années 40. Les voisins n'ont jamais eu vraiment connaissance, d'après leurs témoignages, de ses activités clandestines, mais, à plusieurs reprises, il lui arrive d'emprunter un vélo, lorsque le sien est inutilisable, pour une « course très urgente ». Probablement recruté par Léon Vergez, chef du réseau de résistance de Vic-Bigorre et percepteur à Viellepinte, il n'est pas dans l'action comme ses camarades plus jeunes de Pontiacq (voir chronique « *Le terrain SOE W* »), mais il a sûrement une activité d'agent de liaison.

Un matin de juin 1944, la Gestapo fait irruption à la maison Planterose et amène Jean-Firmin pour une destination dont il n'est jamais revenu. A la suite de son arrestation, il est interné au centre de détention de Royallieu, dans l'Oise, puis il fait partie du tristement célèbre « convoi des tatoués » (1700 personnes) qui a quitté Compiègne le 27 avril 1944 à destination d'Auschwitz, où il parvient le 30 avril en fin d'après-midi, et où il est tatoué, sur le bras gauche, du matricule 185242. Pour des raisons que les historiens n'ont pas réussi à élucider entièrement, le convoi repart quelques jours plus tard pour Buchenwald, en Thuringe ; les « tatoués » sont alors dispersés dans les camps de travail des environs.

Dans le chaos de la libération des camps, au début du mois d'avril 1945, la 3^{ème} Armée américaine retrouve Jean-Firmin à la prison d'Eisenach, un de ces camps de travail, attaché aux usines BMW. Dans un état de santé très dégradé, il est évacué à quelques kilomètres de là, au hameau de Wilhelmsthal, où il décède le 5 mai 1945, à 3 jours de l'armistice ...

Son corps est rapatrié à sa maison cinq ans plus tard. Une chapelle ardente est organisée par les conseillers municipaux, qui le veillent toute la nuit ; le lendemain 28 juillet 1950, les honneurs militaires lui sont rendus, au cours d'une cérémonie qui a rassemblé tout le village à l'église Saint-Paul de Viellepinte.

LES METIERS DE LA MISERE

A la fin du 19^{ème} siècle, le Béarn, trop éloigné des centres de décision, connaît une grande récession économique. L'industrialisation importante du nord de la France accroît le besoin en énergie et en charbon. En milieu rural, beaucoup de maisons sont à la limite de la misère : à cette époque où la protection sociale n'existe pratiquement pas, la survie réside alors dans un de ces « petits métiers » mal rémunérés, qui sont oubliés maintenant, mais qui ont coûté tant de sueur et de peine, ruiné tant de santés, et qui méritent qu'on leur rende hommage aujourd'hui.

Les charbonniers

Produire du charbon dans son environnement proche, les bois, devient un complément d'activité pour ceux qui n'ont pas (ou peu) de terres à cultiver.



EN FORÊT — Montage de la meule à charbon

Techniquement, il s'agit de carboniser le bois en l'absence d'oxygène, en éliminant par chauffage les fractions liquides et gazeuses pour ne conserver que le carbone. La technique la plus utilisée est celle de la « meule » : au plus près de la coupe, le bois est empilé en un tas recouvert d'une couche d'argile, autour d'une cheminée que l'on enflamme. Le foyer doit ensuite être surveillé jour et nuit durant deux ou trois semaines, jusqu'à ce que la fumée qui sort par la cheminée devienne blanche, puis il faut

démonter la meule, récupérer le charbon, le mettre dans de grands sacs avant de le livrer, et recommencer... Ainsi les « charbonniers » passent le plus clair de leur temps dans les bois, à constituer et à surveiller leurs « meules », dans les conditions d'insalubrité qu'on peut imaginer. Ils vivent dans des huttes sommaires, à proximité du foyer, et, s'ils ont une famille, elle vit dans les bois avec eux en général.

Chez nous, la présence de nombreuses forêts explique le développement de ce métier, en particulier sur le site du lac du Louet actuel, ce qui explique l'autre nom de « Carbouère » donné à la rivière du Louet Daban, et le sobriquet sous lequel étaient connus les habitants de Pontiacq (*), « *los ahumats* » (les enfumés)

(*) *Lo Noste Bearn. Hubert Dutech*

Les casseurs de cailloux

Il s'agit ici de produire du ballast pour soutenir les rails des voies ferrées. La matière première - toujours les galets - est abondante, mais elle est aussi très résistante. La technique consiste à utiliser un marteau fixé à l'extrémité d'une branche souple de noisetier, à le lancer comme on lance une canne à pêche pour augmenter l'impact, à répéter l'opération jusqu'à ce qu'une amorce de fissure se produise ... et de reprendre avec les morceaux !

Ce métier a inspiré de nombreux artistes, du tableau de Gustave Courbet à la fable de Charles Peguy, sans oublier la chansonnette « *Sur la route de Louvier ...* » dûe à l'abbé Charles-Emile Gadbois.

Les journaliers

Ces « paysans sans terre » vont de maison en maison, au gré des saisons et des conditions climatiques, pour effectuer des travaux essentiellement agricoles. Embauchés le matin, débauchés le soir, ils ne bénéficient d'aucune protection sociale et sont plutôt méprisés par la société rurale. Il aura fallu attendre ... mai 68, pour qu'ils obtiennent la parité avec les autres salariés.

Dans cette catégorie il ne faut pas oublier les glaneuses, immortalisées par le tableau de Jean-François Millet, qui peuvent passer, mais seulement avant le coucher du soleil, dans un champ moissonné pendant la journée, pour ramener, un à un, les épis oubliés.

Les « domestiques »

Certains sont venus poussés de leur pays par la pauvreté ou par la guerre, d'autres sont des « cadets » célibataires qui ne trouvent plus leur place dans leur famille, d'autres enfin se sont retrouvés seuls et sans argent. Alors, un jour ils ont été amenés à partager la vie d'un « maître », qu'ils aident pour les travaux des champs, mais aussi quelquefois pour surmonter un handicap, et avec lequel ils entretiennent une relation un peu étrange, souvent pittoresque, mi-amicale, mi-orageuse, mais toujours basée sur un besoin d'entraide mutuelle. Quand il y a des enfants dans la maison, ces enfants, comme ceux des voisins, ne savent pas vraiment qui ils sont et surtout ce qui les a amenés là, mais en général ils les considèrent comme faisant partie de la famille, et plus amusants que leurs parents.

Les filles aussi doivent contribuer à nourrir la famille. Les voisins n'étant pas demandeurs en matière de tâches ménagères, elles sont obligées de partir à la ville pour trouver un travail rémunérateur, pour faire la cuisine, s'occuper des enfants, du linge, ou de l'ensemble, comme le dit si délicatement le terme de « bonne à tout faire ». Rentrées chez elles, elles doivent remettre intégralement leur salaire à leur mère, et il ne leur reste plus que leurs rêves de mariage ...

Les mendiants

Au bout du rouleau, quand les yeux ne peuvent plus voir la cible, quand les handicaps accumulés ne permettent plus de trouver du travail, quand la vieillesse s'abat sur les personnes

seules, il ne reste plus que la mendicité. Dans les années 50, l'enfant que j'étais alors gardera toujours le souvenir de la pauvre Francine, aveugle, qui allait de maison en maison, quémander un peu de pain ... Elle savait par habitude le moment où elle passait devant le cimetière, et elle n'oubliait jamais de saluer ses morts : *Adiu Jacquotet, adiu Berta !*

Certains venaient simplement s'asseoir quelque temps au coin de la cheminée, l'hiver, pendant que la maisonnée continuait à vaquer à ses occupations, et puis ils repartaient comme ils étaient venus.

C'était comme ça en ces temps difficiles, on n'avait pas trop le temps de s'apitoyer sur leur sort, mais on n'aurait pas imaginé de leur fermer la porte ...

LA PIERRE DES QUATRE MAIRES



Un petit texte d'humour relatif à un lieu bien connu, qui relie les communes de Montaner, Lamayou, Casteide-Doat et Pontiacq-Viellepinte. La version originale, en béarnais, est jointe au texte ci-dessous ; elle nous vient de Lamayou, et serait dûe à M.Roustaa, son ancien maire, ou M. Latapie, son ancien instituteur. L'histoire, très édifiante, et d'une grande actualité, traite des relations entre les élus et l'administration

Fiction ou réalité ? Les lieux sont réels, les personnages et la problématique aussi. La fin, on ne sait pas, mais ce qui est sûr, c'est que ça pourrait être vrai ...

Texte traduit du béarnais :

LA PIERRE DES QUATRE MAIRES, c'est un nom de lieu qui ne dépasse pas les limites du canton de Montaner. Mais elle mériterait d'être autre chose qu'une simple pierre plantée dans la terre. Qu'est-ce que peut avoir de si curieux une simple pierre ? Oh ! pas au moins sa surface, avec 40 cm², et autant en hauteur. Ses qualités ? faite d'une roche de valeur à cause de sa dureté ou de ses couleurs ? ce ne serait pas un morceau de météorite tombé d'un autre monde ? Rien de tout ça. Tout simplement une pierre comme on peut en trouver partout, venue probablement de la montagne, et mise aux dimensions qu'il fallait à cette occasion.

Il faut savoir, ce n'est pas la pierre qui fait l'intérêt de ce lieu, mais l'endroit où elle se trouve. Sur un plateau à côté des Bourdalats, le long du chemin départemental 407, entre Pontiacq et Lamayou. C'est là, à ce point précis, que se touchent, à l'extrémité de quatre pièces de terre – foi de cadastre - quatre communes du canton. Un lieu géographique original, qui mérite d'être marqué d'une pierre blanche. C'est ce qu'ont pensé, un jour de la fin du 19^{ème} siècle, les maires des quatre communes qui se touchaient. Pour autant que ça puisse se lire, les noms des quatre maires sont gravés sur les quatre côtés de la pierre : GUEIT-DESSUS – MONTANER, POULOT – CASTEIDE, HERRAN – LAMAYOU, POULOT – PONTIACQ. Et sur le carré du dessus, l'année de l'inauguration : 1890.

Aujourd'hui, les années ont fait leur effet depuis environ un siècle de gelées, grosses chaleurs, pluies et pollutions qui ont rongé la pierre. Alors, en ce début d'année, pour marquer le nouveau millénaire, les quatre maires, quelques semaines avant les élections, ont convenu de mettre au programme un « lifting » de la pierre pour la rendre toute neuve : passer une bonne

couche de peinture et aussi refaire les inscriptions. Un maire s'est chargé de la chose avec l'employé communal. Et il est allé acheter la peinture, une peinture d'une qualité spéciale, qui, d'après ce que disait le marchand, se moquait de toutes les agressions du temps, puisqu'elle était choisie par l'Aérospatiale pour peindre les fusées. Il l'acheta blanche, une couleur qui se voit de loin, pour que les touristes s'arrêtent. Et un pot de 50 litres, parce que, de cette qualité, il n'y avait pas plus petit.

Mais le percepteur, comptable des communes, au moment de faire le paiement, posa la question de savoir comment était cette pierre, de laquelle il n'avait jamais entendu parler. Et, renseignement pris, il en tira ces conclusions, envoyées tout de suite aux quatre maires.

Monsieur le Maire, je me permets de préciser que, les faces de l'édifice étant situées sur le territoire de quatre communes différentes, les frais engagés doivent être répartis à parts égales entre les quatre communes concernées, à savoir :

1. *Les frais de fournitures, la somme consacrée à l'achat de la peinture me paraissant par ailleurs peu en rapport avec la surface à traiter*
2. *Les frais de main d'œuvre concernant l'employé municipal : rémunération, charges sociales et assurance*
3. *Les frais de déplacement par véhicule communal : dépense en carburant et amortissement du dit véhicule compte-tenu de sa puissance, de sa date de mise en circulation et de son état le jour de l'opération*

Vous êtes prié de joindre au mandat de paiement un exemplaire des pièces justificatives du montant des frais.

« Eh bé ! » ont pensé les quatre maires comme un seul homme, en se frottant, chacun à sa façon, le menton, le nez, les moustaches et les oreilles, il va falloir acheter aussi l'ordinateur spécial qui soit en mesure de « fournir » (*escopir, qui veut dire « cracher »*) les chiffres que veut connaître le comptable de nos finances ? Et ils convinrent, au nom de la démocratie, d'une réunion exceptionnelle de chacun des quatre conseils municipaux pour leur demander leur avis.

Elie Routaa

Texte original :

LA PEIRA DEUS QUATE MAIRES qu'ei aquo un nom de loc qui n'a pas guaire passat las termieras deu canton de Montaner. Mes que s'ac meritaré ja que sia sonque ua peira plantada hens la terra. Qu'ei ço quit pot aver d'autan curios ua simpla peira ? O ! pas au mensh la soa pagera dab 40 cms au quarrat e autan de haut. Las soas qualitats . Heita d'ua arroca de valor pr'amor de la soa duretad o de las soas colors ? seré pas lheu un troç de meteorite cadut d'un aute monde ? arren de tot aquo. Tot simplamant ua peira com se'n pot trobar pertot, venguda probable de la montanha et hicada a las dimensions que dalé enta l'ocasion.

Que cau saber, n'ei pas la peira qui hé l'interes d'aqueth loc, les l'endret on sei apitada. Sus un planher a despart deus bordalats au long deu camin interdepartementau 407, entre Pontiac e Lamayou. Qu'ei aqui, en aqueth pount precis, qu'stocan au cap de quate puntas de terra – fe de cadastre – quate comunas deu canton. Un loc geogrrafic originau qui's meita d'estar marcat d'ua peira-hita. Qu'ei ço qui's pensen, un dia de la fin deu segle 19au, los maires de las quate comunas pertocadas. Atau que s'i pot légerlos noms d'aqueths maires gravats suus quate costats de la peira : GUEIT-DESSUS – MONTANER, POULOE – CASTEIDE, HERRAN-LAMAYOU, POULOT – PONTIACQ. E suu quarrat de dessus, l'annada de l'inauguracion : 1890.

Uei lo dia las annadas qu'an fait efeit arron de mei d'un segle de torradas, caumas, ploja et pollucions qui arroganhan la peira. Lavetz aqueste cap d'an, enta lerar lo naveth millenar, los quate maires, quauquas semanas abans las eleccions, convengon de hicar au programa un lifting de la peira torna-la tota nava : hicar u abona espessor de pintura et tanben adobar las inscripcions. Un maire qu's carguè de la causa dab lo servici de l'emplegat comunau. E que se'n anè crompar la pintura, ua pintura d'ua qualitat especiau qui, se disè lo marchand, se'n arritz de totas las murtridas deu temps, puishqu'aquera ei causida per l'Aerospatiale enta pintrar las fuseas. Que la cromptè blanca, ua color qui's vet de luenn enla enta har estancar los toristas. En un pot de 50 litres pr'amor d'aquera qualitat i a pas mei petit.

Mesenher perceptor, comptable de las comunas, au moment de har lo pagament, pause la queston de saber quine ra aquera peira de qui n'avè james entenu a parlar. E, rensenhament pres que'n tirè aquestas conclusions madadas sun cop aus quate maires.

Monsieur le Maire, je me permets de préciser que, les faces de l'édifice étant situées sur le territoire de quatre communes différentes, les frais engagés doivent être répartis à parts égales entre les quatre communes concernées, à savoir :

4. *Les frais de fournitures, la somme consacrée à l'achat de la peinture me paraissant par ailleurs peu en rapport avec la surface à traiter*
5. *Les frais de main d'œuvre concernant l'employé municipal : rémunération, charges sociales et assurance*
6. *Les frais de déplacement par véhicule communal : dépense en carburant et amortissement du dit véhicule compte-tenu de sa puissance, de sa date de mise en circulation et de son état le jour de l'opération*

Vous êtes prié de joindre au mandat de paiement un exemplaire des pièces justificatives du montant des frais.

E ben ! ce's pensen los quate maires com un sol omi, en se fretan cadun a la sua moda, lo menton, lo nas, las mostachas e las aureilhas, e va caler crompar tanben l'ordinator especiau de qui es en mesura d'escopir las chifras qui vou aber l'avisat comptador de las nostas finanças ? E que convengon, au nom de la democracia, d'ua aplegada exceptionau de cadun deus quate conseils municipaus enta demandar avis.

LES GRANDES HEURES DU CHATEAU DE PONTIACQ

Durant le haut Moyen-Age, sur une motte féodale, c'est-à-dire un monticule de terre entouré de fossés et de palissades, s'est sans doute érigée une construction en bois, destinée à la défense et au refuge des habitants du futur Pontiac. Plus tard, cette construction a évolué en « château-fort », comme en témoignent la présence de ruines (répertoriées en 1676 par Marie-Louise d'Artiguelouve) et d'un tunnel reliant le parc actuel au chemin d'Escaunets.

Ce château, associé à l'église toute proche, a sans doute été pendant des siècles le siège du pouvoir local et le lieu d'hébergement des seigneurs de Pontiac, mais, à la suite des guerres de religion, il semble qu'il ait été peu à peu abandonné par ces seigneurs, qui n'y faisaient plus que de courts séjours lors de leurs visites. Ainsi, aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, sous l'Ancien Régime, les seigneurs de Pontiac qui se sont succédé, les Pomiès, Rimblès, Artiguelouve, Béon-Lapaleu, Puyoo, Mesplès, Casalis, siégeant aux Etats du Béarn, résidaient le plus souvent dans la région paloise.

A la suite de la Révolution et du Premier Empire, c'est le début de la Restauration, marquant le retour du régime monarchique, mais qui saura tout de même conserver l'organisation administrative du pays. Ainsi, le « parsan » du Montanerès est maintenant politiquement dirigé par un Procureur du Roi. Ce poste est attribué à Dominique Menvielle (ou Minvielle, selon les différents documents existants), notaire à Peyraube (dans l'actuelle maison Ruzailh), et époux d'Anne de Casalis, descendante de la dernière famille des seigneurs de Pontiac. Le couple a (au moins) trois enfants : Jeanne, Jean-Baptiste et Jean-Jacques-Lambert de Menvielle, qui vont récupérer la particule de noblesse liée à l'ancien statut de leur mère. Jean-Jacques-Lambert et son frère Jean-Baptiste vont épouser deux sœurs, respectivement Marguerite-Françoise-Luce et Marie-Joséph-Isabelle, filles du marquis Pujol de Lafitole, du château de Monségur. Tous deux sont notaires, comme leur père, et ils se partagent les études : Jean-Jacques-Lambert s'installe à Monségur où il fonde une famille nombreuse, tandis que Jean-Baptiste prend l'étude notariale de Bédeille.



pièces. C'est là que naissent les enfants de Jean-Baptiste et Marie-Joséphine de Menvielle, parmi lesquels Jean Joseph Xavier Oscar (qui se fera appeler Oscar) et sa sœur Berthe.

Sous le Second Empire, la fortune et l'influence de la famille de Menvielle s'accroissent, comme c'est le cas de la plupart des notables. L'aîné des fils, Jean-Baptiste, devient juge au tribunal de Pau; son frère Oscar s'installe dans la nouvelle demeure familiale. C'est le début de la grande époque du château de Pontiacq, qui emploie de nombreux habitants de la commune comme femmes de chambre, cuisinières, cocher ..., et c'est aussi le début des ambitions politiques.

1870. Napoléon III abdique à la suite du désastre de Sedan, et la troisième République est proclamée. Le département des Basses-Pyrénées est désormais géré par un Conseil Général. L'aîné des Menvielle avait brigué et obtenu le mandat de conseiller général du canton de Montaner en 1849. Aux élections de 1871, son frère Oscar lui succède, à la suite d'une campagne plutôt animée. Son concurrent à l'élection n'est en effet autre que ... Jean-Félix de Menvielle, son cousin germain, fils de Jean-Jacques-Lambert, notaire à Monségur, puis à Lamayou (à Peyraube plus exactement) ! Il faut un point spécial de l'ordre du jour du Conseil Général des Basses-Pyrénées dans sa session ordinaire de 1871, pour arbitrer la « guerre des Menvielle » : les accusations de trafic d'influence par le frère de son concurrent, avancées par Jean-Félix, ne sont finalement pas prises en considération, et, compte-tenu de l'écart important de voix en faveur d'Oscar (991 contre 256), son élection est validée : il siège donc au Conseil Général jusqu'en 1877. Parallèlement, il est maire de Pontiacq-Viellepinte durant 25 ans, de 1854 à 1879, l'année où, sans héritier, il se marie, en février, à 51 ans, avec Elizabeth Labansan, de Lamayou, mais il décède trois mois plus tard.

C'est surtout le beau-frère d'Oscar de Menvielle qui est l'homme politique de Pontiacq-Viellepinte le plus connu. Fils de Paul Carenne, conseiller à la Cour de Pau, Léon Carenne, Procureur Impérial d'Oloron, épouse Berthe de Menvielle et rentre ainsi dans le cercle des notables du canton de Montaner. Elu conseiller général des Basses-Pyrénées en 1877, succédant à son beau-frère, il va siéger durant 24 ans, période durant laquelle il s'illustre dans de nombreuses séances par ses prises de position résolument conservatrices ; brillant orateur, il se fait notamment à plusieurs occasions le pourfendeur de l'école publique. Il est également le président très actif de l'Action Française pour le secteur du Béarn et de la Soule. Sur le plan professionnel, il prend là aussi la suite de son beau-frère Oscar à l'étude notariale de Bèdeille, qu'il occupe jusqu'en

1917. Il s'installe avec sa femme au château de Pontiacq, mais, malgré sa notoriété à l'échelle départementale, son passage à la mairie de Pontiacq-Viellepinte est bref (1884-1886).

Après la guerre de 1914-1918, c'est la fin des années fastes. Léon Carenne occupe toujours le château, mais sa fille unique, Sybille, est obligée de donner des cours de piano pour vivre. Elle épousera à Pau Jean de la Personne, avec lequel elle aura trois enfants. Malheureusement, son mari décède dans un accident de moto en 1950, et elle ne viendra plus qu'épisodiquement au château avec ses enfants.

LE REVE DE L'ABBE PUYOO

L'héritier de Marie-Louise d'Artiguelouve, seigneur de Pontiac, admis aux Etats du Béarn le 12 juin 1716, est un abbé laïque, Jacques de Puyoo, de son vrai nom Pierre d'Esbarrebaque. Ce personnage, qui est demeuré dans la postérité, mérite que l'on s'arrête quelque peu sur sa carrière.

En 1763, il écrit un pamphlet, en vers et en béarnais, intitulé « *Lous gentious de Bearn, ou Rèbe de Moussu l'abbat Puyoo* », dans lequel il stigmatise les nobles du Béarn, et en particulier ceux qui le sont devenus par arrivisme et sans mérite, et dont il dévoile la « roture ». Comme il cite les noms de ces familles, il ne trouve pas en Béarn un seul typographe pour le publier, et il s'adresse à l'imprimerie Lottin l'ainé, à Paris. A la sortie du livre, un évêque et un président de tribunal, mis en cause, interviennent auprès du roi Louis XV pour anéantir la parution ; le roi défend de la renouveler et transfère le prélat de Tarbes à Angers. L'abbé Puyoo, opposé à l'église constitutionnelle, y décède en exil en 1771.

L'affaire ne s'arrête pas là. Nous sommes au siècle des Lumières, et les ouvrages de Diderot, Rousseau et Voltaire véhiculent les nouvelles idées. Le « Rêve » est donc connu, et la province réclame une nouvelle édition. Le « président » fait alors tronquer le texte, supprimant son nom et ceux de ses amis en les remplaçant par des noms de village ; mais l'auteur, avant sa mort, avait donné à ses amis des exemplaires du « Rêve » véritable, en plus de ceux qu'il avait déposés à la bibliothèque des manuscrits. Et c'est ainsi que, transmis par le comte de Lons et sa descendance, ce texte nous est parvenu, jusqu'à sa dernière édition, en 1841, par Les amis du Château de Pau.

A la lecture de ce texte, il n'est pas possible de percevoir clairement la motivation de l'abbé Puyoo. Volonté de propager les nouvelles idées progressistes, annonciatrices de la Révolution ? Ou au contraire, dénonciation de la « pollution » de la noblesse apportée par les roturiers fortunés ? En tout état de cause, le lecteur amoureux de notre langue, en plus d'une qualité littéraire certaine, pourra goûter l'humour et l'impertinence de ce poème en vers, si caractéristique de l'esprit béarnais, et qui a traversé le temps ...

Quelques extraits sont présentés ci-dessous. On trouvera l'intégralité du texte dans l'ouvrage de L.T. d'Asfeld « Souvenirs historiques du château de Henri IV et de ses dépendances » (<https://books.google>)

*A pena dens mon lhèit lo flaunhac dromilhon
De mons sens afflaquits prenè possession,
Quan l'esprit agitait dens u rèbe m'èsgara
A travers monts et prats, auprès d'ua onda clara
Qui rollava sens pena hens un petit balon,*

*A peine dans mon lit l'endormissement
De mes sens affaiblis a pris la possession
Quand l'esprit agité dans un rêve m'égara
A travers monts et prés, auprès d'une eau claire
Qui roulait sans peine dans un petit vallon*

Tot pingorlat de flors de mantua color.

*En aqueth loc charmant, chérid de la natura,
 Ua hemna que i avè d'esclatanta figura ;
 Tot en era tinè de la divinitat,
 Brillhanta com los o dans sa simplicitat,
 Nonvedèn pas en era inutila parura
 Non coneish pas lo fard ni l'art de la coeifura*

*Vietz confonder l'error qui ns' tot abusats,
 Enter temps se voletz, per vosta complasença,
 Deus gentius de Bearn da'm quauqu coneishença !
 B'at harei puish que m'at demandatz,
 E tout de suite atau comença la vertat.*

...

S'ensuivent tous les vers dénonçant les gentilhommes « parvenus » visés par la satire ; ces vers ne présentent pas le même intérêt et les noms qui y figurent ont disparu depuis longtemps, mais ils ont évidemment constitué le cœur du scandale à l'époque ...

.....

*Ací quem desbeilhey
 Estonat de mon rêbe aüta leü qu'em lhebey
 Dehens mon cabinet qu'aney prenne la plume
 E sus drin de papé en corren com la brûme
 De pouu que caücarré sem hosse desnombrat
 Qu'escriboy tot ço qui m'abé dit la berta*

Tout parsemé de fleurs de toutes les couleurs.

*En ce lieu charmant, chéri de la nature,
 Il y avait une femme, d'éclatante figure
 Tout en elle tenait de la divinité,
 Brillante dans sa simplicité
 On ne voyait pas chez elle d'inutile parure ,
 Elle ne connaissait pas le fard ni l'art de la coiffure*

*Venez confondre l'erreur qui m'a tant abus
 Entretemps, si vous voulez, par votre complaisance
 Des gentilhommes du Béarn donner connaissance
 Je le ferai, puisque vous me l'avez demandé
 Et tout de suite ainsi commença la Vérité*

*Ici je me suis réveillé
 Etonné de mon rêve aussitôt je me levai
 Dans mon cabinet j'allai prendre la plume
 Et sur un peu de papier en courant comme la brume
 De peur que j'ai oublié quelque chose
 J'écrivis tout ce que m'avait dit la Vérité*

OSTAUS BIARNES

Les maisons traditionnelles béarnaises - désignées par le terme d'« oustaus » - sont des maisons rurales dont la construction date en général du 18^{ème} ou du début du 19^{ème} siècle. Leur apparition est liée à celle d'un matériau nouveau pour l'époque, la chaux hydraulique, que l'on vient de découvrir, associée à un matériau naturel de ramassage, disponible à profusion dans la région, les galets, charriés de la montagne et roulés par les glaciers, que l'on trouve dans nos champs (au grand dam des agriculteurs...) et dans nos rivières.

Une technique novatrice

Cette technique des « murs de galets » a connu un très grand succès pour la construction des premières grandes fermes des « laboureurs » (ceux qui sont les propriétaires de leurs terres).



Côté technique, le principe constructif consiste à disposer entre deux "banches" (en planches, et d'une hauteur de 1 m environ), des couches successives de galets, liées par un remplissage de mortier peu liquide à la chaux (aérienne ou hydraulique); ces couches sont constituées de 3 à 6 galets dans le sens de la largeur, pour obtenir des murs de 40 à 60 cm d'épaisseur. Selon l'aspect architectural recherché pour le parement extérieur, on distingue les murs à "appareillage" irrégulier (disposition quelconque des éléments) ou à « assises régulières » (en épi, en fougère ...). Dans certaines régions, des couches appelées "boutisses", faites de briques ou de galets plats, sont construites à intervalles réguliers pour réassoir l'assise. Les angles des murs assurant le chaînage sont fabriqués à partir de gros galets, de briques ou de pierres taillées, tandis que les baies ont un encadrement généralement en briques foraines.

Les inconvénients de cette technique sont ses délais de construction élevés (à chaque étape, il faut attendre le séchage de la chaux avant de monter les bardages d'un niveau) et une consommation de chaux conséquente. Par contre, le coût du transport des matériaux est très réduit, et la variété des tailles des galets ramassés permet au maçon d'exprimer sa créativité pour la conception de l'aspect extérieur.

Ces caractéristiques expliquent son adaptation à une époque où, en particulier à la campagne, on savait prendre son temps et exploiter les ressources de la nature environnante, avec le souci de construire "durable", comme on dirait maintenant ...

Une architecture typée

Sur notre territoire à l'habitat dispersé, la plupart des maisons sont des maisons « à cour », et en particulier « à cour semi-fermée », par opposition aux « maisons-blocs » rencontrées plutôt en milieu urbain ou dans les villages à habitat groupé de Bigorre, La maison d'habitation, à toiture de forte pente, et les dépendances agricoles (granges, porcheries, poulaillers, chais ...) délimitent une cour de forme rectangulaire, cette cour étant fermée généralement par un muret et un portail. Selon les régions du Béarn, des particularités s'ajoutent à cette architecture, comme les frontons triangulaires qui ornent souvent les façades dans le Vic-Bilh (dans la région de Lembeye).

Il faut ici préciser que la maison – *la casa* - n'est qu'une partie de ce qu'on appelle un « *ostau* ». Ce dernier terme, très caractéristique de la culture rurale béarnaise, est en réalité un concept, associant la maison, ses occupants, les terres, le cheptel des animaux ... Sous l'autorité du maître de maison – *lo cap d'ostau* - les intérêts particuliers doivent s'effacer devant l'intérêt général pour assurer la réussite et le développement de la ferme, qui sera ensuite transmise au fils aîné.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces maisons anciennes ? les granges n'ont pratiquement pas changé d'aspect, preuve de leur solidité. Par contre, souvent, au 20^{ème} siècle, dans l'entre-deux-guerres, quand il a fallu refaire le toit, on en a profité pour ajouter un étage à la maison d'habitation ; mais, cette fois, les maçonneries en moellons, beaucoup plus rapides à construire, ont été préférées par les bâtisseurs, et, pour ne pas « déparer », un enduit au mortier a recouvert l'ensemble de la façade.

L'ostau Noguez



Les maisons traditionnelles sont visibles dans tous les villages du Montanerès, mais il en est une qui mérite une attention particulière, un *ostau* de Pontiacq qui n'a pratiquement pas changé depuis sa construction, par la famille Noguez, au 18^{ème} siècle. Comme les derniers descendants, célibataires, n'ont pas fait le choix de l'agriculture « moderne », aucun hangar métallique, silo ou abri de machines n'est venu rompre l'équilibre architectural d'origine.

Tout y est : la maison basse, les granges, le poulailler, la porcherie, l'écurie, le jardin, le pin parasol au milieu de la cour, l'if au coin du jardin, la mare aux canards, l'entrée à l'extrémité d'un chemin d'accès herbeux pour accueillir les attelages de chevaux. Il suffirait qu'une troupe de comédiens s'habille en costumes d'époque et on pourrait y tourner un film en décors naturels ...

L'ABBE SALETTE

Adrien Salette est né le 23 juin 1928 à Osserain, un village béarnais touchant au Pays Basque. Après des études de théologie au séminaire de Bayonne, il est nommé prêtre et affecté à la paroisse de Gan, dans la périphérie paloise.

Un vent de modernité souffle à cette époque sur les instances du diocèse, et de nombreux jeunes ecclésiastiques abandonnent la soutane pour une tenue « civile » lorsqu'ils sont en dehors de leurs églises, et ils partent à la rencontre de la société. Ainsi, déjà très sportif et de robuste constitution, l'abbé Salette n'hésite pas à intégrer l'équipe de rugby de la ville de sa paroisse, où très vite il se fait une solide réputation, tandis qu'en été, ses origines « presque » basques l'amènent à pratiquer, dès sa jeunesse, la pelote basque à main nue.

Et en 1961, le voilà muté à la paroisse de Pontiacq-Viellepinte. Il a amené avec lui Mademoiselle Marie, une ancienne religieuse qui a tenu à le suivre dans sa nouvelle affectation, et qui saura le seconder à maintes reprises pour tenir le presbytère et les tâches d'intendance.

Unaniment apprécié par les croyants et les non-croyants, et carrément idolâtré par la jeunesse, il va marquer toute une génération, et sa réputation dépassera largement les limites du canton. Sur le plan sportif, il fait, avec les frères Paulien, les beaux jours du club de rugby de Séron-Bédeille, tandis que l'été, il va de fronton en fronton, décrochant de nombreux titres, avec son coéquipier espagnol.

Malgré son intense activité sportive, l'abbé Salette n'oubliera pas sa paroisse pour autant, en se tournant vers les jeunes du village, pour lesquels il s'attache à trouver un lieu de rencontre, et il propose d'aménager l'étage de la « grange » du presbytère. La municipalité accepte de payer les fournitures, mais ce sont les jeunes, en particulier les nouveaux artisans en ces temps de plein emploi, qui feront les travaux. Ainsi naît le « Foyer des Jeunes », qui sera équipé d'une télévision, d'un baby-foot et d'une salle de réunion ; accessible par l'extérieur, il devient rapidement un lieu de retrouvailles incontournable, accueille le réveillon de Noël, les soirées, Carnaval ... Pour assurer un cadre juridique, une association est créée ; il s'agit de l'« Association Jeunesse de Pontiacq-Viellepinte-Peyraube »

Bien sûr, il n'a pas fait ça tout seul, mais il a su capter la confiance des jeunes, s'appuyer sur les plus âgés pour créer une dynamique qui s'est propagée rapidement dans le village ... L'association créée, il a fallu aller plus loin, trouver des activités, découvrir le monde, mais

comment financer ? Alors il est décidé de préparer durant l'hiver une « pastorale », c'est-à-dire une séance récréative, qui sera présentée au printemps, et dont la recette permettra de financer une bonne partie des frais et de proposer à tous la découverte de nouveaux horizons. Tout le monde sera mis à contribution, par tranche d'âge, pré-adolescents, adolescents, jeunes adultes, garçons et filles, pour monter chants, danses, pièces de théâtre ... L'abbé est partout, au volant de sa 4 L, se révélant comme un organisateur-né, n'hésitant pas à tirer les sonnettes de ce que l'on appellerait maintenant son « réseau », en frappant à toutes les portes que sa notoriété lui ouvre.

Pas question de louer une salle qui anéantirait les espoirs budgétaires... Alors, ce sont les habitants qui proposent bénévolement leur grange, souvent à la maison Poulot ou à la maison Benouet. Et ça marche ! d'aucuns diraient que quelques numéros sont peut-être un peu ringards, que quelques couacs sont cachés dans telle chorale, mais le public est venu, et il semble ravi ...

A la fin du mois d'août, la grande sortie annuelle des jeunes, nombreux à cette époque, est le « voyage » d'une semaine, qui ne coûte à chacun qu'une modeste contribution : le Pays Basque espagnol d'abord, puis Barcelone et la Costa Brava, la Côte d'Azur, la Bretagne, la Suisse, les Baléares ... Ce sont les premières grandes villes découvertes, les paysages insoupçonnés, et aussi, au cours des longues heures de car et des activités communes de toute une semaine, les amourettes qui se nouent (et quelquefois se dénouent). Plusieurs jeunes des communes environnantes participent aussi à ces voyages, dans la mesure des places disponibles dans l'autocar.

L'année 1970 est un tournant dans l'histoire du village. Jean Caubios devient le nouveau maire, tandis qu'à Lamayou, la commune voisine, c'est Elie Roustaa qui occupe ce poste. Les « pastorales » commençant à s'essouffler, l'Association des Jeunes envisage d'organiser, en remplacement, et toujours au printemps, un moto-cross. Le projet est de taille : il s'agit d'aménager un circuit qui soit homologué par les instances sportives officielles, en l'occurrence le moto-club du Béarn. Le site projeté est celui des Margalides, un bois situé de part et d'autre de la route de Vic, à la sortie de Peyraube, sur le territoire de la commune de Lamayou.

Et c'est autour de ce projet, initié par les jeunes des deux villages, que les municipalités de Pontiacq-Viellepinte et de Lamayou décident d'unir leurs efforts pour soutenir l'organisation matérielle de cette animation commune, et concrétisent leur accord par la création de « l'Association des Jeunes de Pontiacq-Lamayou » ; cette association, malgré de légères modifications dans son intitulé, devient rapidement, et constitue toujours, un ciment fort entre les deux communautés.

L'action de ce prêtre touche-à-tout et grand sportif, a su fédérer autour de lui et poser les bases des animations futures qui allaient suivre son départ, en 1973, lorsqu'il a dû rejoindre sa nouvelle affectation, à Sault-de-Navailles, accompagné cette fois encore par presque toute la population de « ses » villages. Là-bas aussi, il a laissé sa trace, puisque le fronton de cette commune porte son nom.

Il est décédé le 23 février 1988 et il repose dans le cimetière de son village natal.

MONTANERES IN USA

Vers la fin du 19^{ème} siècle, la grande récession économique du Béarn entraîne une forte émigration vers le continent américain. Les candidats au départ embarquent généralement, à Bordeaux, sur un des 4 bateaux de la « Nouvelle Compagnie Bordelaise de navigation à vapeur » : le Château-Lafitte, le Château-Margaux, le Château-Yquem ou le Château-Leoville. Après un voyage d'une dizaine de jours, leur arrivée dans le Nouveau Monde, à New-York, passe inévitablement par le centre d'accueil des immigrants d'*Ellis Island*, une île de la baie d'Hudson, voisine de *Liberty Island*, où se trouve la statue de la liberté (*). La plupart des arrivants n'y passent que quelques heures, après avoir subi une série de questions sur leur nom, leur métier et ... la quantité d'argent qu'ils ont sur eux. Quelques-uns (2% selon les statistiques) voient néanmoins leur admission rejetée, ce qui vaut à *Ellis Island* le nom d'« Ile des pleurs » (*Island of tears*)



Le centre d'immigration d'Ellis Island *Le musée de l'immigration actuel*

A Maure en particulier, au tout début du 20^{ème} siècle, plusieurs familles décident d'émigrer vers les Etats-Unis. En septembre 1898, Jean Marseille, de la maison Lapaye, quitte la maison pour s'installer en Louisiane et s'établir à la Nouvelle-Orléans. Deux ans plus tard, Alfred Pédébidou, jugeant que sa position de cadet lui ôte toute perspective à la maison Cachau, franchit le pas à son tour, et lui aussi se retrouve à la Nouvelle-Orléans, ce qui n'est certainement pas un hasard ; là-bas, il épouse une autre émigrée française, originaire de ... Ger-en-Béarn.

A la même époque, Jean Cachau-Marti, émigre lui en Californie, à San Francisco, avec sa femme Marie Péré et leurs 6 enfants, laissant la petite dernière, Anne-Denise, à la garde de ses grands-parents. Fils de Pierre Sans et d'Eugénie Laborde, Ludovic Sans, de la maison Teulé, une petite maison située dans le ravin d'Arpengues, comme beaucoup de jeunes de son âge, en cette

période très difficile, émigre lui aussi vers les Etats-Unis, pour tenter de sortir sa famille de la misère, une misère à laquelle s'ajoute le handicap d'une sœur sourde-muette .A New York, il trouve un travail comme garçon d'hôtel et il y retrouve (probablement) son oncle, Jean Laborde, un autre maurois qui y séjourne déjà.

Plusieurs années passent ; les émigrés construisent leur vie outre-atlantique, mais ils n'en oublient pas pour autant leur mère-patrie et quelques-uns retournent au pays. En 1912, Jean-Marie Cachau-Marti, le fils aîné de Jean, rentre au pays, pour y retrouver sa petite sœur Anne-Denise. Deux ans plus tard, lorsque la Grande Guerre éclate, il est mobilisé et part au front, où son comportement sera exemplaire, comme en témoigne son livret militaire. A New-York, lorsqu'il reçoit son Ordre de Mobilisation, Ludovic Sans n'hésite pas non plus, et il décide de partir défendre son pays ; incorporé le 25 février 1915 au 88^{ème} RI, il part au front le 25 septembre de la même année. Il est clairon et sonne la charge dans le secteur d'Avocourt, dans la Meuse, quand il est mortellement blessé, le 7 avril 1916. Ce garçon de 20 ans qui était parti pour aider sa famille, qui a fait son devoir alors qu'il aurait pu demeurer à l'abri, pour aller à cette guerre qui ne l'a pas épargné, cette fille sourde-muette ... il ne reste plus rien de la maison Teulé, rien que le souvenir de cette famille accablée par le malheur, et un nom sur le Monument aux Morts de la commune.

A Lamayou, ce sont les deux frères Pécarrère qui émigrent eux aussi à la Nouvelle-Orléans ; Isidore y demeure et crée une entreprise de travaux publics, mais son frère Jean revient à Peyraube.

Les générations des béarnais américains se sont maintenant succédées, et leurs arbres généalogiques sont devenus de plus en plus fournis. La curiosité de découvrir leurs cousins est à l'origine de plusieurs voyages en France de familles américaines, à la découverte du village de leurs origines.

A l'échelle de notre territoire, on peut estimer actuellement à une centaine le nombre d'américains vivants qui ont un ancêtre et des cousins au second ou troisième degré dans le Montanerès...

(*) <https://www.geo.fr/histoire/histoire-dellis-island-la-porte-dentree-pour-le-reve-americain-192840>

Témoignages Roland Clouté, Michel Jeanin

LES QUATRE SAISONS

Le printemps, c'est l'époque des labours. Après avoir « tiré le fumier » et l'avoir répandu à la main, il faut mettre en place l'attelage : la paire de bœufs (ou de vaches), le laboureur chargé de guider la charrue, et le conducteur, celui qui marche devant – *la dabanteyere* . Le maître de maison se charge généralement de la charrue, la tâche de mener les bœufs étant confiée à un adolescent, ou à une femme – chez moi, c'est ma grand-tante, une petite femme sèche, qui manie la bague d'osier munie d'un aiguillon – *l'aiguyade* - et donne le signal d'avancer aux animaux en tapant seulement deux coups secs sur le joug, et en les encourageant « *Hay Marti, hay mascari !* ». En plus des travaux des champs, le soir, tout le village se retrouve en mai au « mois de Marie », une procession autour des « reposoirs », c'est-à-dire de petits autels fleuris disposés sous un arbre, dans un carrefour ... Le souvenir de l'enfant de chœur que je suis à cette époque est celui de la sérénité de ces soirées, des prières couvertes par le chant des oiseaux au soleil couchant, des hannetons élevés dans une boîte d'allumettes, des collections d'images et d'une formidable envie d'exploser de bonheur ...

Ensuite arrive l'été, et la cadence des travaux s'accélère. Les foins d'abord, au mois de juin : il faut d'abord étendre les meules – *los pigats* – puis retourner le foin, à la main, ou avec la faneuse tirée par des bœufs harcelés par une nuée de mouches. Pour ne pas perdre de temps, on pique-nique sous les arbres, quelquefois on se permet une petite sieste, vite interrompue par le grand-père inquiet des nuages qui s'amoncellent. Alors, selon les jours, il faut reconstituer les meules, ou charger le foin (en vrac) sur les chars, ces chars aux grandes roues de bois munies de patins pour assister les bœufs dans les descentes. Le lendemain matin, avant de repartir aux champs, on décharge sur la grange, à la fourche, souvent à trois : l'un sur la charrette, l'autre près de l'ouverture, le troisième, tout en haut de la pile, celui qui a le triste privilège de respirer le plus de poussière.



Puis la saison du battage arrive, une sorte de cirque ambulante passant de ferme en ferme, animé par la même équipe de voisins. Tout le monde est en effervescence : les enfants, tout excités par les préparatifs et par l'animation joyeuse des repas ; les hommes, qui passent à cette période pratiquement tout leur temps ensemble, comme des saltimbanques qui se retrouvent à chaque représentation, un peu hagards de fatigue ; les femmes qui s'activent en cuisine et s'occupent des bêtes entre voisines ; l'entrepreneur empêtré dans ses problèmes de mécanique et de poulies qui sautent, provoquant des pauses inopinées bien appréciées par les travailleurs à la chaîne. Même les animaux, poules et canards en tête, tout affairés à récupérer les grains perdus, participent à la fête : une énorme poussière, du bruit, des rires et des jurons, de la vie... C'est le temps où les

adultes n'hésitent pas à engueuler les jeunes, mais aussi où ils savent les encourager par ce petit signe de tête ou ce sourire de connivence qui les fait grandir et leur donne ce sentiment magnifique d'avoir leur place dans la communauté. Les voisins servent de réceptacle aux récriminations, et de relais à l'âge de la révolte contre les parents, en ouvrant leur table, en livrant même quelquefois de petits secrets dont ils n'osent, par pudeur, parler à leurs propres enfants.

L'automne ensuite, la saison des couleurs, la saison où l'on retrouve ses esprits quelque peu égarés par la trépidation estivale, la rentrée des classes et les bonnes résolutions, et les vendanges. Là encore, mobilisation des uns chez les autres, les femmes et les enfants à la cueillette, les hommes à la collecte et au déchargement. Puis le pressoir, le premier jus qui coule – le vin *bourret* -, et le serrage, tous les soirs, en poussant sur le levier en bois qui fait avancer le plateau et passe chaque cran avec un « clang » libérateur, les tonneaux qu'on lave et qu'on relave, le grand-père qui vient goûter et conseiller. Un peu plus tard, en octobre et en novembre, les soirées entre voisins sont occupées par les *espéloquères*, dans la grange, autour du tas de maïs, soirées qui se terminent par le vin chaud et les châtaignes rôties – *las hirolas*- autour d'un grand feu.



Et enfin l'hiver, la saison des galoches crissant sur la neige, de la vapeur entourant l'eau chaude que les gamins versent dans les boyaux, les jours de pêle-porc, en se faisant enguirlander par les femmes parce qu'ils en mettent partout, et surtout les repas de ces mêmes pêle-porcs, où l'on chante et raconte tant d'histoires, parce qu'on a enfin le temps de souffler un peu, de profiter du répit imposé par la nature endormie.

C'est donc l'époque dorée ? certainement pas, et ces traditions ne peuvent cacher les dures réalités du moment. Et tout d'abord, que dans les maisons frappées par les malheurs ou la malchance, on est quasiment dans la misère. L'absence d'un homme tué à la guerre, l'absence d'une femme suite au non-mariage du fils souvent découragé, d'ailleurs, par sa propre mère, la maladie ou les handicaps, se traduisent par un habitat en très mauvais état, un repli sur soi au coin de la cheminée, et pour certains l'obligation de subsister en allant quémander un peu de travail ou un peu de pain chez les voisins ...

Dans chaque maison, le patriarcat subsiste, et le conflit entre générations est quasi-permanent : plus question pour les uns, qui ont découvert le monde à l'occasion de leur service militaire, de se laisser faire, pas question pour les vieux non plus, qui ont connu deux guerres, d'abdiquer. La pénibilité des travaux et leur rentabilité génère souvent le découragement : au mois de juin, l'herbe est plus haute que le maïs, et une journée d'arrachage, qui vous réduit le dos en compote, est pratiquement annulée par la croissance fulgurante du redoutable *boupeilh* durant la semaine suivante. En conséquence, les rendements sont très faibles, alors que les besoins en revenus commencent à croître, attisant les rancoeurs et les envies, idéalisant la vie des frères et sœurs qui travaillent en ville.

La position sociale est plus liée à la situation familiale qu'à la nature de la famille. Ainsi, les gendres – *los aurepecs* – en plus de la coexistence avec leur beau-père à la maison, sont souvent l'objet de suspicions à l'occasion des élections, dans la mesure où leurs détracteurs leur reprochent, par anticipation, de ne pas mettre toute l'énergie suffisante à défendre les intérêts

particuliers de leur nouvelle commune. Moins enviable encore est la situation des « cadets » - *los cadets* – c'est-à-dire ceux qui ne se sont pas mariés, et dont la sœur a amené la présence d'un beau-frère auquel le statut de père des enfants confère celui de nouveau chef de la famille, ou qui vivent dans l'ombre d'un frère aîné, qui possède sur eux une autorité naturelle depuis leur enfance. Leur rôle est alors souvent réduit à celui de travailleur acharné et désintéressé, corvéable à merci, avec comme compensation affective le fait d'être le parrain des enfants, qui d'ailleurs leur portent en général une grande affection. Parfois, ils préfèrent louer leurs services chez un voisin plutôt que d'assumer une situation familiale trop ambiguë chez eux.

1569, L'ANNEE TERRIBLE

Au 16ème siècle, notre région n'a connu, contrairement au reste de la France, qu'une seule guerre de religion, mais elle a été désastreuse et a laissé le Béarn et la Bigorre dans un état de désolation total.

Pour comprendre ces évènements dramatiques, il faut d'abord replacer la situation dans son contexte. En 1566, Jeanne d'Albret, la mère du futur Henri IV, convertie au protestantisme, impose la religion de la Réforme. En réponse, en 1568, le roi de France catholique Charles IX déclare la confiscation du Vicomté du Béarn et charge le baron Terride d'y conduire une armée de "protection"...

Celui-ci, accompagné d'alliés catholiques gascons et basques, envahit le Béarn au début du mois d'avril 1569, pillant et incendiant tout sur son passage, massacrant les garnisons vaincues: Pontacq, Nay, Lescar, Orthez, et finalement Pau sont obligées de se rendre. Mais le baron d'Arros, lieutenant de Jeanne d'Albret, réussit à quitter la ville avec le trésor du château et 2000 hommes, pour s'enfermer dans la citadelle de Navarrenx.

Jeanne d'Albret, depuis La Rochelle, annonce alors l'arrivée d'une armée de secours, commandée par le vicomte de Montgomery; ce dernier entreprend la reconquête protestante, à marches forcées, semant à son tour la terreur et brûlant tous les symboles de la foi catholique. Parti de Castres le 27 juillet, Montgomery parvient à Foix, Saint-Gaudens, Pontacq, Oloron, et finalement Navarrenx, où il fait la jonction avec le baron d'Arros qui y résistait depuis le 24 mai. Lors du passage des troupes protestantes, pratiquement toutes les églises du Montanérés sont incendiées: Ponson-Dessus, Ponson-Debat, Casteide, Montaner, Pontiac ...

Les deux troupes protestantes s'unissent alors pour faire le siège d'Orthez, où le baron Terride s'est réfugié. Après des combats acharnés, les catholiques capitulent le 15 août. La répression est terrible: tous les chefs catholiques vaincus sont exécutés, la ville est totalement pillée et les prêtres jetés dans le gave ...

Finalement, Montgomery quittera le Béarn en laissant le pouvoir au baron d'Arros. L'année 1569 s'achève, mais les souffrances de la population ne sont pas terminées ... Le 18 janvier 1570, le baron d'Arros, fanatique protestant, maintenant maître du Béarn, promulgue une ordonnance visant à éradiquer la religion catholique : exercice de la religion "romaine" interdit, prêtres chassés du pays, adjonction à se présenter au catéchisme des ministres du culte protestant ...

Dès lors, tous les matins, une troupe part de Pau en direction des villages pour énoncer les termes de cette ordonnance, au son des tambours, et la "chasse aux prêtres" est ouverte. Dans

son ouvrage (*), l'abbé Marseillon recense le sort des prêtres du Montanérès : beaucoup (Casteide, Lasserre, Monségur, Ainx, Pouts, Ponson-Debat, Loubix, Sedze, Sérée) vont trouver refuge en Bigorre, où ils sont protégés, Arros n'osant pas attaquer cette province alliée à l'Armagnac. D'autres prêtres (Aast et Momy) sont demeurés tout le temps cachés dans leur village, sans être dénoncés. Certains (Eslourenties, Maubecq ...) sont mis à mort par les satellites de la reine Jeanne d'Albret. Enfin, quelques prêtres (Bentayou, Baleix, Lucarré ...), très vieux et malades, bénéficient d'une « autorisation de séjour », mais ils sont réduits à la mendicité.

Les "capitaines" du château et les jurats de Montaner rallient eux les opinions de la Réforme (protestante). En parallèle, les biens ecclésiastiques sont mis en "ferme"; ainsi, un quart des dimes (impôt habituellement perçu par les religieux) de Montaner, Pontiac, Sedze, Ponson-Debat, Ger sont remis par Samson de Nays aux seigneurs protestants.

En 1571, Jeanne d'Albret est de retour. Elle promulgue également une ordonnance, le 4 juin 1572, qui vise à renforcer encore plus le protestantisme dans le Béarn, mais elle décède la même année.

Pourtant, c'est son fils, devenu roi de France sous le nom d'Henri IV, converti au catholicisme, qui promulguera l'édit de Nantes autorisant la liberté de culte, et mettant ainsi fin aux guerres de religion. Son petit-fils, Louis XIII, ira encore plus loin ; il ordonne la "main-levée" (la restitution) des biens ecclésiastiques et déclare la religion catholique comme religion d'Etat. Devant le refus du Conseil souverain de Pau, il envoie en 1621 dans la province le duc d'Epéron mater la révolte, et par la même occasion il rattache le Béarn au royaume de France. Le château de Montaner, où s'étaient réfugiés les nobles protestants, est partiellement détruit, et le village est incendié.

Il s'agit de la dernière grande bataille sur le sol du Béarn ...

(*) *Abbé Jean Marseillon. Histoire du Montanerez. Editeur LIVRE HISTOIRE (2007)*

UN DIMANCHE A LA MER

C'était un dimanche d'août, il y a bien longtemps, du côté des années soixante, dans un village du Montanérès. Ce matin-là, beaucoup s'étaient levés de très bonne heure et étaient partis directement à l'étable, pour nourrir les bêtes – « *faire le tour* », *comme on disait* –, des bêtes mal réveillées, d'ailleurs, et qui les regardaient d'un air étonné. En guidant les petits veaux vers leur mère et en épandant la litière, il y avait dans la tête des hommes quelque chose de particulier, une sorte d'excitation, et leur imagination les projetait déjà dans la journée qui s'annonçait : aujourd'hui, c'était le voyage à la mer !

Le reste de la maisonnée était aussi sur le pied de guerre : les femmes préparaient le pique-nique, en houspillant les enfants qui trainaient devant leur café au lait ... Et dans l'aube naissante, les familles qui s'étaient inscrites se retrouvaient aux points de rendez-vous, pour prendre un autobus qui les amènerait sur la côte basque, en général à Hendaye, ou à Saint-Jean-de-Luz. Il n'y avait pas besoin de réservations : les places s'organisaient spontanément, les



femmes dans les premiers rangs, les hommes derrière, et les enfants tout au fond, pour profiter de la banquette et de la grande vitre qui leur permettrait de saluer joyeusement les autres véhicules.

Tandis que l'autocar glissait dans la pénombre, chacun pouvait enfin se reposer un peu, souffler après ce début de journée animé, tout en se remémorant les événements de ces derniers jours. Les moissons étant terminées, il avait fallu d'abord prendre la décision : y aller ou pas ? Certains, les habitués, n'avaient pas hésité une seconde et ils avaient contacté sans plus tarder, leur « remplaçant », celui qui allait « faire le tour » à la fin de la journée, un voisin, un cousin ou un grand adolescent, tout fier de tenir son rang. D'autres s'étaient laissés tenter, sous la pression de leur entourage, et aussi à la perspective de retrouver leurs amis de l'autre bout du village, qu'ils avaient un peu perdu de vue en cette saison de grands travaux.

Traditionnellement, le premier arrêt était à Peyrehorade, au bord de la promenade longeant le Gave : premières confidences des femmes sur les bancs, éparpillement des hommes vers les bistrotts, puis rappel par le chauffeur à grands coups de klaxon, et en route pour les embouteillages de Cauneille, de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, particulièrement denses en ce temps-là. L'arrivée sur la plage de notre colonie bruyante ne passait en général pas inaperçue pour les vacanciers « des villes », ce qui n'empêchait pas les hommes de faire admirer sans complexe leur bronzage « agricole », tandis que les femmes formaient un cordon craintif, en se tenant la main pour se rassurer et affronter les premières vagues ; les enfants, eux, faisaient semblant de nager

A midi, ou à 3 heures, on ne savait plus, on se mettait à la recherche de quelque ombrage, et on attaquait pâté et cuisse d'oie. L'après-midi se déroulait ensuite, au gré des petites discordes familiales entre les enfants qui voulaient toujours rester dans l'eau, les femmes acheter un petit souvenir, et les hommes faire la sieste ou aller « boire un coup ». Et les premiers chants apparaissaient lorsque le car s'arrêtait de nouveau à Peyrehorade, au retour, pour finir la cuisse d'oie et prendre un café. Encore quelques coups de klaxon et c'était la fin du voyage : dans la nuit, les enfants somnolaient, tandis que les adultes étaient quelque peu euphoriques.

Lorsque l'autobus s'arrêtait enfin dans le village endormi, chacun finissait par se séparer, avec un peu de vague à l'âme, et beaucoup de fatigue.

C'était un dimanche d'août, il y a bien longtemps déjà ...

LA CAMPAGNE DES « SANS-SOULIERS »

Au printemps 1814, à la veille de l'abdication de Napoléon, la guerre fait rage dans le Sud-Ouest entre l'armée du maréchal Soult et les troupes coalisées commandées par le général anglais Wellington. Il s'agit de ce que l'on a appelé la "campagne des sans souliers", allusion à l'état de l'armée française à l'issue de son retour d'Espagne à marches forcées, pour essayer de stopper l'envahisseur.

Après les durs combats du Pays Basque menés durant l'hiver 1813, les coalisés sont maintenant à Orthez et Aire-sur-Adour, puis ils poursuivent leur marche à travers le Vic-Bilh. L'état-major du maréchal Soult s'établit à Momy au soir du 18 mars 1814, dans une grande fébrilité, comme en témoignent les nombreux messages rédigés en pleine nuit, dans lesquels le maréchal ordonne aux divisions Clausel et Reille de rallier la grande route entre Tarbes et Pau. Le gros de l'armée cantonne sur le plateau de Lamayou tandis que l'artillerie française a établi son camp à Viellepinte. Le lendemain, l'armée traverse Pontiacq et s'engage sur le plateau de Ger, par ce qui n'était à l'époque qu'un chemin, qualifié par les témoins de l'époque comme *une simple piste, défoncée et très difficile, entraînant la perte de nombreux chevaux d'attelage* (*)

Malgré les violents combats de Vic-en-Bigorre du 19 mars, les Français, débordés par le nombre, devront laisser l'armée coalisée du général Wellington poursuivre sa route vers Toulouse. Cet épisode guerrier aura pourtant une conséquence inattendue, car la venue de l'armée anglaise dans le Sud-Ouest provoquera, la paix revenue, l'arrivée de nombreux britanniques fortunés, attirés par la douceur du climat, et qui construiront à Pau ces somptueuses villas qui font encore la renommée de la capitale du Béarn.

On peut imaginer ce qu'a représenté le passage de ces milliers d'hommes aguerris et affamés dans nos petits villages, qui ont sans doute mis du temps à retrouver leur équilibre, d'autant plus qu'ils sortaient d'une année 1813 particulièrement pluvieuse et qui avait pourri les récoltes sur place. L'année 1816 sera d'ailleurs encore plus catastrophique: l'influence de l'éruption du volcan du mont Tumbora sur la météorologie mondiale va entraîner plusieurs années de famine dans toute l'Europe...

(*) J-B. Dumas. *Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult (1807)*.
Gallica.bnf.fr/ark :/12148/bpt6k6470922.s.r

LES QUILLES DE NEUF

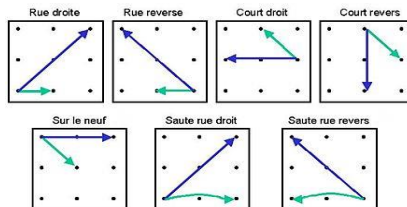


Ce sport très original se pratique dans l'Ariège, le Languedoc et le Sud-Ouest de la France (Béarn, Landes, Bigorre), et reste très peu connu du grand public. Le jeu se pratique à l'intérieur, sur de la terre battue ; les 9 quilles sont positionnées sur une aire de jeu de 4 mètres sur 4, et, avec l'aide d'une boule que l'on lance, il faut arriver à faire tomber à tour de rôle certaines quilles qui correspondent à des figures qui permettent de rapporter des points (si elles sont exécutées). L'aire de jeu s'appelle un quillier. Bien souvent, un bar jouxte le quillier et semble faire partie intégrante du jeu: l'ensemble est alors désigné par le terme de « plantier »... La plupart des villages du Montanerès en comptaient un.

Les quilles de neuf, jeu typiquement béarnais, sont connues dès le 15^{ème} siècle; on raconte qu'Henri IV aimait défier les paysans lors de ses visites dans la province. Le jeu s'est ensuite étendu dans tout le Sud-Ouest au 19^{ème} siècle. La Fédération Française a été créée à Orthez en 1948; elle est maintenant intégrée à la FFBSQ (Fédération Française de Bowling et de Sport de Quilles) et elle compte environ 650 licenciés.



Le jeu est toujours pratiqué sur 35 plantiers dans le Béarn, le sud des Landes et les Hautes-Pyrénées. Chez nous, le dernier plantier à fermer ses portes, suite à la disparition du bar Martinou, a été celui de Momy; actuellement, les clubs les plus proches sont ceux de Morlaas et de Lembeye. Malgré le nombre réduit de clubs, les passionnés sont très actifs, comme en témoigne l'existence d'un très beau site (quilles9.free.fr) présentant en détail les compétitions.



Quelques figures

YAN PALAY

Yan Palay est né à Casteide-Doat, le 7 mai 1848. Son père, Jasmin Palay, est tailleur d'habits; en parcourant les maisons de Lamayou et de Casteide pour 20 sous de la journée, il a écouté beaucoup d'histoires, et à son tour il les a transmises à son fils.

Après la mort de Jasmin, Yan quitte la maison pour s'installer à Vic-Bigorre, sur le boulevard nord, où il installe son atelier et devient "professeur de coupe". Connu pour sa façon et son côté bon vivant, sa boutique devient le rendez-vous des poètes et des écrivains en langue gasconne, et il reçoit commande de plusieurs "pastorales", c'est-à-dire des pièces de théâtre, jouées en plein air, dans laquelle on fustige les travers des gens du pays, dont le nom d'ailleurs est à peine travesti. Ainsi, la pastorale de Bentayou-Sérée réunit plus de 3000 personnes et assure le succès et la diffusion dans tout le Béarn de la chanson "*Marquise et Gratelard*". Une seconde pastorale, comédie en 3 actes, est donnée dans la cour de la maison du maire de Pontiacq-Viellepinte (maison Poulot actuelle); le nombre de gens restés au portail est si important qu'on décide de donner une seconde représentation le dimanche suivant (*).

Dès lors, Yan devient une sorte de vedette dans toute la région; la finesse de ses réparties fait merveille, notamment dans les mêlées électorales (*). Remarqué lors des rencontres au jardin Massey de Tarbes des félibres (écrivains de langue d'Oc), il trouve sa voie littéraire et se met à écrire des poèmes en béarnais et en vers, devenant ainsi un conteur populaire majeur; une édition de ses *Coundes biarnès* (Contes béarnais) paraît en 1890.

Un de ces contes les plus connus est "*Lo cure de Serou e Casaussus*" (Le curé de Séron et Casaussus), une joute entre un curé et un paysan aussi malicieux l'un que l'autre. Le manuscrit, ainsi que celui des autres contes, est disponible à la bibliothèque numérique du château de Mauvezin (**).

A la mort de Yan Palay, en 1902, son fils aîné Maximin, dit Simin, né en 1874, tailleur lui aussi de son métier, ne manquera jamais l'occasion de dédier ses oeuvres à son père et de perpétuer ses vers. Mais ceci est une autre histoire ...

(*) *Xavier de Cardaillac, Norbert Rosapelly, préface des "Coundes biarnès", Tarbes, 1890*

(**) [http://biblio.ostau-bigordan.com/images/PDF_Scan_Livres/2018-11-07-02-Yan%20Palay-Coundes%20\(1900\)%20copie.pdf](http://biblio.ostau-bigordan.com/images/PDF_Scan_Livres/2018-11-07-02-Yan%20Palay-Coundes%20(1900)%20copie.pdf)

LE TERRAIN DE PARACHUTAGE SOE W

Dans son ouvrage « *Occupation et Libération des Basses-Pyrénées* », Louis Poullenot référence Pontiacq-Viellepinte et Lamayou sur la carte de la Résistance dans les Basses-Pyrénées.

A Pontiacq, la résistance active s'appelle Jean-Louis Poulot (FFI Homologué GR 16 P 488579) et Julien Darribes (FFI Homologué GR 16 P 158256). Le réseau auquel ils appartiennent est celui de Vic-en-Bigorre, dirigé par Léon Vergez (alias Eloi), qui est percepteur des Impôts à Viellepinte, et qui a enrôlé également Jean-Firmin Cazenave (un ancien de 14-18) comme agent de liaison, ce dernier mort en déportation en 1945 (voir « *La maison Planterose* »). On ne sait pas si les deux « jeunes » célibataires de Pontiacq (41 ans et 35 ans) connaissent l'activité secrète de leur « vieux » camarade de Viellepinte, mais on peut imaginer leur émotion lors de la cérémonie des obsèques de Jean-Firmin, dont le corps a été rapatrié en 1950 ...

Laissons parler Georges Mulet, de Pontiacq, adolescent à cette époque, à propos des parachutages d'armes dans notre secteur :

« ... A la nuit tombée, Jean-Louis Poulot traverse le village endormi pour se rendre chez nous, à la maison Bacqué ; tous se mettent à écouter attentivement les messages de la BBC émis par Radio-Londres. Et, certains soirs, le message attendu est répété deux fois : c'est pour la nuit prochaine ! Les deux hommes passent alors à la maison Cadeillou, où Julien Darribes attelle ses bœufs, et tous cheminent, dans le plus grand silence, vers le lieu-dit « La pierre des 4 Maires ». Là, ils retrouvent leurs camarades du réseau de Vic, et l'attente commence. Dès le premier bruit de moteur, les feux des quatre coins du champ sont allumés : un premier passage, puis un second, et les paquets tombent du ciel. Jean-Louis et ses amis sont chargés d'acheminer, dans l'angoisse et attentifs au moindre bruit, une partie des armes vers la grange de la maison Poulot, remplie de mitraillettes, qui seront récupérées les jours suivants par le maquis. » (témoignage recueilli en 2019)

Les comptes-rendus de la « Royal Air Force », plus laconiques, n'en sont pas moins précis :

« *Nuit du 29 au 30 novembre 1943 : Terrain SOE W39 de Pontiacq-Viellepinte. 15 containers. Comité de réception : André Coulom, Pierre Charlet, Cortagieni, Poulot, Eloi (Vergez), Julien Darribes. Evacuation par char à bœufs de Jean-Louis Poulot, auto B12 de André Coulom et camion de Huet de Vic. Armes redistribuées au groupe CFL de Vic et au Bataillon de Bigorre. Message BBC : Nagez, poissons, la vie est courte* »

L'ouvrage de Louis Poullenot référence de la même façon plusieurs autres missions sur notre territoire :

« Nuit du 27 au 28 janvier 1943 : Terrain SOE W39 de Pontiacq-Viellepinte. 15 containers. Même comité de réception Message BBC : « Nagez, poissons, la vie est courte »

Nuit du 24 au 25 avril 1944 : Terrain SOE W131 de Pontiacq-Viellepinte. Opération RAF 620 quadrimoteur Stirling. 12 containers + 4 colis. Même comité de réception. Message BBC : « Nagez, poissons, la vie est courte »

Nuit du 27 au 28 juin 1944 : Terrain SOE W 131 de Pontiacq-Viellepinte. Opération 39A / RAF 161. 15 containers + 3 colis. Même comité de réception. Message BBC : « La montagne domine la vallée »

1, 3, 5 et 10 mai 1944 : Terrain de Ponson-Dessus / Oroix. Message BBC : « La montagne domine la vallée »

Juin 1944 : 3 parachutages sur le terrain de Lamayou . Message BBC : « Leda ne jouera plus avec son cygne ».

Le terrain de « Pontiacq-Viellepinte / Lamayou » était un des champs jouxtant la « pierre des quatre maires ». Il n'a pas été possible pour le moment de localiser avec précision le terrain de « Ponson-Dessus / Oroix ».

Tous ces hommes, dans la force de l'âge, ont choisi de prendre des risques pour un idéal, en prenant des risques qu'ils ne prenaient pas le temps de mesurer ; on peut imaginer leur peur et leur angoisse au cours de leurs activités, seuls dans la nuit, au sens propre comme au sens figuré ...

Ils n'étaient pas les seuls. Sur l'ensemble du Montanerès, il reste à raconter bien d'autres histoires :

- à Ponson-Dessus, l'accueil et la protection d'une famille de 13 membres pendant 4 ans, et l'hébergement du chef de l'Armée Secrète des Basses-Pyrénées, Bénédicte Rodriguez, recherché par les Allemands, sans aucune dénonciation
- à Maure, les motos de la résistance cachées dans la grange de la maison Siot
- à Montaner, la mise à disposition des granges pour servir de refuge au maquis
- à Lamayou

... et bien d'autres encore, tout cela sans dénonciations, qui montrent que dans nos villages, les différents politiques ont été mis de côté devant la solidarité entre concitoyens et voisins.

LES VOYAGES D'ANIZA

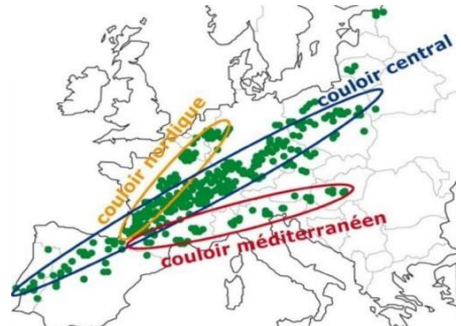


Quand l'automne est là, des dizaines de milliers de palombes vont survoler notre région, pour y hiverner ou poursuivre leur route vers l'Espagne et le Portugal. Cette espèce d'oiseau très courante en Europe, se caractérise par son aptitude à parcourir de très grandes distances, au cours de ses deux migrations annuelles: la migration pré-nuptiale (à la mi-mars, en direction des pays du Nord) et la migration post-nuptiale ou d'hivernage (à la mi-octobre, en direction du Sud-Ouest de la France et de la péninsule ibérique).

Ces longs voyages se font principalement selon trois axes migratoires (le couloir nordique, le couloir méditerranéen et surtout le couloir central nord-est sud-ouest: voir photo jointe). Pour s'orienter dans leur parcours, les palombes vont utiliser tout un ensemble varié d'informations sensorielles, et elles disposent en particulier d'une extraordinaire capacité de mémorisation des territoires survolés. Le GIFS France, émanation de fédérations de chasse d'Aquitaine et de Midi-Pyrénées, mène des campagnes scientifiques de suivi de ces flux migratoires, notamment par équipement de balises Argos, campagnes qui ont permis de montrer la grande fidélité de ces oiseaux à leur zone de nidation. Voici l'exemple d'Aniza, une palombe équipée en février 2009 à Santa Margarida do Santo, au Portugal

(...) Aniza a débuté sa migration pré-nuptiale depuis le Portugal, le 13 mars 2009, pour s'installer en Suisse, à Uesslingen-Buch, en mai 2009, où elle a séjourné un an et demi. Repartie le 4 octobre 2010 pour sa migration automnale, via le Doubs et la Saône-et-Loire, elle s'est finalement installée pour hiverner à Gibret, en Chalosse, dans les Landes. Elle y est restée du 29 octobre 2010 au 19 mars 2011, date à laquelle elle est entrée en migration pré-nuptiale. Le 26 mars suivant, elle se trouvait à nouveau sur la commune suisse de Uesslingen-Buch pour nidifier, après avoir fait halte dans le Lot-et-Garonne, à Montcrabeau, puis en Saône-et-Loire (...)

Source: Valérie COHOU, GIFS France



UNE ROUTE ENTRE BEARN ET BIGORRE

En 1760, les Etats du Béarn commandent à l'intendant d'Etigny l'étude d'une route reliant la région du Vic-Bilh à la Bigorre. Les commissionnaires nommés, après de longues discussions, décident d'un tracé par le « bas Vic-Bilh », c'est-à-dire, au départ de Saint-Jammes, un passage par les côtes de Gabaston, Baleix, Maure, Viellepinte et Casteide.

Pour le financement, toutes les communes qui avaient été consultées sont mises à contribution, même celles qui s'étaient opposées au projet. C'est pourquoi, en 1764, les jurats de Montaner et du haut - Vic_Bilh adressent à l'intendant un mémoire, dont l'argumentaire précis est rapporté dans l'ouvrage de l'abbé Marseillon (*), demandant la suspension du projet. Ce rapport, transmis par le subdélégué Sallenave au baron de Denguin, conduit à une réponse de ce dernier qui entérine le tracé, indiquant notamment que les travaux sont bien avancés, et qu'il n'est pas question de remettre en cause les accords passés avec la partie bigourdane.

C'est donc depuis cette époque que la route Morlaas-Vic, l'actuelle Départementale 7, devient pour les habitants de notre région la voie d'accès privilégiée entre la Val d'Adour et la région paloise.

A la même époque, en 1746, le roi avait chargé César-François Cassini de Thury de l'élaboration d'une carte représentant l'ensemble du royaume. Ce travail gigantesque va conduire aux « cartes de Cassini », les premières cartes topographiques et géométriques. Les relevés de la carte de notre secteur (sur la planche d'Auch) sont effectués entre 1766 et 1767, et cette carte est publiée vers 1771, ce qui explique qu'y figure la nouvelle route Morlaas - Vic-en-Bigorre.



CHRONIQUES D'ENCLAVES

Deux enclaves du département des Hautes-Pyrénées dans le département des Pyrénées-Atlantiques voisinent les villages du Montanerès : au nord, les 3 communes d'Escaunets, Villenave-près-Béarn et Séron, et au sud les communes de Gardères et Luquet. Il s'agit d'un des deux cas seul d'enclaves régionales en France, l'autre étant l'enclave des Papes entre le Vaucluse et la Drôme.

Histoire

En 1085, lorsque la nièce du Vicomte de Bigorre Talèse apporte dans sa dot le Montanerès à son nouvel époux béarnais, Gaston IV le Croisé, existe déjà une double enclave du Comté de Bigorre en Vicomté de Béarn, et les 5 paroisses les constituant échappent au contrat.

Par la suite, plusieurs tentatives de réunion de ces enclaves au Béarn se sont soldées par des échecs : en 1790 lors de la création des départements, puis par référendum à la fin de la Seconde guerre mondiale, et enfin tout récemment lors de la définition des intercommunalités.

Malgré cet apparent souci d'indépendance, au cours des siècles, une communauté de vie s'est établie entre ces bigourdans et les béarnais environnants, conduisant à des spécificités administratives et sociales.

Une route originale

La « route des enclaves » reliant le Nord au Sud des 5 communes, permet au voyageur de passer de la région Nouvelle-Aquitaine à la région Occitanie, ou vice-versa, pas moins de 6 fois en une vingtaine de kilomètres. Une particularité supplémentaire : la « trouée » béarnaise de la commune de Saubole qui sépare les deux enclaves, sur quelques centaines de mètres seulement, entre Séron et Gardères.

De l'or noir dans l'enclave Nord

Il y a déjà plusieurs mois que les torchères éclairent les nuits de la région, lorsque l'annonce devient officielle : on a trouvé du pétrole et la société Elf Aquitaine installe une aire de production sur le site dit de « Lagrave », à Villenave-près-Béarn. Dès 1984, la production de 95 m3 par jour de pétrole brut, prélevé à 2000 mètres de profondeur, est acheminée par une noria de camions, par la route départementale 7, vers la gare de Vic-Bigorre. Plus tard, c'est le groupe Total qui continue l'exploitation, puis la société canadienne Vermilion dirige le brut vers le centre du Vic-Bilh.. Actuellement, la production s'écoule vers Tarnos par camions.

Rugby

Dès les années 60, le village de Séron et le village voisin de Bédeille créent ensemble un club de rugby, l'Entente Séron-Bédeille, dont les frères Paulien et l'abbé Salette feront les beaux jours. Ce club existe toujours, et il forme avec Ger l'USEP (Union Sportive de l'Entente du Plateau).

Faits divers : les feux de Séron

Entre le 6 et le 25 août 1979, 97 départs de feux mystérieux ont lieu dans une ferme de Séron. Au-delà de l'enquête qui a conduit à l'arrestation des deux incendiaires le 26 août, le fait le plus surprenant est l'écho médiatique qu'elle a suscité au plan national, et même international : environ 200 journalistes visitent Séron et font la renommée du village, le journal télévisé ouvre sur l'évènement, évènement qui fait aussi la « une » de l'hebdomadaire *VSD* et de l'hebdomadaire américain *Newsweek* !

Le lac du Louet

Ce lac, d'une capacité de 5 millions de mètres-cube, est destiné à l'irrigation et à la régulation du débit de l'Adour en période d'étiage. Sa zone humide, identifiée officiellement comme la ZNIEFF 730030343 (Zone Naturelle d'Intérêt Ecologique Faunistique Floristique), située autour de la Carbouère, c'est-à-dire autour du lac du Louet et sur les rives du Louet Daban qui l'alimente en amont, recèle plusieurs espèces protégées :

- au plan national, la drosera à feuilles rondes et ovales
- au plan régional, 2 variétés de sphaignes (mousses), le lys des marais, l'épipactis des marais (orchidée)
- le putois d'Europe

C'ETAIT UN JEUDI ...

Dans les années soixante, il était d'usage dans les écoles communales d'initier les enfants aux travaux manuels, tels que le jardinage au printemps ou la rentrée du bois de chauffage à l'automne. A Pontiacq-Viellepinte, la salle de classe unique, regroupant tous les enfants, était chauffée par un gros poêle Godin, qu'il fallait alimenter à chaque récréation, tâche dont étaient généralement chargés les plus grands.

On était en 1959. Les conseillers municipaux avaient, comme chaque année, scié et fendu la réserve de bois pour l'hiver, puis déversé ce monticule de bûches au milieu de la cour. Il s'agissait maintenant de monter ce bois sur le plancher surplombant le préau jouxtant la salle de classe. A la récréation du matin, la maîtresse avait fait s'aligner les petits, qui devaient se passer, de main en main, chaque bûche, jusqu'au pied de l'escalier de bois montant au plancher, comme on se passait autrefois les seaux au cours d'un incendie pour l'éteindre. Là, les plus grands montaient le bois et l'arrangeaient sur le plancher, tâche très prisée et dont ils étaient fiers.

Les travaux avaient repris lors de la récréation de l'après-midi, et, lorsque la journée de classe s'était achevée, le grenier était plein à craquer ... craquer est à prendre au sens propre comme au sens figuré, puisque, le lendemain, le plancher s'effondra brusquement, libérant toute la charge sur le préau où jouaient les enfants les jours de pluie.

Mais le lendemain, c'était un jeudi, la journée sans école à cette époque-là, et personne ne se trouvait dans le bâtiment ...

Comme on peut l'imaginer, l'émotion fut grande dans le village quand on apprit la nouvelle. L'institutrice, comme chaque semaine, était allée passer sa journée de congés dans sa famille, du côté de Tarbes. Le vendredi matin, quand elle pénétra dans la cour de l'école, avec sa petite Vespa, elle fut surprise d'y voir tous les enfants rassemblés, et, devant eux, monsieur le Maire. Elle lui jeta un regard interrogateur, puis son regard se tourna vers le préau ... et elle s'évanouit.

Pourquoi le plancher avait-il « attendu » le lendemain pour s'effondrer ? Certains en donnèrent une explication scientifique, basée sur le fluage du bois qui lui permet d'atteindre de grandes déformations avant la rupture, d'autres remercièrent Dieu d'avoir épargné leurs enfants, d'autres encore invoquèrent ce qu'ils appelaient le destin ... Pour les enfants aussi, les ressentis ont été très différents : lorsque nous en parlons aujourd'hui, certains ont totalement occulté l'évènement de leur mémoire, tandis que d'autres en conservent un souvenir vivace ...

Chacun pourra méditer à loisir, mais ce jour-là s'est certainement joué une partie de l'avenir de notre commune, qui aurait pu être privée de toute sa génération d'enfants, avec les conséquences que l'on peut imaginer ... et, pour la petite histoire, le plancher n'a jamais été reconstruit ...

L'ESPEROQUERE



En ce temps-là (les années 50-60), la récolte de maïs est maigre et laborieuse. Il a fallu d'abord s'occuper de la fumure du sol: pas d'engrais, mais on a déjà inventé le compost, sans le savoir. Les matières carbonées apportées par la paille (ou le "soutrage"), et les matières azotées apportées par les excréments, "tirées" de la litière des animaux et entassées régulièrement à l'extérieur, constituent le "fumier" pour l'année suivante.

Puis il a fallu étendre le fumier de l'année précédente, avant de le retourner par le labour, herser, rouler, semer au printemps, et le plus pénible reste à faire lorsque l'herbe surgit et dépasse les jeunes pousses en juin. Toute la famille se casse le dos pour limiter les effets notamment du fulgurant "bopeilh", et puis on abandonne le champ à la sécheresse estivale.

Quand arrive l'automne, c'est l'heure de ramasser les "gabouilles" rescapées (*los pirocs*), à la main, et, pour certains, avec cette nouvelle machine, baptisée "corn-piker" par les américains, toujours en avance sur nous. Et enfin, le tas d'épis est maintenant là, étendu sur le sol de la grange, et attendant qu'on le débarrasse de ses feuilles.

En hiver, à la nuit, voilà les voisins qui arrivent, les uns après les autres, éclairés par de faibles lampes de poche. Plus tôt dans la soirée, la maitresse de maison a disposé les chataignes dans la poêle trouée, fait griller les "*hiroles*" et recouvert le tout avec un vieux tricot pour qu'elles ne refroidissent pas trop vite.

Comme on se voit entre voisins pratiquement tous les soirs, chez l'un ou chez l'autre, en cette saison d'"*espérouquère*" (ou "*espélouquère*" chez nous), il ne reste plus grand-chose à se raconter sur les affaires de la commune ; alors il y en a toujours un qui connaît quelque "conte", que tout le monde apprécie, même si on le connaissait déjà.

..

Le froid commence à engourdir les doigts lorsque le maitre de maison décide d'arrêter. Tout le monde rejoint alors la maison, et savoure la chaleur produite par le grand feu dans la cheminée ; il ne reste plus qu'à faire chauffer le vin "*bouurret*", sortir les "*hiroles*", et les discussions reprennent, animées, souvent tardives ...

Et puis, les lampes repartent dans la nuit : demain, ce sera chez les voisins ...

10 JUILLET 1944, DANS LE MONTANERES

Juillet 1944. Il y a maintenant plus d'un mois que le débarquement sur le front de Normandie a eu lieu. Le rôle des civils, dans la clandestinité, est maintenant terminé, et, partout en France, la bataille entre la Résistance et l'Occupant se fait désormais à visage découvert ; le mot d'ordre, pour la Résistance, est de harceler l'ennemi, pour le fixer sur place et le désorganiser.

Chez nous, les groupes de maquisards sont répartis dans les bois des secteurs de Vic-Bigorre et de Montaner-Tarasteix, et leur point de ralliement est le maquis de Caixon, dont la mission est de sécuriser les parachutages d'armes qui doivent avoir lieu à Ponson-Dessus.

Le matin du 10 juillet, Larrat, chef d'une section d'une trentaine d'hommes, vient de recevoir la visite de Gustave Pilat, qui vient de le prévenir de l'imminence d'une action des allemands et de la milice de Tarbes. Déjà, la veille, le groupe, qui était stationné dans le monastère abandonné de Tarasteix, a dû déménager à Montaner, dans un thalweg, au milieu des bois, dans une vieille ferme appartenant à la famille Marseillou (*).

Quand il aperçoit l'ennemi, Larrat organise l'évacuation de la ferme et le repli, puis il envoie un message à un autre groupe de maquisards, la compagnie Gadras, pour le prévenir qu'il est attaqué. Toute la journée, la section Larrat va connaître plusieurs accrochages avec les allemands, se trouver fragmentée en plusieurs groupes, manger du blé pour se nourrir et boire l'eau de la rivière, avant d'atteindre le point de ralliement dans les bois de Caixon(*)

Lorsqu'il reçoit le message de Larrat, le chef Gadras charge Robert Laffargue, agent de liaison de la section Auguste, d'aller prévenir une section isolée du CFP (Corps Franc-Pommiès) qui se trouve dans un bois de Montaner. Enfourchant son vélo, ce dernier fonce sur la route de Saint-Lézer, passe devant une ferme sans entendre l'avertissement qui lui est lancé par le propriétaire, puis il freine et s'arrête pour prendre le sentier vers le campement. C'est alors qu'il aperçoit les allemands qui sont cachés dans un champ de seigle ; il vide son chargeur dans leur direction, mais reçoit une rafale de mitraillette. Les allemands trainent son corps sur le bas-côté et l'achèvent de 3 balles dans la tête (**). Il avait 18 ans ...

Une stèle à sa mémoire est située sur la route qui relie les deux villages.

(*) *Dominique LORMIER. Histoires extraordinaires de la Résistance Française"*

(**) *Rapport du général Céroni*

SIMIN PALAY



Jean-Maximin (dit Simin) PALAY est considéré comme le plus grand félibre (écrivain poète de langue d'oc) en langue béarnaise du début du 20^{ème} siècle. Il est né à Casteide-Doat en 1874 et il est décédé à Gelos en 1965.

Sa famille s'installe à Vic-en-Bigorre en 1888 et il y exerce le métier de tailleur d'habit. Son père, Yan PALAY, conteur et poète lui-même, a l'habitude de recevoir dans sa boutique d'autres conteurs et poètes locaux, et c'est là qu'à seize ans, Simin écrit ses premières poésies.

Par la suite, il va consacrer sa vie à la défense et au développement du béarnais et du gascon. Créateur, avec son grand ami Michel Camelat, de l'"*Escola Gastou Febus*" en 1896, ainsi que de la revue littéraire "*Reclams*", il est également chroniqueur au journal palois "*Le patriote*" de 1902 à 1945. Il laisse une oeuvre considérable : poésies en vers et en prose, 60 pièces de théâtre, un roman, des chroniques presque quotidiennes, des ouvrages d'ethnographie (cuisine, chants ...) et des travaux de linguistique qui aboutissent, en 1932, au monumental "*Dictionnaire de Béarnais et de Gascon Moderne*", en graphie "moderne".

Majoral (Président) du "Félibrige" (une école littéraire pour la reconnaissance des langues du Sud créée au 19^{ème} siècle) en 1920, et "capdau" de l'"*Escola Gaston Febus*" en 1923, il est également Chevalier de la Légion d'Honneur.

Sa maison natale (aujourd'hui domaine privé) est située au bord de la route départementale 7, dans la traversée de Casteide-Doat. Un collège à Lescar, des rues dans de nombreuses villes de la région (Gelos, Vic-en-Bigorre, Tarbes ...) portent son nom, et son buste est exposé au parc Beaumont à Pau.

Ses pièces les plus connues sont *Lo Rei Maluros* (le roi malheureux), *Lo mercat de la troja* (le marché de la truie), *La bugada* (la lessive), *La peleja dous arrasimms* (la dispute des raisins) ...

L'"*Escola Gastoun Febus*" et la maison d'édition "*Reclams*" existent toujours. Les ouvrages de Simin Palay sont rassemblés et consultables à la bibliothèque occitane du château de Mauvezin ; pour les consulter ou en obtenir des versions numériques, se connecter sur le site biblio.ostau-bigordan.com/index.php/bibliotheque

On pourra également trouver une bibliographie des oeuvres imprimées par François PIC, dans la revue *Reclams*, Pau, 2004, n° 792, p. 9-27

AU TEMPS DES PASTORALES

Depuis la nuit des temps, le théâtre a été utilisé par les hommes pour communiquer leurs émotions. Le Béarn est une province où le théâtre rural a été très vivant, en particulier dans les régions de Pau, des vallées d'Aspe et d'Ossau, et ... dans le Montanerès ! Par exemple, Simin Palay signale qu'à Lamayou, en 1835, s'est déroulée une forme théâtrale unique en son genre : l'action s'est déplacée à travers le village, un acte a été joué sous un bois, un autre acte dans un pré, un troisième dans le village ... les spectateurs suivant la troupe des acteurs (*).

Le public rural béarnais appréciant beaucoup le rire et la satire, les formes des représentations tirent leur origine de farces charivariques (voir « *Que jeunesse se passe* ») telles que celle de Bentayou en 1850 et de Viellepinte en 1890, ou des farces et simulacres accompagnant le défilé des jeunes qui « font courir carnaval », passant de porte en porte, et au cours desquelles Carnaval affronte Carême, Carême passe par la fenêtre ...

Un peu plus tard, des pièces apparaissent sous une forme analogue à celle du théâtre conventionnel, mettant en scène très souvent des paysans malins tournant en ridicule des personnages « extérieurs », un clin d'œil aux urbains qui n'appréciaient pas beaucoup le théâtre, avec beaucoup d'auto-dérision... Parmi les auteurs, la dynastie des Palay de Casteide-Doat sera particulièrement jouée dans nos villages (voir « *Yan Palay* » et « *Simin Palay* »).

Dans les années 50, presque toutes les écoles du canton de Montaner initiaient les enfants aux arts du spectacle sous la forme d'une « pastorale ». Chaque année, ils organisaient une « séance récréative » à laquelle les parents étaient invités, même ceux des villages voisins ; durant plusieurs semaines, ils encadraient les répétitions, souvent chez eux, de saynètes qui combinaient le chant et le mime : *Trois jeunes tambours*, *le Sire de Framboisie*, sans oublier le célèbre *Mariage*, dans lequel les enfants suivaient le cortège, déguisés et en couple, sous les applaudissements des parents..

Lorsque les enseignants ont commencé à désertier leurs logements de fonction, ces



représentations ont connu progressivement un certain essoufflement, mais à Pontiacq-Viellepinte notamment, le relais théâtral a été pris, sous l'initiative de l'abbé Salette, cette fois au niveau de la nouvelle association de la « Jeunesse de Pontiacq-Viellepinte-Peyraube » : il a été décidé de préparer durant l'hiver une pastorale qui sera présentée au printemps. Tout le monde était mis à contribution, adolescents, jeunes adultes, garçons et filles, pour monter chants, danses, pièces de théâtre ... le tout dans l'enthousiasme général, chez l'un ou chez l'autre, par petits groupes

qui travaillaient à la veillée, une véritable animation de village qui durait tout l'hiver. Lorsque le spectacle approchait, des habitants proposaient (bénévolement) leur grange ; là encore, il fallait se mobiliser plusieurs jours à l'avance, vider et nettoyer la salle, étendre la sciure fournie par la scierie Gaudebert, transporter des montagnes de bancs depuis l'église ...



Simin Palay.

Le clou cette pastorale annuelle, qui a accueilli comme spectateurs, entre 1962 et 1971, une bonne partie des habitants du Montanerès, était constitué par « la pièce en béarnais », qui avait été l'occasion de révéler un groupe, animé par le (futur) maire Jean Caubios, parmi ceux qui parlaient cette langue le plus naturellement, et d'introduire des pièces du patrimoine telles que le célèbre *Marcat de la truie – le marché de la truie-* de

A la suite d'un intermède d'une dizaine d'années, pendant lequel la pastorale a été remplacée par un moto-cross, c'est l'association nouvellement créée de Pontiacq-Lamayou qui reprend en 1971 le flambeau du théâtre, cette fois intégralement en béarnais, sous la forme d'un

« Festival de théâtre du pays », programmé pendant un week-end à la période de Pâques. Son principe est d'inviter une ou plusieurs troupes de théâtre extérieures présentant une pièce en langue béarnaise, et de clôturer le festival le dimanche après-midi, par une création originale de la troupe locale. Et c'est ainsi qu'une partie de l'équipe qui oeuvrait lors des séances récréatives renaît de ses cendres, sous le nom de « *Compagnons des Margalides* » ; en première partie, elle est complétée par « *Los Poricots* », une troupe d'enfants.



Sous la houlette de Bernard Capdeville, de Lamayou, longtemps président de l'association, qui se charge de l'écriture des scénarios et des dialogues, Jean Caubios et un groupe d'une dizaine d'adultes montent une douzaine de pièces, également invitées et produites à l'extérieur. Toutes sont des adaptations, toujours sur le mode comique, du « modèle » béarnais (avec sa ruralité, sa malice et sa gouaille) à la société moderne : *La donaciou que sente lo haquich* (la donation sentait le hachich), *Las duas volontats do Theophile* (Les deux volontés de Théophile), *Los tres canalhous* (Les trois canailles), *Lo Robert que torna a l'escola* (Robert revient à l'école) ... et, pour les enfants, *Qu'a de bons cashaus* (Il a de bonnes dents), *Lo loup e las tres crabas* (le loup et les trois chèvres) ...

(*) G.Hérelle. *Le théâtre rural dans la région pyrénéenne. Annales du Midi* (1923).

IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE

Depuis l'époque médiévale, au sein de la société rurale de Gascogne, et en particulier en Béarn, des traditions « festives », caractérisées par une soumission de la vie des individus à une « loi » (non-écrite) collective du village, étaient pratiquées par la jeunesse de ce village. Parmi les plus connues, on peut citer les charivaris et les feux de la Saint-Jean.

Le charivari (cailhabarry en béarnais)

Il peut se définir comme un vacarme destiné à « punir » un couple qui enfreint les règles morales traditionnelles, en particulier les remariages et les unions mal assorties, surtout si elles sont liées à une grande différence d'âge ou de condition. Les « jeunes » du village (et aussi des villages voisins) produisent alors un concert de cris, de klaxons et de trompettes sous les fenêtres du couple, pendant plusieurs nuits suivant le jour de leurs noces. En fait, une « rémission » au charivari est possible : tout est pardonné et le mari « victime » peut faire cesser le tumulte s'il accepte de verser une somme pour les libations de la jeunesse, et mieux, s'il accepte de faire la fête avec eux.

Cette tradition a perduré jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, mais sous des formes très atténuées par rapport aux pratiques plus violentes des « théâtres charivariques » et des « asouades » (courses d'ânes) en usage au XVI^{ème} siècle. Elle a maintenant complètement disparu, en raison de la perte progressive de son sens initial et surtout de l'évolution des mœurs.

Les feux de la Saint-Jean

A l'origine, les cendres des feux allumés la nuit du 23 au 24 juin étaient censées préserver les récoltes et les moissons des orages et de la foudre, marquant ainsi le début de l'été et la fête du soleil. Cette interprétation païenne a été ensuite « christianisée » en l'associant au culte de Saint-Jean-Baptiste et à la fête de la lumière.

Un grand feu était allumé par la jeunesse au début de la nuit et les amoureux sautaient au-dessus des braises pour rendre leur amour éternel. Mais lorsque le brasier s'éteignait, les jeunes ne rentraient pas se coucher : profitant de l'obscurité et du silence de la nuit, ils « démenageaient » toutes sortes d'objets (volets, charettes, outils ...), les accrochaient ailleurs ou les amenaient sur la place du village. Le lendemain, les propriétaires n'avaient plus qu'à aller les rechercher et à les récupérer, les mauvais coucheurs furieux et pestant après les coupables - sans jamais les retrouver

parce qu'ils savaient tenir leur langue – d'autres plus tolérants parce que ça leur rappelait leur propre jeunesse.

Ce petit jeu inter-générationnel alimentait évidemment les conversations pendant plusieurs semaines, mais il avait ses règles : pas question de voler ou de détériorer le moindre objet , tout devait redevenir comme avant. A la différence du charivari, le feu de la Saint-Jean se pratique toujours, souvent couplé avec la fête de la Musique, mais sans le « chamboule-tout », qui ne respecterait sûrement plus les règles..

Après des années de sommeil de cette tradition de la Saint-Jean, au retour d'un bal, quelques jeunes de Maure ont décidé de la faire revivre. Nous ne les dénonçons pas ici, mais tout le monde les connaît et on garde plutôt un bon souvenir de l'évènement. Dans cette version modernisée, ce sont plutôt les tracteurs qui ont changé de place, et se sont croisés toute la matinée...

Et pour finir, deux petites histoires au coin du feu

Deux petites histoires qu'on se racontait, de génération en génération, au cours d'une « espélouquère » ou d'un repas bien arrosé ... Les noms sont imaginaires, on ne sait plus qui étaient les acteurs, mais les actes, eux, ont traversé le temps ... pour apprécier l'humour et la malice de l'esprit béarnais

Les portails

Pierrou et Jeannot sont deux voisins qui se détestent depuis toujours. Si le hasard les met en présence l'un de l'autre, ils font semblant de ne pas se voir, détournent la tête... bref, c'est la guerre. Une tradition, en ce temps-là, était pour les jeunes du village de fêter la nuit de la Saint-Jean en déplaçant les objets des habitants, par exemple en décrochant les volets, en suspendant un outil à un arbre ... Cette année-là, l'idée leur vint de déplacer les portails de Pierrou dans l'entrée de Jeannot, et les portails de Jeannot dans l'entrée de Pierrou. Et au réveil, le lendemain, il fallut bien que nos deux voisins fâchés se parlent enfin pour récupérer leurs fermetures respectives ! L'histoire ne dit pas s'ils se sont réconciliés, mais c'était bien tenté ...

Le char à bœufs

Les jeunes sont en train de déplacer le char du vieux François, lorsqu'ils tombent, dans la demi-obscurité ... sur François lui-même, qui leur demande ce qu'ils sont en train de faire. L'un des jeunes a alors la présence d'esprit de répondre qu'ils déplacent le char de Jacou, un voisin que François déteste. Du coup, tout émoustillé, François leur suggère de jeter ce char dans le ravin qui se trouve à proximité. Comme ils hésitent, dans la demi-obscurité, il prend lui-même le char et le pousse dans le trou !

Le lendemain, lorsque la lumière du jour éclaire le char écrasé, François veut porter plainte, mais finalement, il se ravise ...

PIERRE DARTIGUES, OFFICIER DE SANTE

Sous la Révolution, la loi du 8 juillet 1793 a partagé la profession médicale entre les « chirurgiens » et les « officiers de santé ». Le 10 mars 1803, a été précisé et institutionalisé ce corps d'Officiers de Santé : il s'agissait d'une profession médicale pratiquée sans avoir le titre de docteur en médecine. Les études étaient moins longues, mais les actes médicaux prescrits étaient limités, et le diplôme était validé par un jury départemental, à l'issue de trois ans d'études ou de six ans d'apprentissage auprès d'un docteur.

Ces officiers, encouragés par le pouvoir politique qui s'était penché sur le problème des déserts médicaux, exerçaient essentiellement en milieu rural ; ils étaient proches des habitants, dont ils se faisaient comprendre parce qu'ils parlaient aussi la langue locale. A cette époque, les actes médicaux étaient essentiellement constitués de saignées, vomitifs, purgations et administration de potions calmantes.

Pierre Dartigues, fils de Jean Dartigues, chirurgien, était un de ces Officiers de Santé qui exerçait à Pontiacq ; il visitait et soignait ses concitoyens et les villageois des communes proches dans la maison du (presque) même nom, la maison Dartigues d'aujourd'hui. L'hypothèse la plus vraisemblable sur le changement d'initiale est une « déformation » du nom de la maison au cours du temps.

Il nous a laissé, dans le grenier de la maison, un ouvrage de médecine du 19^{ème} siècle et le journal de suivi de ses patients, un document qui apporte un éclairage original sur la vie de la commune à cette époque.

Comme c'était souvent le cas, la vocation pour cette profession était dûe à un ascendant ou à un proche ; ce fut le cas pour Pierre Dartigues puisque son fils - également prénommé Pierre – lui a succédé. Par ailleurs, l'officier de santé, sachant lire et écrire, connaissant parfaitement la population, occupait un rôle important dans la vie de la commune, en tant que conseiller municipal ou quelquefois secrétaire de mairie.

Sous la pression du corps des médecins, cette profession d'officier de santé a été abolie à partir de 1892, mais, actuellement, avec la résurgence du problème des déserts médicaux, il semble qu'elle ait été à nouveau évoquée, sous une forme moderne, bien sûr ...

LES FONTAINES MIRACULEUSES

Les fontaines miraculeuses – ou de dévotion – constituent un patrimoine des croyances populaires en milieu rural, associant généralement la religion chrétienne à un rituel thérapeutique. Ces fontaines, datant du Moyen-Age pour la plupart, étaient souvent dédiées à un saint et associées à une légende justifiant de leur existence. Par exemple, en Béarn, les fontaines dédiées à Sainte-Quitterie seraient dûes au sabot de son cheval qui aurait fait jaillir l'eau de la terre en frappant le sol. Au 19^{ème} siècle et durant la première moitié du 20^{ème} siècle, les fontaines de dévotion, présentes dans tout le pays, concurrençant la sorcellerie païenne, faisaient ainsi l'objet de « pèlerinages » et constituaient un espoir pour les malades dévots trop pauvres pour avoir accès aux soins médicaux.

La « Houn de Diu » de Bentayou-Sérée est la fontaine dont la fréquentation a perduré le plus longtemps, jusqu'aux années 50. Elle était vouée à Saint-Christaü (Saint-Christophe), dont une relique avait été transférée dans l'église Sainte-Catherine à partir d'une autre église maintenant disparue, et elle avait la réputation de guérir les maladies de peau telles que l'eczéma.

Après s'être recueillis devant la relique, les parents, accompagnés du prêtre, conduisaient leurs enfants à la fontaine, où ils étaient baignés, et leurs vêtements entièrement changés. Leurs anciens vêtements, gardés par un enfant de chœur, devaient ensuite nécessairement être ramenés à l'église, puis brûlés quelques jours après. ... Miracle de la foi pour les uns, vertus thérapeutiques de cette eau insoupçonnées mais réelles, pour les autres ? En tout cas, de nombreux témoignages font état de dons généreux apportés par les familles en remerciement, à la suite de leur visite.

D'autres fontaines existaient dans le Montanerès, comme celle de Ponson-Debat-Pouts « spécialisée » dans les maladies des yeux, ou de Lamayou

Témoignages Jean-Pierre Gouyen-Cassou et Michel Pastouret.

PELOTE BASQUE

Bien que le Montanerès soit situé à l'extrémité du département des Pyrénées-Atlantiques la plus éloignée du pays basque, on pratique ici aussi la pelote basque, et plus particulièrement la pala.

Deux frontons extérieurs existent sur le territoire, l'un à Escaunets et l'autre à Monségur ; l'un et l'autre sont l'occasion pour les amateurs de s'initier à la pelote basque et constituent aussi un point de rencontre sportif pour les jeunes, à proximité du centre des villages. Le troisième équipement, intérieur celui-là, est un « mur à gauche » de 32 m abrité par la salle intercommunale de Pontiacq-Lamayou et inauguré en 1980.

A partir de l'hiver 1986-1987, se met en place ce qui deviendra l'activité-phare des années suivantes jusqu'à nos jours, un tournoi de pala qui en est aujourd'hui (2022) à sa 35^{ème} édition. Jusque-là, le trinquet n'était utilisé, comme les frontons, que pour accueillir des amateurs désireux de s'initier, en commençant par les locaux, puis il est progressivement étendu à des groupes d'amis de toute la région. Compte-tenu de l'engouement rencontré, l'Association Sportive et Culturelle de Pontiacq-Lamayou (ASCPL) décide d'organiser, sur la période de novembre à mars, un tournoi de pala ; les équipes inscrites sont accueillies pour disputer viennent leurs matchs en soirée, grâce à la présence de bénévoles qui se chargent de l'arbitrage et de la restauration éventuellement. Une grande partie de la population est mobilisée, jeunes et moins jeunes, pour assurer ces permanences, et la saison est conclue par les phases finales et la grande finale, un évènement qui est devenu traditionnel maintenant.

Parallèlement, une école de pala est mise en place et rassemble les enfants des villages environnants. On trouvera sur le site de l'ASCPL les détails d'organisation et les résultats sportifs ; certains de ces résultats concernent d'ailleurs des sportifs locaux, comme le titre de champions du Béarn de Benoit Chatellier et d'Aurélien Pécarrère en 1990. Benoit Chatellier ira même beaucoup plus loin, jusqu'au plus haut niveau ; licencié à Tarbes, il est devenu champion de France, puis il décroche le titre mondial en 2012.

LE FAUVE DE LA CASCARRE

Un samedi de l'été 1884, des gens rentraient, à pied évidemment, du marché de Vic-Bigorre. Après avoir descendu la côte de Pontiacq, ils remontaient vers Escaunets lorsque, des fourrés du bois de la Cascarre, un énorme rugissement se fit entendre; simultanément, un autre rugissement émana du bois du château de Pontiacq. Epouvantés, abandonnant leurs emplettes sur place, les voyageurs prirent la fuite sur le plateau et rentrèrent à Bédeille, où ils racontèrent leur aventure.

Le lendemain dimanche, une battue fut organisée: chasseurs, fusils, fourches, chiens de garde et de berger fouillèrent la Cascarre: en vain.

Quelques semaines passèrent. Alors qu'on ne parlait guère plus de l'affaire, voilà qu'un ouvrier de Séron, rentrant chez lui à la nuit tombante, en passant près d'un bois, fut lui aussi pétrifié de terreur en entendant à son tour ces rugissements; il en perdit sa hache, son veston et ses sabots

M. Miqueu, le maire d'Escaunets, décida alors de faire son enquête. Interrogeant les éleveurs, il constata qu'aucune bête ne manquait à l'appel dans leurs troupeaux. Comment donc ce fauve se nourrissait-il ? Il en vint ainsi à questionner des gamins de 14 à 16 ans qui se trouvaient en vacances, et ceux-ci finirent par lui présenter deux objets rustiques capables de produire un bruit qui ressemblait fort à celui d'un animal.

Après avoir admonesté les jeunes, et pour rassurer la population, il les condamna à montrer au public leurs deux vieux pots et à les faire rugir en plein midi.

Référence: ce récit a été adressé par un des 4 coupables, devenu adulte, au journal "L'indépendant", qui l'a publié dans son numéro du 30 juillet 1930.